

***D'aître & âtre — à l'aîtrée de l'Être***  
***Réponse à une attaque injustifiée***  
*tout aussi malintentionnée que philologiquement infondée*



**Héraklès ramenant Cerbère à Mycènes**  
*Hydrie de Cæré, Paris (Musée du Louvre)*

**Gérard Guest**

### **Remarque édifiante**

Héraklès, ayant, non sans mal, ramené Cerbère (hurlant sa rage et salivant, vomissant toutes les flammes de l'Enfer) jusqu'à Mycènes —, Eurysthée, terrifié, ne sachant finalement quoi en faire —, Héraklès n'eut plus alors qu'à reconduire de toute urgence l'animal aboyant là où il l'avait pris : dans sa tanière — et aux Enfers. — Autant dire : À la niche !

&

### Avertissement !

À la caricature de « réfutation » — trop manifestement agressive pour être juste, aussi déloyale qu'infondée, qui plus est : philologiquement misérable — adressée naguère par M. J.-Y. Tartrais à ce qu'il se complaît à présenter comme « l'inanité de l'entreprise guestienne » (!) consistant à proposer de traduire le mot « *Wesen* », dans l'acception que Heidegger donne à ce terme au fil de son œuvre, en recourant à la ressource du vieux mot français « *aître* » —, je n'avais pas cru devoir « répondre » autrement que par la publication sur *Paroles des Jours*, à l'invitation de Stéphane Zagdanski, d'une version inédite de l'étude afférente à cette question : « *L'aîtrée de l'Être* », étude que M. J.-Y. T\*\*\* (pour lui rendre la protection d'un relatif, mais charitable anonymat, dont il lui eût sans doute été plus sage de ne jamais se départir) s'était subitement mis en tête d' « *incriminer* » traîtreusement, et de « *condamner* », voire de « *dénoncer* » *publiquement*, en s'évertuant à des menées insidieuses, seules susceptibles de répercuter ses bruyants sarcasmes —, le tout *sans même avoir lu cette étude* (tenait-il à me faire savoir), et n'ayant manifestement rien compris de *ce dont il s'y agissait* (et qui cependant gît au cœur de la pensée de Heidegger).

Sans relever les *procédés déloyaux* auxquels l'agresseur avait eu recours à mon égard, j'avais alors espéré que, sans autrement devoir sacrifier à une *polémique* qui promettait d'être stérile, cette publication pourrait éventuellement donner lieu, quant à la chose même, à une lecture sérieuse et sereine, de nature à permettre à un adversaire momentanément *agité* (tel l'inénarrable et sautillant Rumpelstilzchen des *Contes* de Grimm) — et étrangement *animé* contre moi d'un lourd et insistant *désir de censure* (dicté par un obscur *ressentiment*) — de revenir à plus de *décence* et à un peu plus

de *lucidité*. — Il n'en a naturellement rien été. Cette réponse *mesurée à l'aune de la chose même* (et sans le moindre égard eu à la grossière bassesse des attaques *ad hominem*) n'a pas même été prise en considération. — Prenant prétexte d'une allusion, certes ironique, faite au cours de la 7<sup>e</sup> séance de mon Séminaire de Reid Hall (à propos de l'entente de « *Wesen* » comme « *aître* », ainsi que de l'« *aîtrée de l'Être* »), quelque deux ans après l'attaque aussi violente qu'injustifiée de M. J.-Y. T\*\*\*, voilà que celui-ci croit bon de revenir à la charge dans une « Note » destinée à quelque « *blog* », texte hâtif et compulsif qu'il s'emploie obliquement à me faire parvenir, et insidieusement intitulé « *Les “minuties philologiques” de Monsieur Guest* » ! Il y recycle les mêmes ineptes « *arguties* », inutilement ressassées (« *Les “arguties philologiques” du Sire T\*\*\** », serais-je tenté de dire *cum grano salis* !) — ; et il ne comprend toujours *pas un traître mot* à ce dont il prétend pourtant parler en (petit) maître. Il est tout de même assez savoureux que notre *agresseur* obstiné prenne *prétexte* d'une *allusion* récente faite à son *agression caractérisée* de naguère et à sa notoire *campagne de dénigrement* (allusion à l'occasion de laquelle son *nom*, par pure charité, n'a pas même été mentionné par nous) pour s'autoriser d'un prétendu « droit de réponse » qu'il se plaît à estimer « de bonne guerre » (!) —, alors que *rien*, dans les procédés et les moyens (pour ne rien dire des manières) auxquels notre adversaire a eu recours en cette affaire n'est « de bonne guerre » ! Car ces moyens et procédés (comme ont pu s'en convaincre la plupart des « heureux destinataires » de la véritable *Lettre de dénonciation* que M. T\*\*\* a cru bon d'adresser « *urbi et orbi* » un peu partout en mai 2006, en entendant bien lui donner, à mon détriment, croyait-il, « la plus grande diffusion possible ») —, ces moyens et ces procédés *déloyaux* ressortissent à une « tradition » (devenue « bien française ») qui n'est autre que celle de la *dénonciation calomnieuse*, de l'*ameutement* et de la *délation*, où la volonté affichée de « corriger » cache

mal l'*hystérie* du *désir de censure* — voire ce qui, en d'autres temps, n'eût pas manqué de devenir la volonté compulsive d'obtenir à tout prix de l'« Instance dogmatique » supposée compétente « condamnation et excommunication » de l'adversaire désigné ! — Chacun sert (ou prétend servir) la « vérité » en raison directe de la conception qu'il en a.

Libre à M. J.-Y. T\*\*\* de se répandre en *invectives* aussi insistantes qu'*infondées* à mon égard (avec une violence dont l'*excès* même confine au grotesque, et dessine aux yeux de qui sait lire la dérisoire auto-caricature, involontaire, mais grimaçante, de leur auteur en allégorie de la volonté de vengeance). Tel est au fond l'usage de certains « *blogs* », ces exutoires post-modernes de la frustration, de ceux dont je me refuse la fréquentation (par simple mesure d'hygiène mentale). Il y a au fond quelque chose de salubre à l'installation de « bassins de décantation », d'égouts et de cloaques fonctionnels pour l'écoulement des ruminations obsessionnelles et l'évacuation des passions tristes. Rien à opposer à cela — dont la stricte *condamnation* ressortit à l'ordre de la seule *Justice immanente*, laquelle y suffit amplement, et qui plus est : en temps réel. L'on se prend seulement à souhaiter que d'autres « sites », plus soucieux de la véritable qualité de ce qu'ils pourraient publier par ailleurs, ne se montrent pas un peu plus regardants à l'égard de ce genre de productions compulsives (dont l'*écriture* même, le plus souvent, se condamne elle-même ostensiblement). —

Mais lorsqu'il est porté par trop publiquement *atteinte*, de façon aussi fruste et insistante qu'inconsistante, à l'*intelligence* et à la *vérité de la chose même dont il s'agit*, ne fût-ce qu'en des matières philologiques élémentaires —, mais *a fortiori* si cela met en jeu la signification et l'interprétation de l'ensemble de l'œuvre d'un grand penseur : ici, en l'occurrence, celle de

Heidegger, ainsi que l'ensemble de l'élément langagier et signitif de la pensée, de ses forces vives, de ses ressources créatrices, voire : le rapport même des humains au langage et à la pensée —, il importe alors à qui est attaqué de *rendre coup pour coup*, de montrer que le roi est nu, que le donneur de « leçons » devrait plutôt en recevoir, que ses motivations sont troubles ou perverses, que l'adversaire est dérisoire et déloyal, l'intention de nuire manifeste, et qu'il n'y entend *tartraîtreusement rien* (pas un traître mot !) à ce dont il prétend parler ! — Il me faut donc bien ici donner sans ménagement la *réplique appropriée* — amplement *méritée* — tout un temps *retenue* (à l'insu même de l'agresseur) par pur esprit de charité — à une attaque aussi *violente* et *injustifiée* que philologiquement *infondée*, philosophiquement *inconsistante*, et dont la *pulsion*, froidement *destructrice*, ne ressortit que trop visiblement à la lente et rance économie de décantation du *ressentiment*.

L'écriture polémique peut être, à l'occasion, *a contrario*, un puissant *révélateur* de la chose même dont il s'agit — en l'occurrence : la « grammaire et étymologie du mot “aître“ », et au-delà : « l'aîtrée de l'Être ». C'est là le seul aspect (l'aspect crûment *révélateur*) de cette manière d'écrire qui me fasse accepter de la pratiquer de temps à autres, à la réflexion : sans regret. Y devoir *démasquer* dans les « motivations » — et je ne m'y résous jamais qu'avec mesure — certaines faiblesses et quelques *turpitudes* de la part de l'adversaire éventuel —, je ne le fais jamais qu'à *regret*, lorsqu'ont été passées, violées, les fragiles *bornes de la décence* et qu'il s'agit de contribuer quelque peu *au nettoyage des écuries d'Augias*. Mais je fais alors mon devoir, et sans trop de ménagements. — À bon entendeur, salut !

**Gérard Guest**

## ***D'aître & âtre — à l'aîtrée de l'Être*** ***Réponse à une attaque injustifiée***

*tout aussi malintentionnée que philologiquement infondée*

ou

*De la philologie dans son rapport à l'esprit de vengeance*

Les « mœurs intellectuelles » prennent décidément de nos jours une bien étrange tournure — incontestablement induite par les « facilités médiatiques » inhérentes à ce qui tient lieu d'esprit à l' « époque » et aux moyens de diffusion des moindres « opinions » (même les plus saugrenues ou les plus sommairement acquises) que celle-ci prodigue à qui ne songe plus qu'à s'en emparer pour faire « de l'effet ». Le premier venu, sans qu'aucune compétence particulière ne l'y autorise, et sans avoir à faire le plus petit commencement de preuve de sa réelle capacité à prendre sérieusement parti sur une question philosophique, peut désormais, du jour au lendemain, tel un diabolin surgissant de sa boîte, ou comme un jeune chien s'ébattant dans un jeu de quilles, prétendre venir se mêler, le temps de trois feuillets écrits et diffusés à la hâte, de telle question philosophique sur laquelle il aura jeté son dévolu, afin de « condamner » et en tout cas de s'efforcer de *déconsidérer*, de façon aussi rogue que péremptoire, tel ou tel travail soigneusement mené, tel ou tel ouvrage de pensée longuement muri et argumenté, en le *dénonçant* sommairement au public. Et cela sans le moindre « argument » sérieux, mais en faisant fond sur l' « énergie », apparemment inépuisable, et sur la « force de conviction » qui n'est autre que celle de sa propre rage de détruire, de son impuissance à faire œuvre, et de son *ressentiment* personnel... Cette sorte de « désinhibition » — proprement « sans vergogne » — s'affranchissant de toute

décente retenue, semble s'être aujourd'hui tout particulièrement sentie « autorisée » par le « laxisme » sans précédent des véritables campagnes d'« ameusement » médiatique qui se déchaînent dès qu'il s'agit, de près ou de loin, de la pensée de Heidegger, à propos de laquelle il semble être désormais de notoriété publique que chacun doit avoir un « avis » (et même un « jugement ») à son sujet — sans même en avoir lu (*a fortiori* compris) un traître mot...

D'où ces accès brusques et compulsifs de dénonciation et de dénigrement, volontiers émis « *urbi et orbi* » — parfois aussi « *ad hominem* » —, mais avant tout soucieux de s'attirer un soupçon de publicité médiatique ou de notoriété tardive, accès dont peut être aujourd'hui à tout moment victime tout travail sérieux exposé au public, s'il a seulement eu le malheur de « déplaire » à quiconque, pour des « motifs » le plus souvent obscurs — lesquels peuvent même parfois tenir au réveil soudain (et manifestement pathologique) de quelque vieille querelle et d'une rancœur personnelle qu'on aurait pu croire endormies — se sent soudain en humeur de vengeance.

C'est ce dont il m'avait été donné — voilà quelque deux années — le plus éclatant (et le plus caricatural) témoignage, sous les espèces — sommaires au possible, il est vrai — d'une *agression* aussi caractérisée qu'*infondée* à mon égard, prenant (très tardivement) prétexte d'un aspect précis de mon travail philosophique afin de le prendre pour cible, et s'abritant derrière un *alibi* prétendument « philologique » (lequel ne résiste pas à l'examen) pour tenter d'assouvir (avec quelque vingt années de retard...) ce qui ressemble fort à une sorte d'obscur *vengeance personnelle*, longuement rancie et remâchée. L'auteur de cette *agression* en forme de dénonciation



aussi soudaine qu'injustifiée avait en effet tenu à me faire savoir en lançant sa campagne qu'il n'avait même pas pris la peine de lire l'étude, (dûment publiée par nous dès 1989) qu'il prétendait néanmoins (selon ses propres termes) pouvoir impunément « *incriminer* » et « *réfuter* ». Il se donnait alors manifestement pour but de s'efforcer par tous les moyens de *déconsidérer* aux yeux du public le sérieux auquel je m'efforce pourtant dans mes travaux, dans mon enseignement et dans mes publications, en s'employant à mettre en cause auprès de l'ensemble des traducteurs et éditeurs français de Heidegger l'exigence de *probité philologique* dont je me réclame. — Voilà qu'il revient à la charge, deux ans plus tard, alors même que je m'étais gardé de toute sorte de réplique polémique, m'étant contenté de publier dans *Paroles des Jours* une version ( inédite ) du texte injustement « incriminé » : « *L'aîtrée de l'Être* ». L'adversaire revenant à la charge avec une hargne inchangée, je me vois donc ici *contraint de me défendre*, du fait de la *violence* et surtout du caractère *déloyal* du procédé (dont il me faut ici prendre à témoins les lecteurs mêmes auxquels mon adversaire a prétendu s'adresser), et de démontrer *le caractère* tout à la fois *inutilement agressif* et *grossièrement tendancieux de l'attaque*, ainsi que la *stupéfiante inconsistance* des prétendus « arguments » invoqués par celui que je m'obligerai ici à considérer comme un « adversaire » intellectuel, sans être très sûr qu'il mérite vraiment cette qualité.

L'auteur de l'agression — qui n'est pas inconnu de moi : rencontré, jadis, dans l'une de ses « existences antérieures » (laquelle ne lui a sans doute pas laissé le meilleur souvenir de lui-même...), mais dont il se trouve que j'ai été (bien contre mon gré) le « témoin » attristé (mais peut-être aussi, à ses yeux, le « témoin à charge »), ce qui m'a conduit à devoir prendre définitivement mes distances à son égard — prétend devoir s'en prendre à la

traduction française, que j'ai été conduit à *proposer*, il y a près de dix-neuf ans, de l'emploi fait par Heidegger du mot « *Wesen* », en ayant recours au vieux mot français d'« *aître* » (dont les *ressources de sens* m'ont paru mériter d'être *réactivées* pour un nouvel emploi). Les motifs qui m'ont conduit à envisager, puis à mettre à l'étude cette *possibilité* de rendre *Wesen* » par l'« *aître* » (et surtout pas par l'« *essence* » !), dans l'usage spécifiquement heideggerien de ce mot crucial, ont été exposés pour la première fois en 1989, soit l'année même de la parution du premier des « *Traités impubliés* » de Heidegger — les *Beiträge zur Philosophie*<sup>1</sup>. L'exposition de ces motifs constitua l'essentiel d'une première étude intitulée « *L'aîtrée de l'Être* », laquelle constituait l'« *Avertissement du traducteur* » précédant la version française de l'une des toutes premières recensions des *Beiträge zur Philosophie*, qui venaient à peine de paraître, recension due aux soins de celui-là même qui venait alors d'en éditer le texte — Friedrich-Wilhelm von Herrmann<sup>2</sup>. Cette proposition de traduction — traduire « *Wesen* » (dans son emploi proprement heideggerien : eu égard à la valeur à la fois *sémantique* et *aspectuelle* du vieux verbe allemand « *wesen* ») autant que possible par « *aître* » — repose sur des arguments solides, tout à la fois philologiques et philosophiques, qui engagent eux-mêmes une *lecture intégrale* et une *interprétation d'ensemble* de l'œuvre de Heidegger — y compris (cela devrait aller sans dire) de l'ensemble des « *Traités impubliés* » dont les *Beiträge zur Philosophie* inauguraient alors la série, et où gît désormais (encore qu'à l'insu de la plupart des lecteurs et des

---

<sup>1</sup> Cf. Martin Heidegger, *Beiträge zur Philosophie (Vom Ereignis)*, hrsg. von Friedrich-Wilhelm von Herrmann, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1989.

<sup>2</sup> Cf. Gérard Guest, « L'aîtrée de l'Être. — Avertissement du traducteur », suivi de : Friedrich-Wilhelm von Herrmann, « La fin de la métaphysique et l'autre commencement de la pensée / À propos du "Tournant" de Heidegger », traduction française de G. Guest, in : Cahiers philosophiques, n° 41, CNDP., Paris 1989, respectivement pp.25-44 & 45-72. — Il est pour le moins surprenant que notre arrogant contradicteur n'ait (de son propre aveu) pas même jugé bon de lire notre étude (ni non plus notre traduction de l'essai de F.-W. von Herrmann), alors qu'il prétend (sans la moindre vergogne) en avoir « réfuté » le bien fondé.

non-lecteurs français de Heidegger) le cœur même de la « pensée de l'Être » et de ce qui constitue tout ensemble l'enjeu et le *centre de gravité* de la méditation de l' « Ereignis ». Cette traduction impliquait notamment une première lecture intégrale et une interprétation soignée des *Beiträge zur Philosophie* — et par conséquent de l'expression même qui en donne la clef et en constitue la signature caractéristique : « *die Wesung des Seyns als Ereignis* » (« *l'aîtrée de l'Être comme Événement* ») — que nous proposons donc aussi (dans le même « *Avertissement du traducteur* ») de rendre par l'expression même qui donnait justement son titre à notre étude de 1989 : « *L'aîtrée de l'Être* ».

Nous ne voyons naturellement aucun inconvénient — bien au contraire ! — à ce que cette proposition de traduction — ainsi que l'*interprétation* d'ensemble de la pensée de Heidegger qui lui est sous-jacente — soit *discutée, critiquée, voire ouvertement contestée*. Mais toute contestation digne de ce nom doit, à notre sens — et dans le souci *de la vérité* — exiger d'elle-même (comme la moindre des choses) d'être *fondée* sur *des arguments sérieux* et *qui puissent témoigner d'une véritable lecture de Heidegger* —, *fondée*, donc, sur une *véritable compétence à rendre compte du « travail du texte » inhérent à la pensée de Heidegger, telle qu'elle est à l'œuvre dans l'original allemand*. Qui n'a pas acquis (tant s'en faut) cette compétence indispensable (et plus chèrement acquise qu'on le pense) devrait par conséquent, à notre sens, faire preuve de la plus extrême *prudence* (pour le moins), avant de s'aventurer à des « déclarations » aussi tonitruantes que hâtives, voire : à des « condamnations » péremptoires qui malheureusement trahissent *l'ignorance à peu près complète de « la chose même » dont il s'agit*. Il y a là une *exigence philologique* indispensable à toute véritable discussion qui prétende être

« philosophique » et même simplement « raisonnable ». À tout le moins les éventuelles « objections » devraient-elles être adressées d'abord (ne serait-ce que par *prudence*, s'il n'est plus ici question, manifestement, de *décence*...) à l'auteur de l'étude que l'on prétend devoir « *incriminer* », afin de s'assurer que les « objections » en question ne sont pas elles-mêmes dues à quelque *malentendu* inaperçu (qu'il pourrait alors être éventuellement question d'élucider). Mais il nous paraît extrêmement choquant que d'éventuelles « objections » (lesquelles reposent en l'occurrence essentiellement sur l'*ignorance crasse* de « ce dont il s'agit ») soient d'emblée présentées au public comme la « *dénonciation* » en bonne et due forme (à la jactance et à l'invective près...) d'une « bévue », d'une « méprise », etc. de la part de celui dont on prétend ainsi « critiquer » le travail sans en avoir compris le sens —, et qu'elles soient, qui plus est, sans aucun préavis, adressées d'emblée au public, dans la forme même de la « *dénonciation* » la plus violente, sans avoir été préalablement soumises à celui-là même à qui l'on aurait pu ainsi adresser des « critiques » dignes de ce nom ; et cela — c'est un comble — sans même s'être donné la peine, ne serait-ce que *de lire* les arguments (dûment *publiés*) qui soutiennent la position ainsi violemment « *incriminée* » !

C'est pourtant bel et bien à ces étranges pratiques qu'a délibérément recouru contre moi — apparemment sans la moindre vergogne — M. J.-Y. T\*\*\* (dont aucune publication, à ce jour, n'avait encore manifesté, à notre connaissance, qu'il pût se prévaloir d'un quelconque intérêt pour la pensée de Heidegger). À peine avait-il été admis (comme on dit) à « faire valoir ses droits à une pension de retraite » — à la suite d'une longue et méritante carrière qui l'a conduit à finir par exercer l'honorable fonction de « sous-directeur de l'Hôpital Local de L\*\*\* (Côtes d'\*\*\* ) » —, que

cet ancien professeur de philosophie, « repenti », puis « reconverti » à des activités gestionnaires plus conformes à son génie, manifestement sujet à un soudain et irrépressible prurit philosophique (à une sorte de « retour du refoulé » qui, à en juger par ses tout premiers effets, n'est sans doute pas du meilleur aloi), semble n'avoir pu se retenir d'employer ses tout premiers « loisirs studieux » de « jeune retraité », à une entreprise (malheureusement hâtivement compulsive) de dénonciation vengeresse — massivement orientée *ad hominem*. Car M. T\*\*\* n'a pas de mots assez sévères (et même volontairement blessants) pour condamner — avec un étonnant aplomb —, sans arguments qui vaillent, mais avec la dernière énergie (celle du « ressentiment » ?), une traduction qualifiée par lui de « calamiteuse », laquelle constituerait, selon lui, un « désastre », « un scandale qui poursuit tranquillement son cours », traduction « finalement ridicule autant que grotesque » (*sic !*), et d'autant plus désastreuse qu'elle tendrait, selon lui, depuis quelque temps à « faire autorité », une traduction que réfuterait pourtant « son caractère erroné sur le plan lexical » (*sic !*), et qui serait due à la mémorable « méprise », à la « légèreté », à la « bévue de Gérard Guest » (!) —, lequel aurait ainsi cédé à la « présomption » (*sic !*) — s'agissant de traduire en français le mot « *Wesen* » (dans l'emploi qu'en fait Heidegger) — de « proposer un terme, quel qu'il soit, que Heidegger ne s'est pas risqué à formuler », et donc de « prétendre, si l'on peut dire, faire mieux que Heidegger soi-même »... — *Sic !* —. Pareille outrance devait, certes, à elle seule laisser songeurs les destinataires de l'étrange missive de M. T\*\*\*. Mais il peut être instructif d'y répondre — pour l'instruction du public et pour l'amour de « la chose même » — puisque M. J.-Y. T\*\*\*, revenant à la charge après près de deux ans, semble tenir à recevoir publiquement la correction qu'il mérite (et que nous avons préféré lui épargner jusqu'à présent).

Entendons-nous : Il n'est nullement indécent de *critiquer* une traduction. Encore faudrait-il pouvoir faire la preuve que « la traduction *incriminée* » (*sic* !) mérite bien de tomber sous le coup de telles accusations, au point même de sembler devoir faire l'objet d'une véritable entreprise de *dénonciation publique*, voire : de donner matière à lancer contre son auteur ce qui ressemble à une sorte de « *fatwa* » *littéraire* déclarée « d'intérêt public » ! Or l'argumentation « philologique » (?) de M. T\*\*\* n'est manifestement pas (c'est le moins que l'on puisse dire) à la hauteur des véritables enjeux de la question. Mais cela n'empêcha pas le folliculaire improvisé de s'imaginer devoir l'adresser directement — « par toutes les voies possibles », précise-t-il dans la lettre par laquelle, me mettant devant le fait accompli, il daignait m'*annoncer* le début de l'*opération de dénonciation* qu'il s'était mis en tête de lancer sans autre avertissement — « à l'attention de Mesdames et Messieurs les traducteurs de Heidegger », aux bons soins de leurs éditeurs respectifs... Sûr de son fait, il entendait bien, disait-il, « donner le plus de diffusion possible » à ce qu'il continue d'appeler sa « critique radicale » (!) et sa « réfutation » (!?) de « la traduction de “*Wesen*“ par “*âître*“, telle qu'elle est proposée par Gérard Guest ». S'il m'envoyait copie du courrier qu'il adressait ainsi « aux traducteurs de Heidegger », aux bons soins de leurs éditeurs respectifs, de Philippe Sollers et de la revue *L'Infini*, ou même de Stéphane Zagdanski (à qui il prenait l'initiative assez savoureuse de demander de bien vouloir « l'aider » dans son entreprise !) —, c'était seulement pour m'« informer » et m'« avertir » (!) de sa « diffusion la plus large possible », tout en me confiant (avec une désinvolture qui laisse rêveur) que sa critique » ne se fondait que sur *une note de bas de page* d'un article récent paru de moi dans *L'Infini*, et en me précisant qu'il n'avait par ailleurs « *pas pu se procurer l'article paru*

*dans une revue du CNDP* » (*sic !*) — article dans lequel se trouvaient pourtant exposés pour la première fois (sous une forme, il est vrai, succincte) les tenants et aboutissants de la traduction par lui « incriminée » — ; il croyait bon de préciser qu'il « *ne pouvait imaginer une quelconque différence* » (*sic!*) entre la « note » en question et l'argument entier de « *L'aîtrée de l'Être* » (dont il n'avait par conséquent, de son propre aveu, pas même jugé bon de prendre connaissance)...

Faute de « pouvoir imaginer » toute la « différence » qu'il pourrait bien y avoir entre la première version d'une étude approfondie et une simple « note de bas de page », dont il a tout simplement pris prétexte et n'a (de plus) manifestement pas compris le sens —, M. T\*\*\* aurait tout de même pu avoir l'exigence intellectuelle *minimale* d'aller *vérifier* par lui-même ce qu'il en était ! (Cela est une simple « remarque philologique »). — Si un reste de prudence (sans doute purement rhétorique) pousse notre polémiste improvisé à feindre tout de même, *in extremis*, d'envisager la *possibilité* « d'être contredit dans ses analyses et ses conclusions » (*sic !*) —, s'il va même jusqu'à se donner l'*apparente* « élégance » qui consiste à prétendre que « tout bien pesé », il « *ne demanderait pas mieux que d'être contredit* » (*sic !*) —, gageons que ce désir affiché, du moins, risque de devoir être *exaucé* séance tenante : *par nos soins* (et bien au-delà, malheureusement pour lui, de ce que M. T\*\*\* semble être en mesure d'espérer). Mais le *ton* même du propos — rogue et péremptoire — et le *procédé* — particulièrement *déloyal* — de la démarche (de délation et d'ameutement), démentent absolument l'affectation de ce prétendu désir zélé de se soumettre au risque de la réfutation par voie d'argumentation rationnelle... À en juger par le *ton* sur lequel il a décidé de prendre la chose, il ne s'agit naturellement pas pour M. T\*\*\* d'envisager un seul instant un échange d'arguments intellectuels de bon

aloi.

Voyons pourtant ce qu'il en est : accordons à l'étrange « document » diffusé par M. T\*\*\* ne serait-ce qu'une faible partie de l'attention (ne fût-ce que « philologique ») que ce dernier aurait dû avoir à cœur de consacrer à une *étude sérieuse des arguments*, mûrement réfléchis, qui parlent *en faveur* de la traduction que nous avons proposée et soumise à la communauté des traducteurs et des lecteurs de Heidegger, mais aussi expérimentée depuis plus de quinze ans dans nos propres travaux et dans notre enseignement. Une part infime de ce *minimum* d'attention philologique requis par « la chose même » devrait amplement *suffire* à rendre patente l'extrême *limitation*, l'*insuffisance* (et le caractère *pesamment tendancieux*) des semblants d'« arguments » avancés par notre contradicteur, ainsi que leur *inconsistance*. Il ressortira de notre examen que M. T\*\*\* n'a manifestement pas pris la mesure de l'argumentaire dont il prétend imprudemment avoir administré la « critique radicale » et la « réfutation » — et encore moins pris la mesure, *a fortiori*, des enjeux de la *pensée de Heidegger* (dont il prétend pourtant, assez étrangement, prendre contre nous la défense, avec toutes les apparences de l'indignation vertueuse).

L'étrange « document » adressé par mon adversaire « à l'attention de Mesdames et Messieurs les traducteurs de Heidegger » — et auquel son auteur entend bien (annonce-t-il) donner la plus grande diffusion » —, ce « document », donc, étant un modèle du genre (de ce « genre » littéraire sans doute appelé à proliférer par les temps qui courent, et qui pourrait être celui de la « *délation à prétention philologique* »...), il me faut bien ici en faire publiquement état, afin de fonder *ma défense* — et même tout simplement *ma réfutation en retour*. Si l'on ne tient pas compte de la



véritable « *Lettre d'avertissement* » dont son auteur avait jugé bon de l'accompagner pour m'« informer » de la démarche entreprise, le « *document* » lui-même se compose de deux pièces : 1°/ une *Lettre* adressée à « Mesdames et Messieurs les traducteurs de Heidegger » aux bons soins des Éditions Gallimard, de la revue *L'Infini*, de M. Stéphane Zagdanski, etc. ; et : 2° une « *Note sur une traduction de Heidegger (« Wesen », « essence », « âître », etc.)* » —, « Note » de trois pages à laquelle l'auteur s'imagine pouvoir conférer le statut d'« étude » (!) et de « réfutation radicale » (!?) de ma proposition de traduction de « *Wesen* » par « *âître* » dans la plupart des textes de Martin Heidegger. En voici la copie fidèle (aux fautes de dactylographie et d'orthographe près, que nous lui avons conservées par simple scrupule philologique) — copie dans laquelle nous avons naturellement eu soin d'omettre (comme il se doit) les nom, adresse, numéro de téléphone et adresse électronique de l'auteur (dont nous tenons ici à préserver gracieusement l'anonymat, dans un esprit de pure miséricorde intellectuelle à son endroit).

## I

### Le document

#### 1.

#### La lettre

**J.-Y. T\*\*\***

Adresse électronique :\*\*\*

**A l'attention de Mesdames et Messieurs les traducteurs de Heidegger**

Saint-Agathon, le 2 mai 2006

Madame, Monsieur,

Je vous prie de trouver ci-joint une note relative à la traduction, dans des textes de Heidegger, du terme « Wesen » par « âître », telle qu'elle est proposée par Gérard Guest.

Cette traduction est inacceptable non seulement parce que l'emploi de « âître » est sans fondement et proprement absurde, mais parce que le crédit dont elle bénéficie porte préjudice à diffusion en France de traductions correctes, qui soient de véritables et fiables instruments de travail.

La présente note est adressée aux traducteurs de Heidegger, y compris ceux qui ont récemment adopté la traduction incriminée, y compris bien entendu Gérard Guest.

Ce que j'engage par cette note est fondé sur une argumentation. Tout bien pesé, je ne demanderais pas mieux que d'être contredit dans mes analyses et conclusions, mais dans le cadre et au terme d'une argumentation. L'affaire me paraît suffisamment grave – je pèse mes mots - puisqu'elle porte tout simplement sur ce que peuvent valoir des traductions contemporaines de Heidegger en cours de publication. Il ne s'agit pas de brouilles étymologiques mais de savoir si la traduction en français de l'œuvre de Heidegger est ou n'est pas un scandale qui poursuit tranquillement son cours.

Je vous prie d'agréer, Madame, Monsieur, l'expression de ma considération distinguée.

**J.-Y. T\*\*\***

## 2.

## La « Note »

**Note sur une traduction de Heidegger  
(« *Wesen* », « *essence* », « *aître* », etc.)**

« [...] and what is "aître", "estre", [...] etc. etc. in  
German ? »

*Courrier électronique du 11 novembre 2000 de Henk van Tuijl à Michael Eldred*

*Site web Translating Heidegger's language  
(mail.architecturez.net/+/Heidegger-L/archive/msg04611.shtml)*

« Pour ce qui est de la traduction de l'expression « *im Wesen das Selbe* » par la formule « le Même, quant à l'aître » l'on se reportera [...] à la valeur spécifiquement heideggerienne du mot « **Wesen** », qui n'a plus du tout le sens métaphysique de l'« **essence** » (latin « **essentia** ») mais la valeur verbale du vieux verbe « **wesan** » et l'aspect duratif du verbe « **wärhen** » < sic ! (G.G.) ><sup>3</sup> : demeurer, séjourner, habiter. C'est cette valeur complexe de « **wesan** » que nous proposons de rendre grâce à la traduction de « **Wesen** » par le vieux mot français d'« **aître** » (cf. anglais \***Estre**, allemand **estrich**, lat. **atrium**, grec **ostrakon**), dont le sens est ainsi tout à la fois **topologique** et **ontologique** : celui du « foyer » autour duquel se constitue l'**habitation** de l'homme, celui du lieu d'**habitation** et de **résidence**, celui de la demeure de l'Être, mais aussi celui de l'« **Estre** » même (« **das Seyn** ») à quoi renvoient, directement, par exemple, l'étymologie de l'allemand « **Estrich** » ou l'étymologie anglo-normande de l'anglais « **Estre** », et, indirectement, l'étrange homonymie du vieux mot français « **aître** » avec « **être** » et tout aussi bien avec « **estre** » [...] » (**Gérard Guest, Esquisse d'une phénoménologie comparée des catastrophes, in l'Infini, n°77, note 3, pp. 26-27**).

Cette proposition de traduction appelle une série de remarques, portant d'abord sur le terme « **aître** »\*, puis sur la nécessité, voire la licéité, d'une traduction de « **Wesen** » par un autre terme que « **essence** ».

\* Cf. informations issues du **Trésor de la langue française**, mis en ligne sur le site

<sup>3</sup> Notre contradicteur commet ici (entre autres inexactitudes) une faute grossière en écrivant à tort « *wärhen* » (*sic*), au lieu de « *währen* ». Nous nous permettons de la corriger, puisqu'il s'agit d'une citation (par ailleurs inexacte sur quelques autres points) de notre propre texte, quant à lui exempt de faute sur ce point. Cette négligence de la part de J.-Y. T\*\*\* — à l'égard du texte qu'il prétend citer pour le critiquer — trahit un manque patent de familiarité avec l'allemand, qui n'est certes pas du meilleur augure. (G. G.)

[www.lexilogos.com](http://www.lexilogos.com) , du *Dictionnaire d'Emile Littré* et du *Dictionnaire Historique de la langue française – édition Robert*).

**Nous irons droit aux conclusions : Gérard Guest s'est fourvoyé car le mot « aître » est étranger à ce qu'il entend signifier et les références étymologiques qu'il avance sont inexactes. Sa traduction de « Wesen » résulte d'une confusion entre les étymologies de « aître » et « âtre », termes d'origine et d'histoire différentes. Les significations historiquement attestées et les étymologies ne laissent pas place au doute : « aître » ne renvoie en rien au foyer et à l'habitat.**

Emile Littré donne du mot « **aitre** » les définitions suivantes : « **S'est dit pour un porche d'église. Se dit aussi d'une espèce de galerie couverte qui entourait les cimetières.** ». Ces deux sens et les analyses étymologiques correspondantes sont également présents dans d'autres dictionnaires et lexiques.

Contrairement à ce qu'écrit Gérard Guest, « **aitre** » n'a pas de lien avec « **ostrakon** » qui a donné naissance à « **âtre** » dont nous parlerons plus loin.

« **Âtre** » vient certes de « **atrium** » mais n'est pas ici entendu comme pièce principale de la maison romaine. « **Atrium** », en tant que source de « **aitre** », s'entend à partir du sens pris en latin chrétien, à savoir portique, abords, porche ou parvis puis cimetière autour d'une église.

A ce jour, « **aitre** » est employé au sens exclusif de cimetière. Il s'agit d'un emploi rare, d'un quasi archaïsme ou d'une survivance géographiquement restreinte car ce type d'appellation paraît se rencontrer majoritairement dans les toponymes normands (par exemple l'aitre Saint-Maclou à Rouen, et les cimetières jouxtant des églises dans l'Orne).

Le mot « **aitre** » est manifestement inapproprié si ce n'est calamiteux, à tout le moins d'une très parfaite obscurité ou opacité s'il n'est pas assorti d'une explication, insensé dès lors que l'on dispose de l'explication fournie par Gérard Guest, et finalement ridicule autant que grotesque. On pourrait s'en amuser, n'était que le texte de Heidegger fait les frais de cette saillie. Il est possible que « l'étrange homonymie du vieux mot français « **aitre** » avec « **être** », aussi séduisante que traîtresse ait endormi la vigilance philologique de Gérard Guest et commandé le raisonnement qui a accouché de cette bévue. Indéniablement, Gérard Guest aurait été mieux inspiré de se référer à l'« **âtre** » qui est, curieusement, le grand absent de son propos.

Car « **âtre** » est le seul vocable en mesure de rassembler les deux valeurs qui lui importent, le lieu habité et le feu, et donner cohérence aux arguments étymologiques avancés.

« **Âtre** », en dépit de sa ressemblance avec « **aitre** », se situe sur une tout autre ligne de sens et il est d'étymologie distincte. La référence à l'« **atrium** » (peut-être, à l'origine, pièce noircie par le feu) n'est pas retenue par les spécialistes. S'ils excluent cette source, ils font du grec « **ostrakon** » (vaisselle, vase en terre cuite) la racine d'où dérivent les

états intermédiaires (dont « **astracus** », dalle, pavement et « **ostracare** », construire en briques) qui aboutissent en ancien français aux termes « **astre** » (d'où « **âtre** »), ou parfois « **aistre** », désignations de la partie de la cheminée où l'on fait le feu. Et pour conclure, la graphie « **aistre** » < sic ! (G.G.) > ne s'est pas imposée et n'a pu donner « **âtre** », qui aurait certes inclut < sic ! (G.G.) > les thèmes du feu et de l'habitat mais, une fois encore, dans un cadre étymologique distinct de celui qui a donné naissance à l'« **âtre** » entendu comme cimetière.

*La méprise de Gérard Guest n'est pas sans conséquences.*

*Elle tend à se diffuser sinon s'imposer. Des traducteurs contemporains ont adopté « **âtre** » comme traduction de « **Wesen** » sans apercevoir son inexactitude ni avoir conscience de ses effets, manifestement désastreux. Car, bien au-delà de la confusion qui ne concerne qu'une personne, l'usage public de cette traduction désormais accréditée met en cause la confiance que l'on peut accorder à des traductions récentes de Heidegger, met en question la finalité de ces traductions - c'est-à-dire jusqu'à nouvelle information - la possibilité d'un accès au « chemin de pensée » pour les non germanistes, et renforce la légende de Heidegger penseur abscons autant que jargonneur, etc., etc.*

*Reprenant donc la proposition de Gérard Guest, ces traducteurs citent sans sourciller l'« **âtre** Saint-Maclou » qui ne désigne rien d'autre qu'un cimetière (cf. **La dévastation et l'attente**, dans la traduction de Philippe Arjakovsky et Hadrien France-Lanord, pp. 73-74), ne paraissent pas préoccupés par une éventuelle contradiction avec les idées de feu et d'habitat ou affirment, de manière inexacte, une continuité entre atrium, âtre, âtre et foyer (voir **Grammaire et étymologie du mot « être »**, traduit par Pascal David, pp. 70 à 72).*

*Au-delà des remarques lexicales mettant en évidence l'insuffisance de l'argumentation de Gérard Guest et ce qu'il faut bien appeler sa légèreté, on soulignera, de manière plus essentielle, que Heidegger n'a pas jugé nécessaire de forger un nouveau terme ou de réactiver un ancien vocable pour rendre le sens particulier qu'il assigne à « **Wesen** ». Le changement de sens n'apparaît pas dans la forme du mot mais dans les précisions qui font que ce terme « ne signifie plus ici ni le fondement de la possibilité, ni **essentia**, ni l'étantité comme genre suprême, ni le to ti ên einai d'Aristote, ni « essence » au sens de la logique de Hegel. » (cf. **Conférences de Brème** < sic ! (G.G.) > cité par les traducteurs de **La dévastation et l'attente**, p. 73).*

*En conséquence, si la traduction est d'abord le respect d'un texte et de sa lettre, il convient de traduire « **Wesen** » par « **essence** », ni plus ni moins, **mais** en citant l'avertissement de Heidegger ou en éclairant le lecteur par une note infrapaginale (qui reprendrait par exemple les cinq premières lignes, indéniablement suggestives, du texte de*

Gérard Guest). Traduire « **Wesen** » par « **âître** » permet certainement de se donner du plaisir mais dépasse la lettre même du texte. Or la lettre est d'emblée esprit, et Heidegger, sans jargon ni préciosité archaïsante mais par ses seules négations, **fait signe au lecteur et l'avertit qu'il n'y a pas de mot susceptible de surmonter les négations. « Essence » est une dénomination par défaut. Ce n'est pas le mot qui convient, et il n'en est aucun qui convienne.** Il y a quelque présomption à proposer un terme, quel qu'il soit, que Heidegger ne s'est pas risqué à formuler, et donc prétendre, si l'on peut dire, faire mieux que Heidegger soi-même. Il n'est nullement besoin – il est certainement illusoire et dangereux – de proposer un archaïsme, quand bien même il serait moins désastreux que « **âître** » et bénéficierait de toutes les garanties étymologiques. Et il conviendrait de se poser avant toute chose la question de savoir si un archaïsme peut être adéquat à un mot dont la forme est moderne. « **Âître** », cet archaïsme qui exige une note explicative, vient s'ajouter à « **estance** », « **esprit** », « **déploiement** » ou « **maintien** » utilisés par les précédents traducteurs, ainsi qu'à « **foyer** » employé par des traducteurs contemporains. Ces termes signifient par leurs flottements et leur absence de thématique commune l'impossibilité radicale de rendre en français ou toute autre langue la complexité de « **Wesen** » dont Heidegger ne donne que les caractères négatifs.

Passées ces remarques, on se demandera enfin si, outre son caractère erroné sur le plan lexical, la traduction de « **Wesen** » par « **âître** » (ou tout vocable autre qu'« **essence** »), ne vient pas réifier ou figer un moment du cheminement de Heidegger. Car le sens particulier donné à « **Wesen** » est à mettre en parallèle avec les tentatives de sortie du langage de la métaphysique, telles qu'elles ressortent de l'emploi de « **Seyn** » ou de « **Sein** » barré en croix.

Et si l'on a été attentif, on a bien constaté que Heidegger a abandonné ces graphies particulières, signifiant ainsi que la sortie de la métaphysique était impossible avec les ressources de la langue, aussi travaillées qu'elles soient, tant cette dernière est pénétrée de métaphysique.

**J.-Y. T\*\*\***

**29 avril 2006**

Reprenons ici la parole, après l'avoir laissée (pour l'édification de nos lecteurs) à un « adversaire » dont on peut sérieusement se demander — à le lire — si, sous couvert d' « arguments philologiques », il ne joue pas plutôt ici le rôle fort anciennement attesté de l' « *ennemi personnel* » (celui qui, naturellement, « *vous veut du bien* »...) s'érigeant en « justicier » —, et même tout simplement le rôle de ce que les Grecs connaissaient sous le nom de « sycophantes » — du nom d'un jeu d'enfants consistant à ne dénoncer jamais qu'un « vol de figues », mais dans un genre de « mauvais procès » qui pouvaient très bien aboutir à une condamnation à mort... Certes, le *ton* — rogue et péremptoire — mis à part, il pourrait être encourageant de reconnaître ici à l'œuvre un zèle sincère et méritoire pour « la vérité » (...), l'amour ardent de la véritable « probité philologique » (...), et même (une fois n'est pas coutume, par les temps qui courent...) une sincère volonté de défendre la pensée de Heidegger (!?) contre les « lubies » supposées de traducteurs notoirement incompetents et indéliçats... (Il y eut bel et bien, dans un passé récent, de fâcheux précédents, sous forme de pétitions dans les journaux, à cette étrange « culture de la dénonciation » chez les intellectuels français : Ô temps, Ô mœurs...). Mais peut-il, sérieusement, être fait abstraction de ce *ton* du texte, de l'insistance *volonté de nuire*, de l'*animosité* qui en « anime » (si l'on ose dire) tout le propos, de sa portée ostensiblement orientée « *ad hominem* », lourdement accentuée au détriment du seul souci de « la chose même », bref : de la volonté lourdement *insistante* d'*accuser* — et d'accuser *celui* — nommément « Gérard Guest » ! — dont le *nom* est si ostentatoirement *martelé* (pas moins de 12 occurrences en trois pages !), affublé de jugements de valeur systématiquement dépréciatifs, aussi accablants qu'infondés — et à tout le

moins mal fondés ? Quant à *la faiblesse flagrante de l'argumentaire*, en effet (faiblesse qu'il nous revient ici de *démontrer* souverainement) —, ne contraste-t-elle pas, de façon outrageusement voyante, avec la lourdeur et la gravité invoquées des enjeux de l'accusation, « gravité » proprement « prophylactique », sur laquelle l'auteur insiste lui-même avec emphase, non sans une certaine complaisance... La *malignité manifeste*, propre à l'*intention de nuire* qui émane crûment de ce texte (comment le lecteur non prévenu n'en serait-il pas immédiatement conscient ?), et la *tendancieuse inconsistance* de l'*apparence* d'« arguments » produite, ne nous laissent malheureusement pas le choix : l'auteur de l'attaque ne saurait plus ici bénéficier des égards et de la générosité qui doivent usuellement présider à une discussion « académique » de bon aloi, supposée exclusivement soucieuse de vérité, et où il est (du moins : où il « était » encore naguère) d'usage de se réfuter mutuellement avec tous les égards y-afférents. Le ton *vindicatif* de l'attaque *ad personam* n'est ici justifié par rien — eu égard à la vacuité des « arguties » et à l'incompétence flagrante qu'elles trahissent aux yeux de qui n'aurait même qu'une connaissance élémentaire de la chose même et de ses enjeux. Rien en tout cela qui soit « de bonne guerre » : l'envie de nuire, l'inélégance du procédé — et le *pathos* de la dénonciation publique (qui plus est infondée) — méritent tout simplement ici *une véritable « correction »*.

Il ne nous reste donc plus qu'à produire, et à administrer publiquement (telle une correction !), *la destruction systématique* de l'*apparence d'argument* de notre adversaire (titre II de notre étude). Et cela nous serait ensuite (s'il fallait ajouter un titre III à notre étude) l'occasion de rectifier quelque peu, aux yeux du public qui s'en soucierait, la *véritable*



*signification* (ainsi que la portée *interprétative* possible) de la proposition de traduction qu'il nous aura été donné d'introduire (avec d'autres traducteurs qui l'adoptent ou l'ont adoptée, ou sont, me dit-on, sur le point de l'adopter « après mure réflexion »), au cours des quinze dernières années, dans les études heideggeriennes, en mettant à l'étude la suggestion de rendre quelque chose du sens de « *das Wesen* », dans l'emploi qu'en fait sciemment et expressément Heidegger, en *réactivant* la signification et *les ressources* de sens d'un vieux mot français : « *l'être* ».

## II

### La destruction systématique de l'apparence d'« argument » invoquée

Considérons d'abord le « *Document* » lui-même dans son esprit et dans sa littéralité. — Remarquons tout d'abord que le titre en *affecte* la tonalité « académique » propre au genre de la communication savante : « *Note sur une traduction de Heidegger / (« Wesen », « essence », « âître », etc.)* ». Mais la lecture du texte lui-même montre qu'il déroge manifestement aux lois du genre annoncé. Et c'est ce que la *Lettre* adressée « à Mesdames et Messieurs les traducteurs de Heidegger » trahit — de manière caricaturale. Affectant la forme d'*exposé des motifs* dans son premier alinéa, la lettre *trahit* en fait dès son second alinéa *sa véritable motivation*. Contrairement à ce que laisse attendre la déclaration d'intention liminaire, *il ne s'agira pas d'un examen critique* (concernant « *la traduction, dans les textes de Heidegger, du terme "Wesen" par "âître", telle qu'elle est proposée par Gérard Guest* »), mais bien d'*asséner* — de façon tendancieuse — une *déclaration* particulièrement péremptoire : « *Cette traduction est inacceptable...* ». — Peut-on du moins savoir *pourquoi* ladite traduction doit être ainsi d'entrée de jeu décrétée « inacceptable » ? — Deux semblants de « raisons » en sont proclamés : « *non seulement parce que l'emploi de "âître" est sans fondement et proprement absurde* » (ce qu'il faudrait du moins être capable de démontrer pour nous permettre d'en juger...), « *mais parce que le crédit dont elle bénéficie porte préjudice à diffusion en France de traductions correctes, qui soient de véritables et fiables instruments de*

*travail* » (et cela, il faudrait encore être capable de le démontrer : qu'est-ce (du point de vue de M. T\*\*\*) qu'une « *traduction correcte* », et à quelles conditions une traduction peut-elle passer (du point de vue de M. T\*\*\*) pour un « *instrument de travail* » qui soit « *véritable et fiable* » — et qui plus est : à quelles fins ? Or, sur ces deux points — nous nous proposons de le démontrer —, l'« *argumentation* » de notre adversaire est terriblement loin du compte.

Il s'agit donc bien seulement là pour le contradicteur d'« *incriminer* » une traduction, sous prétexte que « *l'emploi de "aître"* » y serait « *sans fondement et proprement absurde* » : mais celui qui prétend ainsi consacrer les loisirs (et peut-être l'ennui) de sa récente « *retraite administrative* » à entreprendre de dénoncer « *un scandale qui poursuit tranquillement son cours* » — *a-t-il seulement compris de quoi il s'agissait ?* Trouver « *absurde* » une traduction de Heidegger, c'est peut-être, en effet, tout simplement *ne pas avoir été en mesure d'en évaluer le bien fondé*. Car, pour en évaluer le bien fondé ou l'« *absurdité* » supposée, encore faudrait-il être sûr d'*avoir compris* toutes *les raisons et motivations* sur lesquelles cette traduction se fonde, et notamment *d'avoir bien eu accès à la véritable pensée de l'auteur* — celle de Heidegger, en l'occurrence ! — telle qu'elle se formule et qu'elle est à l'œuvre dans la langue du texte original — et par conséquent *d'avoir eu accès de première main au « travail du texte »*. Et ce que dit J.-Y. T\*\*\* dans sa « *Note* » ne permet guère de penser qu'il ait eu accès, ni à la logique de la traduction proposée par nous, ni non plus (tant s'en faut) à *ce dont il s'agit* dans la pensée de Heidegger, concernant les enjeux (considérables) de l'entente que le

penseur lui-même propose de « *Wesen* » tout au long de son chemin de pensée. Le fait même que J.-Y. T\*\*\* décrète — sommairement — « sans fondement et proprement absurde » la traduction proposée pourraient donc bien surtout signifier *qu'il n'y a décidément rien compris*, et qu'il n'a très probablement *jamais eu accès à ce dont il s'agit dans la pensée de Heidegger*, concernant l'entente de « *Wesen* » qui lui est propre, ainsi que l'entente de l'« *aîtrée de l'Être* » — « *die Wesung des Seyns* » — qui gît au cœur de la pensée de l'« *Ereignis* » et constitue la signature des *Beiträge zur Philosophie*. Or, comme nous l'avons vu, M. T\*\*\*, dans le « document » qu'il est si soucieux de « diffuser » partout, ne dit absolument RIEN *de l'entente heideggerienne* du mot « *Wesen* », ni même *de l'étymologie* de celui-ci et de la particulière prégnance que lui accorde le penseur... *A fortiori* ne dit-il rien non plus de « *die Wesung des Seyns als Ereignis* », de « *l'aîtrée de l'Estre comme Événement* », dont l'entente et l'interprétation avaient justement suscité notre proposition de rendre « *Wesen* » par l'« *aître* » et « *die Wesung des Seyns* » par « *l'aîtrée de l'Estre* ». À croire que M. T\*\*\* n'en sait rien, qu'il ignore tout de la teneur et du propos (et peut-être de l'existence même ?) des *Beiträge zur Philosophie*, qu'il ne soupçonne rien de tout cela, ou qu'il ne s'en soucie guère, si ce n'est comme d'une guigne : l'essentiel est pour lui que l'on ne se mêle pas (ou bien : gare !) de traduire « *Wesen* » autrement que par « *essence* » (*sic !*) — « *ni plus ni moins* », précise-t-il joliment ! — *en dépit de l'avertissement formel de Heidegger*, selon lequel, décidément, le mot « *Wesen* », dans l'emploi qu'en fait expressément Heidegger, « *ne signifie plus ici ni le fondement de la possibilité, ni essentia, ni l'étantité comme genre suprême, ni le τὸ τί ἦν εἶναι d'Aristote, ni*

“essence“ “Essenz“ au sens de la Logique de Hegel »<sup>4</sup> ! Heidegger ne cesse de nous signifier que « *Wesen* » ne signifie justement pas « essence » ! Ne serait-il pas plus que temps d’en donner acte à Heidegger ? Mais voilà que notre agité en a décidé autrement !

Quant à l’idée (dictée par une bien étrange prétention « prophylactique ») que la traduction en question (rendre « *Wesen* » par « *âître* »), de par « le crédit dont elle bénéficie », ne ferait ainsi que « porter préjudice à diffusion en France de traductions correctes » —, qu’entend notre adversaire par « traductions *correctes* » ? — Faut-il qu’elles soient pour lui « de véritables et fiables instruments de travail » ? — Sans doute... Mais à quelles fins ? Et comment M. T\*\*\* « travaille »-t-il ? Sur quel « lit de Procuste » mal équarri (mais où il semble avoir ses habitudes) entend-il coucher à toute force l’inédite subtilité du texte heideggerien ? (On se prend, à le lire, à avoir quelque appréhension à ce sujet). Comment par ailleurs prétend-il pouvoir juger, à cet égard, de la valeur des traductions dont il prétend ainsi se servir comme d’« instruments » à son usage ? Faut-il tout simplement qu’elles ne lui *paraissent* pas « absurdes » ? Qu’elles paraissent acceptables » à nos MM. Homais post-modernes (dont notre J.-Y. T\*\*\* semble tout avoir pour figurer le parangon) ? Et ce simple « critère » (un peu *léger*, à notre sens, un peu *lourd* en un autre) peut-il décidément suffire ? Lorsqu’il prétend ainsi juger de la « correction » d’une traduction, notre arrogant adversaire prétend-il tout simplement avoir déjà lui-même un accès suffisant (?) à la pensée de Heidegger, lue dans son

---

<sup>4</sup> Notre adversaire cite pourtant (fût-ce inexactement, en page 3 de sa « Note... ») ce seul passage de Heidegger (ignore-t-il tous les autres passages du même ordre ?), en se référant, non au texte lui-même des *Conférences de Brême* (auquel il semble donc ne pas avoir le moindre accès direct), mais à la mention faite de ce passage par les auteurs de la récente traduction de l’un des *Entretiens* de Heidegger « sur le chemin de campagne » — les « *Feldweg-Gespräche* » — : Martin Heidegger, *La dévastation et l’attente*, présentation, traduction et notes de Ph. Arjakovsky & H. France-Lanord, coll. « L’Infini », Gallimard, Paris 2006, p. 73.

texte original (?), et pouvoir prendre ainsi le traducteur en flagrant délit (!?) de « falsification », d' « erreur », de « méprise », de « bévue », etc. (pour reprendre ici quelques éléments du lexique que semble affectionner M. T\*\*\*). Mais est-ce tout simplement le cas, en l'occurrence ? M. T\*\*\* a-t-il même seulement la moindre teinture de cette compétence dont il semble ne pas douter ? Rien (il faut l'avouer) dans le « document » hâtif que J.-Y. T\*\*\* semble si impatient de diffuser partout, « *urbi et orbi* », ne permet de penser qu'il ait seulement aperçu *en quel sens Heidegger lui-même conçoit l'emploi qu'il fait du mot allemand « das Wesen » et les enjeux de pensée décisifs* dont le penseur le charge jusqu'au cœur de la « pensée de l'Être » — et, en dernière instance, de la « pensée de l'*Ereignis* » (laquelle constitue, à n'en pas douter, « la grande absente » — c'est le cas de le dire ! — des préoccupations de notre bien étrange et vindicatif agresseur).

Cela n'empêche nullement M. T\*\*\* d'invoquer gravement ce qu'il présente et dont il se réclame comme d' « *une argumentation* » (s'il vous plaît !) — même s'il n'a, quant à lui, pas daigné devoir sérieusement tenir compte de la nôtre (ni même s'en être informé). Prétendant se fonder sur l' « étude » d'une simple *note de bas de page* de notre main, il ne daigne pas même se référer à *l'article de fond* dans lequel, voilà plus de quinze ans, nous avons introduit notre proposition de traduction, par lui « incriminée » (c'est le mot !) sans avoir été sérieusement *examinée* dans ses justifications explicitement *argumentées* par nos soins. Il se contente de vanter l'importance de son propos, en montant « sur ses grands chevaux », criant au « scandale », dans la forme bien française de la *rodomontade* : « L'affaire me paraît suffisamment grave — je pèse mes mots (*sic !*) —

puisqu'elle porte tout simplement sur ce que peuvent valoir des traductions contemporaines de Heidegger en cours de publication »... Et, un peu plus loin : « Il ne s'agit pas de brouilles étymologiques, mais de savoir si la traduction en français de l'œuvre de Heidegger est ou n'est pas un scandale qui poursuit tranquillement son cours »... Le folliculaire occasionnel, ici, décidément, se prend terriblement au sérieux, se sentant investi d'une sorte de grotesque « mission de santé publique »... On jugerait qu'il porte à lui tout seul la charge de la responsabilité de la traduction des œuvres de Heidegger — alors même qu'à notre connaissance, M. T\*\*\* n'a nullement accès aux textes originaux allemands, ni non plus par conséquent à l'essentiel de l'œuvre, et certainement pas au « travail du texte » qui y est à l'œuvre — auquel, quant à eux, les traducteurs de Heidegger doivent constamment se mesurer, avec patience et à leurs risques et périls. De quel travail — de traduction ou d'interprétation de Heidegger — M. T\*\*\* a-t-il donc, quant à lui, jamais assumé publiquement la responsabilité, ne fût-ce que dans le moindre article ? On se le demande... À quel titre se met-il donc soudain à crier au « scandale », si ce n'est au titre de « consommateur insatisfait », vindicatif et intransigeant à la mesure même de ses courtes certitudes, s'adressant au « bureau des réclamations », avec pour tous critères de « traductions correctes », et « qui soient » (s'il vous plaît !) « de véritables et fiables instruments de travail », le « critère » unique qui semble devoir être *le sien* : que les traductions en question ne *lui* paraissent pas « absurdes » et qu'elles le confortent dans *ses* préjugés invétérés ! Mais le *sont-elles*, « absurdes », ces traductions dangereuses, ou bien ne lui *paraissent-elles* l'être que parce qu'il ne s'est seulement pas donné la peine d'en entendre le sens, dût-il pour cela renoncer aux pauvres « évidences

» reçues qui semblent devoir demeurer les siennes (ainsi l'équation bornée à laquelle il *veut* s'en tenir, en toute obstination : « *Wesen* » = « *essence* » — « ni plus ni moins » — qu'on se le dise !) —. Que M. Homais ne s'inquiète pourtant pas outre mesure : l'énorme masse des traductions françaises en usage s'obstine encore à traduire « *Wesen* » par « *essence* » — « ni plus ni moins » —, contrairement à toutes les indications expresses de Heidegger, contribuant ainsi puissamment à rendre inintelligible le « dépassement de la métaphysique » pourtant habituellement imputé à la pensée de Heidegger ! C'est ainsi que l'on continue, dans toute la francophonie, à parler de « l'*essence* du *Dasein* », de l'« *essence* de la technique », de l'« *essence* de l'Être » — imperturbablement et sans rien y comprendre : sans rien y entendre à ce dont il s'agit véritablement, dans les termes de la pensée de « l'*Ereignis* ». L'entente de Heidegger de la « francophonie » (y compris « parisienne », cela soit dit *cum grano salis*) reste ainsi irrémédiablement engluée dans une représentation « métaphysique » dont chacun paraît au fond devoir s'accommoder scolairement. Mais si un certain nombre de traducteurs de Heidegger, de l'aveu même de M. T\*\*\*, « ont récemment adopté la traduction incriminée » (*sic !*), pourquoi ne serait-ce pas, finalement, en connaissance de cause, et après mure réflexion, depuis quelque quinze ans que nous avons mis à l'épreuve et soumis à l'usage, jusque dans ses plus subtiles ressources herméneutiques, ladite proposition de traduction ? M. T\*\*\* est-il seulement à même d'en juger sérieusement ? Sa connaissance des textes de Heidegger lui permet-elle seulement d'en avoir la moindre idée ? Rien dans la « *Note...* » (en forme de *lettre de dénonciation* en bonne et due forme) qu'il entend nous donner à lire et cherche à « diffuser » par tous les moyens ne saurait (malheureusement pour lui) nous en convaincre...



Examinons donc soigneusement ce qui tient lieu de « pièce-maîtresse » dans son étonnante entreprise : la « *Note* » elle-même que M. T\*\*\* — toutes affaires cessantes (et dès le premier mois d'une retraite bien méritée, mais dont il lui faudra manifestement trouver à l'avenir d'autres moyens de tromper l'ennui...) prétend devoir adresser « à tous les traducteurs de Heidegger », etc., etc.

Commençons par en lire *l'épigraphe*. — En quoi le fait qu'un internaute *anglo-saxon* en détresse se demande (avec tous les signes d'une certaine anxiété) ce que peut bien vouloir dire le mot « *aître* » et à quel mot allemand cela pourrait bien renvoyer —, en quoi ce fait (qui pourrait même avoir quelque chose de réjouissant) devrait-il contribuer à donner à penser que le seul recours à un pareil mot — le mot « *aître* » — devrait être « absurde » ou « scandaleux » ? J'avoue, pour ma part, ne pas très bien comprendre où gît le prétendu « scandale ». Il pourrait même être à nos yeux tout à fait souhaitable que pareille interrogation (dût-elle être teintée d'un certain désarroi) pût enfin se faire jour dans l'esprit d'un lecteur *francophone* (voire français, voire parisien...), ou même dans l'esprit d'un lecteur *germanophone* de Heidegger —, lequel lecteur pourrait bien avoir, en effet, à se demander en quel sens assez étrange le mot « *Wesen* » se met à travailler dans les textes heideggeriens. L'éventuel désarroi de notre internaute *anglo-saxon* ne nous paraît donc ici nullement déplacé — ni non plus accablant *pour nous*. Il ne saurait le moins du monde être un argument contre nous : nous serions même tenté d'y voir le signe, extrêmement sympathique, d'une

heureuse disposition à la pensée, et par conséquent un effet de sens qui n'est pas pour nous déplaire. D'autant que nous n'aurions aucune peine à *répondre* à ces questions, soucieuses de ces correspondances bi-univoques si rassurantes pour les chercheurs » effarouchés — pourvu seulement qu'elles soient de bonne foi et de bon aloi : « *aître* » renvoie à « *Wesen* », « *Estre* » à « *Seyn* » (de même que « *être* » à « *Sein* »), *aîtrée de l'Être* » à « *Wesung des Seins* » —, et ainsi de suite (comme les traducteurs et interprètes de Heidegger ont d'ailleurs le plus grand soin de le signaler, lorsqu'ils se rallient, ici ou là, à ces traductions possibles)... Mais il reste encore à se demander si, même une fois supposés munis de ces équivalences dûment signalées, les lecteurs moyens (anglo-saxons ou non...) peuvent être supposés réellement *instruits* du *sens* que prennent ces divers mots et locutions dans le seul *contexte vivant* où il prennent sens : *celui de la pensée de Heidegger et du travail de l'œuvre* où ils sont impliqués — dans la « substance » même de la langue originale... Et c'est alors, assurément, que commencent les véritables difficultés... Traduire la pensée d'un penseur aussi novateur et déconcertant (eu égard à nos prétendues « certitudes » et autres « habitudes intellectuelles » invétérées) que l'est Heidegger, cela ne saurait nullement revenir à rendre cette pensée immédiatement saisissable dans le *lexique* moyen où le « lecteur moyen » (anglo-saxon ou non...), surtout s'il n'a jamais entendu parler de Heidegger que par ouï-dire (car on y « ouït dire » tant de sottises !), a pris les « habitudes » qui lui tiennent usuellement lieu de pensée... Dès lors — *a fortiori* — nous ne voyons décidément rien de particulièrement « scandaleux » à ce qu'une œuvre ressortissant à la philosophie dite « *continentale* » puisse à l'occasion être un salutaire objet d'« étonnement » philosophique aux yeux d'un philosophe de provenance

prétendument « *insulaire* » (d'autant plus que ladite prétendue « insularité » n'a que trop tendance à prendre aujourd'hui la forme essaimante d'un « archipel » qui n'est autre que celui d'une « mondialité » confinant à l'emprise de la « mondialisation »)<sup>5</sup> ... Là où l'« *essence* » n'étonne assurément plus personne (c'est sans doute là le principal mérite que M. T\*\*\* et ses pareils lui trouvent pour leur usage personnel) —, l'« *âtre* » — à coup sûr, semble plus propre à susciter l'*interrogation*, voire une certaine *perplexité*. Et ce n'est déjà pas un si mince mérite..., s'il y avait là de quoi inquiéter quelque peu la « bien-pensance » affairée, aujourd'hui partout à l'ordre du jour (par-delà îles et continents) sur la « planète ». Car, dans le texte allemand original, des expressions comme « *das Wesen des Seyns* » ou « *die Wesung des Seyns als Ereignis* » — pour peu que l'on accepte de prêter un peu d'attention à ce qu'elle peuvent receler d'« inquiétante étrangeté » (Heidegger en assume expressément le risque) — ont bien entendu de quoi *étonner* — de manière, ô combien, *salutaire* — des esprits ainsi « réveillés de leur sommeil dogmatique », et par là même disposés à faire face aux *exigences de la pensée*. Si l'« *âtre* » et l'« *âtrée* » peuvent y contribuer, pourquoi ne pas y recourir — quitte à surprendre, çà et là, les simples « usagers » de la traduction rapide ?

Venons-en maintenant à la *citation* qui est faite du seul *fragment de texte* de notre main qui ait manifestement suffi à susciter l'ire (!), le courroux (!) et la vertueuse « indignation philologique » (?) de notre très-irascible (et vindicatif) adversaire : il s'agit d'un extrait emprunté à une simple *note de*

---

<sup>5</sup> Au point que c'est peut-être même ce qu'il peut rester d'authentiquement « *continental* » dans la pensée européenne, qui pourrait désormais légitimement passer pour « *insulaire* », en son « splendide isolement »...

*bas de page* afférente à un essai intitulé « *Esquisse d'une phénoménologie comparée des catastrophes* », publié dans la revue *L'Infini*, n° 77, pages 3 à 40.<sup>6</sup> — Comme nous l'avons fait remarquer, M. T\*\*\* n'a pas daigné s'instruire plus avant de l'essai bien antérieur dans lequel il m'a été possible de proposer pour la première fois, en 1989, la traduction de « *Wesen* » par « *l'aître* » — à savoir : « *L'aîtrée de l'Être. Avertissement du traducteur* », paru dans les *Cahiers philosophiques*, n° 41, en 1989.<sup>7</sup>

La référence à cet *essai* était pourtant expressément faite dans le corps même de la *note de bas de page* incriminée — laquelle renvoyait aussi à un article de François Fédier<sup>8</sup>, dans lequel se trouvait très clairement résumé l'essentiel de l'argumentation développée dans « *L'aîtrée de l'Être* ». M. T\*\*\* n'a pas davantage daigné tenir le moindre compte du *contexte* de la note à partir de laquelle il prétend avoir mené ce qu'il appelle « son étude ». Il ne tient donc nullement compte de ce dont notre proposition de traduction tenait et tient toujours, quant à elle, le plus grand compte : l'interprétation des *Beiträge zur Philosophie*, de la « pensée de l'*Ereignis* » qui s'y déploie, ainsi que de ce qui en constitue la signature : « *die Wesung des Seyns als Ereignis* » — autrement dit : « *l'aîtrée de l'Être comme Événement* ». De ces enjeux majeurs de la question qui s'enquiert du sens même du « *Wesen* », entendu désormais à la lumière de l'« histoire de l'Estre » et de l'« économie de l'*Ereignis* » —, tout se passe comme si M. T\*\*\* ne semblait rien pouvoir

<sup>6</sup> Cf. *L'Infini*, n° 77, Gallimard, Paris 2003, pp. 26/27.

<sup>7</sup> Cf. *Cahiers philosophiques*, n° 41 (décembre 1989), CNDP., Paris 1989, pp. 25 à 44.

<sup>8</sup> Cf. François Fédier, « Traduire les *Beiträge zur Philosophie* », in : *Heidegger Studies*, vol. 9 (1993), Duncker & Humblot, Berlin 1993, pp. 15-33, notamment pp. 18/19. (Texte repris dans : François Fédier, *Regarder voir*, Éditions Les Belles Lettres / Archimbaud, Paris 1995, pp.83 à 117, notamment pp. 88-92).

souçonner : il n'en sera jamais question dans son propos — et pour cause ! Tout ce que le semblant de « philologie » de M. T\*\*\* veut retenir de cette note de bas de page, c'est « la bévue de Gérard Guest » (!) qu'il lui faut à toute force y voir : la prétendue confusion entre « *âtre* » et « *aître* », entre le « foyer » et le « lieu de résidence et d'habitation » ; une « confusion » que notre adversaire s'obstine à y déchiffrer pour nous en imputer la faute, alors que notre note ne fait que ramasser très succinctement l'analyse précédemment produite de la *coalescence sémantique* entre « *aître* » et « *âtre* », sur laquelle nous avons *fait fond* dans les différentes versions de *L'aîtrée de l'Être* (notamment dans la première d'entre elles). — Nous y reviendrons en détail, en démontrant que la « bévue » (!) n'est pas ici celle de qui l'on pense... L'affectation de « vigilance philologique » qu'affectonne tant notre traîtreux autant que tartraisien agresseur s'y avérera de la plus mauvaise eau : toute la *ressource* (il est vrai : insondable !) s'y avérera ne consister jamais que dans la pure *malveillance* et dans l'usage vétilleux d'une « philologie » réduite à sa plus simple expression.

Considérons enfin, dans cette première page de sa *Note...*, l'indication que M. T\*\*\* semble tenir à donner de ses sources d'« information » en matière de « philologie »... Il nous faut surtout en admirer l'exiguïté et la minceur — qu'aggravera encore, dans la suite du document, la légèreté tendancieuse et approximative de l'*usage* (sommaire) qui en sera fait. Mentionner le *Trésor de la langue française* — « mis en ligne », nous est-il précisé, « sur le site [www.lexilogos.com](http://www.lexilogos.com) » (excusez du peu...), ainsi que le « *Dictionnaire d'Émile Littré* » et le « *Dictionnaire historique de la langue française — édition Robert* » (*sic* !) —, voilà tout ce dont les lecteurs de la savante « étude » de M. T\*\*\* sont supposés devoir se contenter comme attestation du sérieux et de la

« probité philologique » qu'il affecte... Mais RIEN — on le remarquera — sur le sens, ni sur « la grammaire et étymologie du mot “être“ », et notamment du mot « *Wesen* » en allemand, par exemple... Et *aucune mention* ne sera faite des nombreux *textes* dans lesquels *Heidegger lui-même* explique *en quel sens* doit être entendu, selon lui (Heidegger !), le mot « *Wesen* », et *pourquoi il ne saurait être plus longtemps entendu, désormais, comme « essence », au sens traditionnellement métaphysique* » qui reste attaché à ce terme —. Le seul fragment de ces textes à être cité (et qui ne sera cité que parce qu'il est « cité par les traducteurs de *La dévastation et l'attente*, p. 73 » !) —, ce seul fragment qui, à lui seul, pourrait devoir suffire à *interdire* la traduction de « *Wesen* » par « essence » (traduction à laquelle s'en tient J.-Y. T\*\*\*) ne sera justement cité que pour qu'il n'en soit pas tenu le moindre compte ! Non : Rien de l'importance décisive de tout ce gisement textuel heideggerien ne sera même seulement mentionné, ni encore moins pris en compte (et pour cause) ! — Voilà donc un « appareil philologique » un peu court, décidément... Sans même parler de *l'absence totale de référence aux arguments philologiques précis qui sous-tendent notre proposition de traduction*, ainsi qu'*aux attendus très explicites de ceux des traducteurs* qui ont jugé devoir finalement l'adopter, non sans nuances, et après mure réflexion (ce qui semble devoir empêcher de dormir notre vindicatif contradicteur). L'extrême *légèreté* de ce que M. T\*\*\* semble être en mesure d'invoquer pour tout bagage « philologique », ainsi que l'*usage extrêmement sommaire* qu'il en fait, semblent ne pas être étrangers à la mésaventure à laquelle s'est exposé M. T\*\*\*, et qu'il aura rendue publique à la mesure même de « la plus large diffusion possible » qu'il aura eu à cœur de donner de sa prétendue « réfutation », étalant ainsi aux yeux de tous les

véritables connaisseurs l'*inconsistance* de son principal argument philologique et la piètre connaissance qui est la sienne des textes de Heidegger... M. T\*\*\*, s'érigeant un peu vite en « donneur de leçon », prétend en effet dénoncer *ce qu'il se plaît à appeler* « la méprise de Gérard Guest », sa « bévue », son « erreur » : la « confusion » (!) indue (dont il nous attribue la responsabilité !) de l'étymologie du mot « *aître* » avec celle du mot « *âtre* » en français ; alors même que ladite « confusion » *a bel et bien eu lieu* (non pas de notre fait !), par un étrange phénomène de « *coalescence sémantique* », dans l'histoire même de la formation de la langue, entre les XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, et s'est ensuite répercutée jusque dans la langue classique. Ce phénomène — sur lequel nous avons expressément proposé de *prendre fond* comme sur une *ressource* possible de notre langue —, l'usage sommairement précipité des seules « sources » qu'il semble avoir eu à sa disposition n'a pas suffi à M. T\*\*\* pour lui en laisser soupçonner l'existence (et *a fortiori* la subtilité). La *patience* que requiert l'étude des textes et de la vie de la langue n'est manifestement pas le fort de M. T\*\*\*, qui semble avoir été, dans cette affaire, beaucoup trop pressé de *tancer* et de *condamner* — et (comme il dit) d'« aller droit aux conclusions »... Relisons le premier alinéa de la page 2 de la « Note... » de M. T\*\*\*, celui qui — imprimé en caractères **gras** (cela ne s'invente pas...) — constitue l'*incipit* de sa prétendue « réfutation » :

« *Nous irons droit aux conclusions : Gérard Guest s'est fourvoyé car le mot « aître » est étranger à ce qu'il entend signifier et les références étymologiques qu'il avance sont inexactes. Sa traduction de « Wesen » résulte d'une confusion entre les étymologies de « aître » et « âtre », termes d'origine et d'histoire différentes. Les significations*

*historiquement attestées et les étymologies ne laissent pas place au doute : « aître » ne renvoie en rien au foyer et à l'habitat. » Sic ! — Avant que d'« aller droit aux conclusions », il vaut souvent mieux se donner le temps d'examiner les prémisses. Cette précaution de méthode a pour elle la logique : elle pourrait n'être pas dépourvue, à l'occasion, d'un sens éthique. — Mais notre « petit maître » n'en est plus là. — Contrairement à l'assertion péremptoire de notre apprenti donneur de leçons en philologie, il se trouve, ne lui en déplaise, que l'auteur de « la traduction incriminée » — « Gérard Guest », en l'occurrence (!) —, ne s'est nullement « fourvoyé ». Car, 1°/ le mot « aître » n'est nullement « étranger à ce qu'il < sc. Gérard Guest ! > entend signifier » (il se trouve que je suis tout de même assez bien placé pour savoir... ce que j'entends signifier sous ce mot d'« aître » quand je propose d'y recourir), mais tout au contraire exactement conforme à ce que le traducteur y a discerné comme ressources de sens (à savoir : la **coalescence sémantique** entre « aître » et « âtre ») afin de traduire l'essentiel de la valeur sémantique du mot « Wesen » dans son entente heideggerienne amplement attestée ; et 2°/ les références étymologiques avancées par ledit « Gérard Guest » (n'en déplaise à la science un peu courte de M. T\*\*\*) ne sont nullement « inexactes », mais ont fait au contraire l'objet de très soigneuses vérifications (de ces sortes de vérifications dont Maître T\*\*\* ne semble pas même être en mesure de soupçonner tout ce qu'elles impliquent de patience et d'étude).*

Ainsi, quand M. T\*\*\* affirme d'entrée que ma traduction de « Wesen », résulterait « d'une confusion entre les étymologies de "aitre" et "âtre", termes d'origine et d'histoire différentes » (sic !) —, il montre très clairement qu'il



n'a tout simplement *pas même jugé bon de prendre connaissance* de l'*argumentation* circonstanciée qui soutient cette proposition de traduction. — Bien loin de méconnaître que les mots d' « *aître* » et d' « *âtre* » relèvent d'étymologies en droit *distinctes*, il s'est toujours agi pour moi, dès mon étude de 1989, d'*articuler* ces *deux étymologies distinctes* (mais M. T\*\*\* est-il seulement en état de saisir le sens de cette importante nuance : *articuler* n'est pas *confondre* !) —; de les *articuler*, donc, en *faisant fond* sur le phénomène de « *coalescence sémantique* » qui les a fait très tôt, anciennement, venir « se confondre », mais *dans la vie même de la langue* et jusque *dans la conscience des lexicographes*. Et c'est ce dont M. T\*\*\* aurait sans doute pu lui-même se persuader s'il s'était livré à une lecture lucide (voire tout simplement sérieuse et honnête) des sources mêmes qu'il se contente d'invoquer de manière très superficielle et tendancieusement sélective. — Lorsque M. T\*\*\* se laisse aller à soutenir — contre toute évidence (nous allons le voir) — que « *les significations attestées et les étymologies ne laissent aucune place au doute : “aître“ ne renvoie en rien au foyer et à l'habitat* » (*sic* !) —, il prend tout simplement *ses désirs pour des réalités* et heurte jusqu'au simple bon sens ! Manifestement trop pressé de « mettre en évidence » — comme il dit —, à l'aide de quelques « remarques lexicales » hâtives, « *l'insuffisance de l'argumentation de Gérard Guest et ce qu'il faut bien appeler sa légèreté* » (*sic* !) —, M. T\*\*\* montre surtout, dans sa traîtreuse autant que tartraisienne précipitation, *qu'il n'en a pas compris un traître mot*. Et cela pour la bonne raison *qu'il ne s'est même pas donné la peine de l'étudier... Qui donc, dans cette affaire, si ce n'est M. T\*\*\* lui-même, fait ici preuve de « légèreté » ? Il est permis de se le demander... Il faut, à notre sens, faire preuve d'un peu plus de scrupules*

et d'*honnêteté intellectuelle*, lorsque l'on prétend se mêler de donner des leçons de « vigilance philologique » ! Comme l'enseigne Nietzsche — à qui veut savoir —, « ressentiment » et « probité philologique » ne feront jamais bon ménage.

Il nous faut donc — malheureusement pour son auteur — *prendre le contrepied* de *presque* toutes les assertions du « document » de M. T\*\*\*, lequel, d'accablant qu'il entendait être à notre égard, tourne à la confusion de son auteur et l'accable. Et même lorsqu'il prétend se fonder sur une « *remarque lexicale* » dont, sur *un* point, nous aurions pu lui accorder (une fois n'est pas coutume) une toute *relative* exactitude, il nous faudra résolument *nous inscrire en faux contre les « conclusions »* (en forme de *dénonciation fallacieuse* et de *condamnation injustifiée*) qu'il prétend en tirer à notre détriment — avec une arrogance dont le lecteur de sa prose aura déjà pu juger sur pièces. M. T\*\*\* prétend pouvoir justifier le bien fondé de son attaque par « une argumentation » : « Tout bien pesé », proclame-t-il, « il ne demanderai t pas mieux que d'être contredit dans ses analyses et conclusions, *mais dans le cadre et au terme d'une argumentation* ». — À la bonne heure ! — Même si les mots d' « analyses » (?) et de « conclusions » (!?) nous semblent ici bien aventurés, voire : hors de propos, lorsqu'il s'agit de désigner le véritable « règlement de compte » auquel se livre notre adversaire —, nous nous proposons tout simplement ici de lui donner satisfaction — en *réfutant* son semblant d' « argumentation ».

### « Aître » & « âtre »

L'« argument » principal de M. T\*\*\* (le seul qui puisse un instant *passer pour* « sérieux » — du moins, *s'il était exactement avéré...*) consiste à soutenir que nous aurions tout simplement « confondu » l'étymologie du mot « *aitre* » avec celle du mot « *âtre* ». — Malheureusement pour lui, *il n'en est rien*. — Ni notre première étude, publiée en 1989, ni non plus nos autres travaux afférents à cette question (et dont M. T\*\*\* s'est bien gardé de prendre connaissance), n'ont le moins du monde ignoré qu'« *aitre* » et « *âtre* » sont bien en effet *d'étymologies distinctes*. — Ce dont il s'est agi pour nous, c'est bel et bien d'*articuler* dans une certaine entente possible du mot « *aitre* », la manière même dont les *deux* étymologies (en droit *distinctes*) se sont anciennement mises à *converger*, de manière à donner lieu, dès les XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, et jusque dans la langue classique, à une forme intéressante de « *coalescence sémantique* » des deux mots « *aitre* » et « *âtre* » en un seul : le mot « *aitre* ». Examinons attentivement ce phénomène — sans avoir égard à l'agitation que ne manquera pas de susciter ce *patient* examen chez notre *impatient* agresseur (et ses pareils).

Le mot « *aitre* », en effet, à strictement parler (les trois graphies « *atre* », « *aitre* » et « *aistre* » en étant par ailleurs bien attestées), semble bien ne pouvoir être issu (malgré l'étrangeté de la graphie « *aistre* ») que du latin « *atrium* », lequel désigne bel et bien « *la pièce principale de la maison romaine* ». Le mot latin lui-même semble bien renvoyer à une racine étrusque

— et donc aussi par là à la configuration de l'habitat méditerranéen archaïque : celui de la « maison » primitive, voire de la « demeure à pièce unique », ouverte en son milieu d'une simple *trémie* destinée au passage des fumées du *foyer* aussi bien qu'à la collecte des eaux de pluie (forme primitive de ce qui sera l'agencement de l'« *impluvium* » et du « *compluvium* » romains). De la « pièce principale de la maison romaine », l'« *atrium* » finit par en devenir le « jardin », ou le « *péristyle* », entouré de « portiques », autour duquel s'organise la distribution des pièces, c'est-à-dire proprement l'« économie » de la grande « demeure » classique. Et c'est à partir du latin « *atrium* », que les Grecs créent le mot « αἴθριον », qu'ils forment sur le mot « αἰθήρ », lequel désigne le « feu » et l'élément même (le « cinquième élément ») dont est fait le « ciel », ainsi que la limpidité de « l'air libre » que l'on respire : l'« *éter* ». Si l'« *atrium* » peut être ainsi conçu comme « αἴθριον », c'est à l'épreuve de l'expérience même de l'ouverture de la maison, en son milieu, à l'« *éter* » ainsi entendu, mais c'est aussi au sens où celui-ci, l'« *éter* », s'entend à partir du verbe grec « αἴθω », qui signifie « faire du feu », « allumer un foyer » (« faire brûler », dans une acception essentiellement factitive), puis « brûler ».<sup>9</sup> Et l'étymologie du vieux mot latin « *aedes* », au sens de la « maison » et de la « demeure », l'apparente incontestablement à ce verbe grec (« αἴθω »), et par conséquent aussi à l'« *éter* », au sens bien attesté du « feu » que l'on allume, de « ce qui brûle ». L'« *atrium* » est ainsi le « cœur » et le « foyer » de la demeure antique, l'« *intima aedes* » : le « lieu » autour duquel se distribue l'« économie » même — l'« οἰκονομία » — de « la maison » — l'« οἶκος » — et la vie de « la maisonnée ». — À l'acception de

<sup>9</sup> Cf. Pierre Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la Langue grecque*, Histoire des mots, Éditions Klincksieck, Paris 1968, 2<sup>e</sup> tirage 1983, pp. 32-33, article « αἴθω ».

l' « *atrium* » comme « ἀίθριον », à « la chose même » dont il s'agit, est naturellement associée l'institution ancienne — minoënne, puis mycénienne et grecque — du « *mégaron* », ainsi appelé dès le III<sup>e</sup> millénaire, en Troade : « habitation rectangulaire à foyer fixe et à vestibule, avec toit à double pente », puis, « à l'époque mycénienne et grecque », la « grande pièce d'apparat » des « palais » et des « demeures seigneuriales ». Ces « palais » eux-mêmes, appelés « *megara* », étaient « des édifices quadrangulaires, allongés, composés d'une entrée et d'une salle, laquelle contenait en son milieu le foyer ».<sup>10</sup> Ainsi en est-il du « palais » archaïque de Mycènes, « qui, bâti sur le sommet de la colline, comprend une salle du trône, un sanctuaire et un *mégaron* composé de trois pièces successives, un vestibule extérieur (*aithousa*), un vestibule intérieur (*prodromos*) et une pièce principale (*mégaron* proprement dit), avec un foyer central entouré de quatre colonnes soutenant un lanterneau ».<sup>11</sup> La désignation — *métonymique* — de la « demeure » tout entière, le « palais » lui-même, à l'aide de celle de ce qui en constitue la pièce principale, le centre et proprement le « cœur » ou le « foyer » : l'endroit où l'on entretient le « feu domestique », est un trait caractéristique de *l'expérience immémoriale de l'habitation*. L'on donna en Attique aux premiers temples de Cérès (temples de plan rectangulaire) le même nom de « *mégara* ». De l'« *atrium* » à l'« *aître* » — au sens de la « demeure » tout entière (au sens de l'« édifice » profane, mais aussi éventuellement religieux : « temples » et « sanctuaires » sont avant tout des « demeures », les « demeures des dieux ») —, la même logique d'extension — *métonymique* — de la désignation du *cœur de la maison* et proprement de son

<sup>10</sup> Cf. le *Trésor de la Langue Française*, article « *Mégaron* », lequel renvoie ici au tome 1 de *l'Histoire de l'Art de l'Encyclopédie de la Pléiade*, Gallimard, Paris 1961, p. 565.

<sup>11</sup> Cf. *Les Guides bleus : Grèce*, Hachette, Paris 1967, p. 69.

« foyer » à celle de l'ensemble de la « demeure » et de la « maisonnée » — est à l'œuvre, très clairement reconnaissable. — De l'« atrium » à l'« aître », la conséquence est bonne : c'est là une donnée *anthropologique* majeure, impossible à ignorer.

Nous lisons, par exemple, à l'article « **Atrium** » du *Vocabulaire de l'architecture* édité en 1972 par le Ministère français des Affaires culturelles, dans le cadre de l'*Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France*, dans au chapitre concernant « *La maison gallo-romaine* », la définition suivante :

« **Atrium**, n. m. *fig. 7* . Grande pièce placée derrière le vestibule, commandant toute la distribution et servant de lieu de réunion : son toit est percé en son centre d'une ouverture, le **COMPLUVIUM** *fig. 8* , auquel correspond, dans le sol, un bassin, l'**IMPLUVIUM** *fig. 8* , destiné à recevoir les eaux de pluie. »<sup>12</sup>

Le même ouvrage précise — au même article — qu'il convient de distinguer entre l'« atrium *toscan* » (« atrium sans colonnes », et dont le *compluvium* est une simple trémie de la charpente du toit), l'« atrium *tétrastyle* » (« dont le toit est porté par quatre colonnes aux angles du *compluvium* »), et l'« atrium *corinthien* » (« dont le toit est porté par une colonnade sur le périmètre du *compluvium* »). L'« atrium corinthien » — est-il bien précisé — « est, en fait, une cour à portiques ».<sup>13</sup> — Ce développement de l'« atrium », s'ouvrant au cœur de la maison romaine, tend à le faire se confondre avec le « *péristyle* » : « cour ou jardin entouré de portiques, placé en

<sup>12</sup> *Inventaire général des Monuments et des Richesses artistiques de la France, Vocabulaire de l'architecture, Principes d'analyse scientifique / Architecture, Méthode et vocabulaire, Paris, Imprimerie Nationale MCMLXXII, tome 1, p. 158, colonne d'impression 226.*

<sup>13</sup> *Ibidem.*

arrière de l'*atrium* et distribuant la partie de la maison réservée à la vie privée ».<sup>14</sup> Les mots français d'« *âtre* », « *atre* » ou « *aitre* » étendent l'acception romaine et gallo-romaine de l'« *atrium* » (entendu *stricto sensu*) à l'ensemble de la « maison », de manière *métonymique*, voire à toute la « cour entourée de portiques, placée devant la façade antérieure ou, plus rarement, derrière le chevet d'une église ». L'« *âtre* » est alors — mais alors seulement — le « *parvis* », l'« *enclos* », le « *cloître* » entouré de « galeries », et par conséquent, *non pas tant le lieu clos que l'espace ouvert au ciel et à l'air libre* au centre d'un « édifice », et où se retrouve la structure spatiale du « *péristyle* » de la demeure antique (voire : celle du « *templum* », de la découpe d'un pan de ciel, *ouverte* au cœur du sanctuaire). Et l'on voit assez mal en quoi, si le mot « *âtre* » traduit bien en français l'« *atrium* », il faudrait à toute force (comme l'exige J.-Y. T\*\*\*) en restreindre l'acception légitime au seul « sens pris en latin chrétien », à savoir celui de « portique, abords, porche ou parvis, puis cimetière autour d'une église », voire « au sens exclusif de cimetière » ! L'attestation *toponymique* de l'emploi *commun* du mot « *âtre* » pour désigner la « maison », l'espace où l'on « reste » et où l'on « demeure », le « *lieu d'habitation* » et de « *résidence* », voire la « *propriété rurale* » ne saurait assurément être balayée d'un revers de main (si ce n'est sous l'empire d'une inquiétante obsession compulsive de dénégation).

Faut-il donc en croire les énergiques dénégations de J.-Y. T\*\*\*, qui s'évertue comme un beau diable (!) à soutenir que « les significations attestées et les étymologies ne laissent pas place au doute » (*sic !*), et que par

---

<sup>14</sup> *Ibidem*.

conséquent : « “*âtre*“ ne renvoie en rien au foyer et à l’habitat » — (*sic* !) — ?! Faut-il, pour espérer convaincre notre arrogant contradicteur qu’il se trompe grossièrement et qu’il serait prudent pour lui de laisser quelque peu « place au doute », appeler ici le témoignage (accablant pour lui) de quelques « spécialistes » au-dessus de tous soupçons ? Faut-il avoir la patience de lui administrer les preuves de ce qu’une simple « *leçon de chose* » — mais de portée anthropologique majeure — aurait pu lui apprendre autrement sans nous ? Qu’à cela ne tienne ! Nous ne dédaignons nullement, quant à nous, la fréquentation des vrais et vieux savants. Citons d’abord ici Alfred Ernout et Antoine Meillet, à l’article « *atrium* » de leur *Dictionnaire étymologique de la langue latine* :

« **atrium**, -i n. : pièce principale de la maison romaine, salle commune située immédiatement après l’entrée et le vestibule et caractérisée par sa forme carrée et par son toit percé d’une ouverture au centre (*compluvium*), à laquelle correspondait un bassin (*impluvium*) dans le plancher. Le nom d’*atrium* a été également donné à certains monuments publics : *a. Libertatis, atria Licinia*, etc. ; dans la langue de l’Église, traduit αὐλή, la “cour“ du roi, ou désigne les abords de la basilique, et parfois la basilique elle-même ; d’où fr. *âtre*, voir B. W. sous *âtre*. »<sup>15</sup>

Sans pour autant devoir nous reporter immédiatement à l’article « *âtre* » de l’ouvrage auquel il est ici fait référence sous les initiales « B. W. » — le *Dictionnaire étymologique de la langue française* d’Oscar Bloch & Walther von Wartburg —, lisons à l’attention de J.-Y. T\*\*\* les quelques précisions

---

<sup>15</sup> A. Ernout & A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Histoire des mots, tirage de la 4<sup>e</sup> édition, augmentée d’additions et de corrections par Jacques André, Klincksieck, Paris 2001, p.54, article « *atrium* ».



étymologiques d'Ernout & Meillet concernant le mot « *atrium* » :

« Les anciens en donnent différentes étymologies : *ab ater* ; cf. Serv., Ae. 1, 726, *ibi et culina erat, unde atrium dictum est ; atrum enim erat ex fumo* (mais la cuisine ne figurait pas dans l'atrium) ; *ab Atria*, ville d'Étrurie (Varr., L. L. 5, 161, *atrium ab Atriatibus Tuscis ; illinc enim exemplum sumptum*). On a rapproché aussi gr. αἴθριον ... . Il est probable que le mot est d'origine étrusque : *a. tuscanicum*.

Si l'*atrium* n'est pas étrusque, ce serait un souvenir de l'ancienne maison où la fumée du foyer s'échappait par une ouverture ménagée dans le toit (voir *aedes*) ; il y aurait ici soit un dérivé d'un ancien nom du "feu", soit un dérivé de *ater*. »<sup>16</sup>

Suivons ici l'indication du rapprochement de l'« *atrium* » latin (ou bien étrusque) avec l'« αἴθριον » grec et, par ce biais, avec la vénérable institution de l'« *aedes* » romaine. L'article « *aedes* » d'Ernout & Meillet est, à ce sujet, à lui seul une excellente « leçon de chose ». Citons-en le début et la fin :

**aedes** (*aedis* ; ancien *aides*), -is f. : est, pour la forme, à un verbe \**aedo*, » non attesté, cf gr. αἴθω (en latin *aestus*, *aestas*) comme *caedes* à *caedo*. Sens premier : « foyer, pièce où l'on fait du feu ». Le singulier désigne spécialement la demeure du dieu, le temple, qui n'est à l'origine composé que d'une seule pièce, et a dû d'abord s'appliquer à l'*aedes Vestae*, dont la forme ronde rappelle la hutte primitive avec le feu au milieu (cf. le

<sup>16</sup> *Ibidem*. — Où il appert que, selon une étymologie ancienne, il pourrait bien y avoir eu un lien entre l'« *atrium* » et l'« *âtre* », sinon quant au mot, du moins quant à la chose ; et qu'il y en a bel et bien un entre l'« *atrium* » et l'« *aedes* », où la référence au « feu » et au « foyer » est patente.

sens de *aedicula*). Le pluriel *aedes*, *-ium* a la valeur d'un collectif, comme *fores*, et désigne l'ensemble d'une construction. À l'époque impériale, *aedes* est devenu un terme général sans rapport avec sa signification première : *appellatione... autem aedium omnes species aedificii continentur*, Gaius, Dig. 47, 9, 9. ....

Le mot latin appartient à la famille que représentent skr. *édhah* et *idhmáh*, "bois à brûler", et *inddhé* (3<sup>e</sup> plur. *indhaté*) : "il s'allume", gr. αἶθω, "je brûle" et ἰθαροί, "clair", irl. *áed*, "feu", vieil angl. *ád* et vieil haut allemand *eit*, "bûcher", racine représentée aussi en latin par *aestas* et *aestus*. Comme *plebes* à côté de *plebs* et *nubes* à côté de *nubs*, comme *sedes* dont on a l'ablatif *sede* et le génitif pluriel *sedum*, le mot *aedes*, *aedis* repose sur un ancien thème radical, de forme *\*(a)idh-*, etc. Ce thème n'est conservé nulle part, mais les dérivés grecs αἰθήρ, αἰθόι, αἶθων, αἶθοψ, αἶθουσα en supposent l'existence ; le védique a *sam-idham*, *sam-idhe*, "pour faire flamber", et *su-sam-idh-a*, "avec le fait de bien brûler (?)", en face de *agnidh-*, "qui fait brûler le feu". En latin, l'élargissement *-i-* a été généralisé (abl. *aedi*, gén. plur. *aedium*, acc. pl. *aedis*, à côté de quelques *aedes*, tandis que l'acc. pl. *sedes* est constant. »<sup>17</sup>

Quant à l' « αἶθριον » grec —, faut-il rappeler ce que Pierre Chantraine ne manque pas de nous faire expressément remarquer à propos de l' « *éther* » et du verbe « αἶθω » ? À savoir, que « chez Homère, le participe féminin substantivé αἶθουσα (*scil.* στοά) désigne un portique extérieur, où l'on pouvait originellement faire du feu, ce qui semblerait rendre mieux compte du terme que la notion qu'il était exposé au soleil (cf. *Illiade*, 9, 472) : ce portique se trouvait en principe à l'entrée de la cour (αὐλή) ... »<sup>18</sup>

<sup>17</sup> A. Ernout & A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, article « *aedes* », *op. cit.*, p.10.

<sup>18</sup> Pierre Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la Langue grecque*, *op. cit.*, tome 1, p.32. — Où

Où l'on commence à voir en quoi, contrairement à ce que soutient — à la légère — M. T\*\*\* (qui, pour les besoins de *sa* cause, en a, arbitrairement, « décidé autrement »), l'« aître » renvoie *bel et bien (quant au mot et quant à la chose) « au foyer et à l'habitat » !*

C'est manifestement *dans l'ignorance* des emplois anciens du mot « aître », que M. T\*\*\* entend obstinément lui *dénier* le sens de la « *pièce principale de la maison romaine* » et de ses *extensions métonymiques*, afin de s'en tenir au seul sens de « cimetière », ou de prétendre ne devoir l'entendre tout au plus qu'« à partir du sens pris en latin chrétien, à savoir portique, abords, porche ou parvis, puis cimetière autour d'une église ». C'est à *toute force* et contre l'usage du mot dans l'ancienneté attestée de la langue, qu'il s'ingénie à *restreindre aussi étroitement* l'entente du mot « aître » à celle qu'il prétend devoir être la seule propre — celle d'Émile Littré : « S'est dit pour un porche d'église. Se dit aussi d'une espèce de galerie couverte qui entourait les cimetières ».<sup>19</sup> Et c'est *de manière tout à fait erronée* qu'il s'acharne à soutenir qu'« à ce jour, “aitre“ est employé au sens exclusif de cimetière » (*sic !*), et qu'il ne consent que du bout des lèvres à en reconnaître une *autre* acception — « *toponymique* » — dont il s'ingénie à *restreindre* et raréfier autant que possible l'extension (et par là même l'intention) : « Il s'agit » — prétend-il — « d'un emploi rare, d'un quasi archaïsme ou d'une survivance géographiquement restreinte car ce type

---

P. Chantraine souligne expressément (*op. cit.*, p.33) que « ces termes se rattachent tous à la notion de “brûler“ », aussi bien d'ailleurs à « l'éclat du feu » qu'à sa « chaleur » et « à la couleur noire de ce qui est brûlé », telle la « suie » : ainsi « αἰθόλι signifie à la fois “brillant“ et “brûlé“ ».

<sup>19</sup> Cf. Émile Littré, *Dictionnaire de la langue française*, article « aître », tome I, p.146. — Où la signification retenue est bien évidemment la seule *encore* usitée (de manière résiduelle) *dans la langue du XIX<sup>e</sup> siècle*, et où il ne saurait s'agir de l'*étymologie* du mot qu'attestait encore *l'ancienne langue*. Notre contradicteur se garde bien de mentionner le reste de l'article, qui concerne l'emploi du mot « aître » dans le

d'appellation paraît se rencontrer majoritairement dans les toponymes normands (par exemple l'aître Saint-Maclou à Rouen, et les cimetières jouxtant les églises dans l'Orne) ». <sup>20</sup> Mais cet emploi « *toponymique* » extrêmement répandu (sur lequel nous avons mûrement fait fond quant à nous) n'est-il pas tout simplement le signe d'un emploi français du mot « *aître* » beaucoup plus *communément* répandu, et plus *profane* qu'il n'y paraît, — et d'un emploi *commun* selon lequel ce mot signifiait bel et bien d'abord la « *maison* » et la « *demeure* », le « *foyer* », le « lieu de *séjour* », la « *résidence* » et l'« *habitation* » ? Lorsqu'il prétend que l'« Aître Saint-Maclou » (qu'on se le dise !) « ne désigne rien d'autre qu'un cimetière » (!) — , il serait trop facile de faire remarquer à M. T\*\*\* que le « lieu » ainsi désigné servit en effet d'« *ossuaire* » (bien plutôt que de cimetière), comme l'attestent les ornements sculptés d'une « danse macabre », mais que sa désignation tient surtout à la configuration du « lieu », à sa « *topologie* », qui n'est autre que celle d'un « cloître », entouré de « galeries » semblables aux portiques d'un « *atrium* », lieu *ouvert* à l'immensité *du ciel*, et que l'*aspect de la* « *demeure* » (dût-il être celui de ces « demeures » ultimes que sont aux mortels leurs « ultimes demeures ») n'y est par conséquent nullement étranger. <sup>21</sup> Le seul *semblant d'argument* invoqué jusqu'à présent pour décrier et déconsidérer notre proposition de traduction, dans la prétendue

---

toponyme d'« Aître Saint-Maclou », et où apparaît bel et bien la signification première : « c'était une cour carrée entourée de galeries en forme de portiques. »

<sup>20</sup> Quant à la prétendue restriction de l'aire géographique du toponyme « *l'aître* » à la seule Normandie et même à l'Orne —, elle ne signifie nullement que l'usage n'en ait pas été beaucoup plus répandu, au-delà des vieux terroirs de langue d'Oil, où l'ancienne toponymie s'est trouvé être mieux conservée : il y a p. ex., dans la commune de Bailly (Yvelines) une « Rue du Plan de l'Aître », et à Nancy (qui ne se situe pas précisément en Normandie), une « Rue du Vieil-Aître »...

<sup>21</sup> NB. Émile Littré, quant à lui, à l'article « *aître* » de son *Dictionnaire*, ne manque pas de remarquer ce qui suit : « Se dit aussi d'une espèce de galerie couverte qui entourait les cimetières. Ainsi, à Rouen, l'aître Saint-Maclou, connu par les fragments d'une danse des morts, n'est pas du tout le porche d'une église ; il est au nord, sur le côté et séparé par un certain espace ; *c'était une cour carrée entourée de galeries en forme de portiques.* » — Nous soulignons.

« démonstration » qu’entend sommairement administrer M. T\*\*\*, n’en est précisément pas un : il ne consiste qu’à *dénier par décret* au mot « *aître* » tout autre sens que celui que notre adversaire a décidé arbitrairement de lui reconnaître : à lui dénier, notamment, celui que toute son *étymologie*, son élargissement et son expansion « *métonymiques* », ainsi que le témoignage archéologique de l’extension de son emploi « *toponymique* », lui confèrent manifestement. Pourquoi notre adversaire s’ingénie-t-il à *vouloir ainsi ignorer* qu’avant de signifier l’enclos du « cimetière », l’« *aître* » a bel et bien signifié le « *lieu de séjour* » et l’« *habitation* », l’« *atrium* », puis, métonymiquement, toute la « *maison* », la « *demeure* » entière —, si ce n’est pour priver de sens, tout simplement, l’*emploi plus ample* que nous en avons suggéré afin de rendre en français quelque chose de la valeur *sémantique* (et de la valeur *d’aspect*) du mot « *Wesen* » en allemand? Il s’agit ici, manifestement, de chercher à priver décisoirement (c’est-à-dire arbitrairement) de tout sens notre proposition de traduction et d’interprétation : *si* (et seulement *si*) « *aître* » signifie seulement ce que M. T\*\*\* consent à y entendre (mais rien n’est moins sûr..) —, alors (mais alors seulement..) « l’explication fournie par Gérard Guest » doit être réputée nulle et non avenue... (Et encore...) Et M. T\*\*\* peut alors se donner tout loisir de se déchaîner, croyant pouvoir avoir le triomphe facile, et de s’ériger (à bon compte) en « donneur de leçon »... Réécoutons-le s’en donner à cœur joie, sans le moindre soupçon de retenue —, mais afin de le mieux confondre, et à sa honte :

*« Le mot « aître » est manifestement inapproprié si ce n’est calamiteux, à tout le moins d’une très parfaite obscurité ou opacité s’il n’est pas assorti d’une explication, insensé dès lors que l’on*

*dispose de l'explication fournie par Gérard Guest, et finalement ridicule autant que grotesque. On pourrait s'en amuser, n'était que le texte de Heidegger fait les frais de cette saillie. Il est possible que « l'étrange homonymie du vieux mot français « **âtre** » avec « être », aussi séduisante que traîtresse ait endormi la vigilance philologique de Gérard Guest et commandé le raisonnement qui a accouché de cette bévue. Indéniablement, Gérard Guest aurait été mieux inspiré de se référer à l'« âtre » qui est, curieusement, le grand absent de son propos,*

*Car « âtre » est le seul vocable en mesure de rassembler les deux valeurs qui lui importent, le lieu habité et le feu, et donner cohérence aux arguments étymologiques avancés. »<sup>22</sup>*

« Inapproprié », « calamiteux », « d'une très parfaite obscurité », « insensé », et finalement (qu'on se le dise) « ridicule autant que grotesque » (!), etc. —, voilà tous les « arguments » opposés par M. T\*\*\* à l'emploi du mot « *âtre* » pour traduire le mot « *Wesen* » dans l'emploi qu'en fait Heidegger ! « On pourrait s'en amuser... », déclare notamment notre agresseur. — Pourtant, *avant* de « s'amuser », il faudrait avoir *travaillé* et

---

<sup>22</sup> Au lieu de se préoccuper de la sorte de ce qui aurait pu « endormir la vigilance philologique de Gérard Guest » ou de ce dont ce dernier « aurait été mieux inspiré », M. T\*\*\* serait mieux avisé, quant à lui, de se soucier un peu plus de sa propre « vigilance philologique » et de sa propre « inspiration », et un peu moins de « l'accouchement des bévues », du moins de celles qu'il prête aux autres pour n'avoir pas pris garde aux siennes propres et aux limites de sa courte science. S'il s'était seulement donné la peine de lire l'essai de Gérard Guest intitulé « *L'âtrée de l'Être* », il aurait certainement remarqué que l'« *âtre* » n'est nullement absent du propos qu'il incrimine, et que l'« *âtre* » est bel et bien capable de « rassembler les deux valeurs » de « *lieu habité* » et de « *feu* ». Dont il a tort de penser que ce soient ici « les deux valeurs qui lui importent » (après tout, qu'en sait-il ?). Car l'étrange homonymie d'« *âtre* » avec « *estre* » et « *être* », et l'étymologie du verbe « *être* » dans son acception « résidentielle » (celle de *rester*, *séjourner*, *demeurer*, *habiter*) importent tout autant à la bonne entente du mot allemand « *Wesen* » (à partir du verbe « *wesen* ») — qui est « le grand absent » des considérations de M. T\*\*\*, ainsi que de son propos. C'est pourtant bien le mot « *Wesen* », entendu à partir du vieux verbe « *wesen* », qu'il s'agit ici de traduire... Mais M.

surtout « *pensé* » un peu plus. Avant de prétendre pouvoir « s'en amuser », encore faudrait-il *s'assurer* d'avoir un tant soit peu « *compris* » *de quoi il s'agit*, et notamment avoir compris et médité (avant de s'arroger le droit de la « dénoncer » publiquement et sans le moindre préavis académique) « l'explication de Gérard Guest » — dont on prétend ici, assez étrangement, « disposer », alors même qu'on n'en a pas lu les attendus... Avant de prétendre pouvoir ridiculiser « le raisonnement qui a < sc. aurait > accouché de cette bévue » (...), encore faudrait-il s'être assuré d'avoir compris un tant soit peu ledit « raisonnement » et ses enjeux tout ensemble *anthropologiques* et *philosophiques*, lesquels n'engagent rien de moins que l'interprétation de l'ensemble de la pensée de Heidegger telle qu'elle se donne à lire et à entendre dans l'intégralité de l'œuvre publié (dont notre pourfendeur n'a manifestement pas idée)... Et M. T\*\*\* n'a visiblement *rien compris* à la *ressource langagière* (non attestée dans les *Dictionnaires* qu'il consulte...) que constitue « *l'étrange homonymie du vieux mot français "aître" avec "être"* », lorsqu'il s'agit de traduire un mot allemand (« *Wesen* ») qui doit être entendu à partir du vieux verbe « *\*wesen* », vieil haut-allemand « *\*wesan* », lequel signifie tout ensemble « *être* » et « *habiter* » — et même « *être & habiter* », conjointement, avec tout ce que cela implique dans la pensée de Heidegger. Nous n'avons en effet *jamais soutenu* qu'il dût y avoir la moindre trace d'apparemment *étymologique* scientifiquement attesté entre « *aître* » et « *estre* » (ou « *être* ») ! Nous n'avons fait fond, sur ce point précis, que sur l'*étymologie populaire* et *demi-savante* dont témoigne l'ancienne *coalescence sémantique* dont nous avons fait état. Nous avons signalé, tout au plus,

---

T\*\*\*, cramponné à ses tranquilles certitudes concernant l'« essence », n'a pas même idée de ce dont il peut s'y agir.

« l'étrange *homonymie* entre “aître“ et “être“ », en français. Mais ce sur quoi nous avons bel et bien *sciemment fait fond* et décidé de *prendre fond* — et en plein accord avec l'enseignement constant et explicite de la méditation de Heidegger —, c'est l'*expérience immémoriale* dont nous est témoin *l'étymologie même des verbes qui dans l'ensemble des langues indo-européennes signifient « être »* : à savoir *l'expérience de l'« habitation »*, de la « maison », de la « durée du séjour » et de la « demeure ». S'agissant de ce que permet ici d'exprimer « l'étrange *homonymie* » que nous invoquons, celle « du vieux mot français “aître“ avec “estre“ » —, avant, donc, que de prétendre « s'en amuser », et de crier au « ridicule » et au « grotesque » (!) —, avant que de se risquer à oser prétendre (avec une méprisante arrogance) que « le texte de Heidegger ferait les frais de cette saillie » (!) —, peut-être aurait-il convenu de s'enquérir sérieusement de *ce dont il s'agit proprement* dans la pensée de Heidegger ressaisie à *même le « travail du texte » à l'œuvre dans le texte original* (auquel M. T\*\*\* n'a manifestement jamais eu, ni ne s'est même jamais soucié d'avoir accès, et pour cause, pour pouvoir soutenir l'argumentaire d'humeur qui est le sien). M. T\*\*\* ignore-t-il donc tout — décidément — de ce qui constitue la méditation soutenue de Heidegger sur le rapport insigne d'apparemment qu'il y a *de l'« habitation » à l'« Être » et de l'« Être » à l'« habitation »*? Nous ne saurions tout de même ici prétendre « enseigner » tout cela à notre impulsif « donneur de leçons », s'il en est encore à ce degré d'ignorance — d'autant que rien ne plaide en faveur de l'hypothèse improbable selon laquelle M. T\*\*\* serait disposé à accepter d'apprendre quoi que ce soit de la lecture de Heidegger. Renvoyons-le tout de même, ne serait-ce que pour la forme, à la seconde partie du Cours de 1935 intitulé



*Introduction à la métaphysique*, partie, comme on sait, consacrée à la « Grammaire et étymologie du mot “être” »<sup>23</sup>, à lire (pourquoi pas ?) dans l'excellente édition française qu'en a récemment procurée Pascal David, et que M. T\*\*\* mentionne d'ailleurs (mais pour y trouver à redire, et non pour s'en instruire).<sup>24</sup> Peut-être M. T\*\*\* devrait-il tout de même se risquer à lire sérieusement ces textes, et à en tirer quelques conséquences quant au « sens d'être » (et d'« aître ») de « *Wesen* », à supposer qu'il soit réellement désireux de commencer à s'en instruire ?

Dès l'*Introduction à la métaphysique* de 1935, Heidegger ne manque pas d'attirer l'attention sur cette valeur éminemment « durative » du verbe « *wesen* ». Ainsi, dans le chapitre consacré à la « *grammaire et étymologie du mot “être” “sein”* », Heidegger, rassemblant les diverses racines indo-européennes impliquées dans la conjugaison allemande du verbe « être » — « *sein* » —, y fait clairement paraître, à côté de la racine « \**es-* » (sanskrit : *asus, esmi, esi, esti, asmi* ; grec : εἶμί, ἔστιν, εἶναι ; latin : *e-sum, esse, est, sumus, sunt* ; français : *estre, es, est, sommes, sont* ; allemand : *ist, sind, sein*) —, et de la racine « \**bheu-* » ou « \**bhû* » (allemand : *bin, bist, bis* — et : « \**binnan* », au sens d'« habiter » ; anglais : *to be, been* ; grec : « \**φύ-* », dans : φύειν, φύσει ; latin : *fui, fuisse, futurum* ; français : *fus, fut, furent, futur, etc.*) —, la troisième racine : « \**wes-* » — présente dans « *wesen* » et « *Wesen* », mais aussi dans les formes « *ich war* », « \**was* »,

<sup>23</sup>Cf. Martin Heidegger, « *Zur Grammatik und Etymologie des Wortes “sein”* », in : *Einführung in die Metaphysik*, Max Niemeyer, Tübingen 1953, 1976<sup>4</sup>, pp. 40-70, notamment pp. 54-70. — Cf. Martin Heidegger, *Introduction à la métaphysique*, trad. Gilbert Kahn, Gallimard, Paris 1967, pp. 63-83. — C'est à peine si nous osons renvoyer à notre propre étude de l'étymologie du mot « *sein* » et du mot « *wesen* » que présentent ces textes célèbres, dans l'étude mise en ligne en 2006 sur *Paroles des Jours* sous le titre : « *L'aîtrée de l'Être. — Seconde Façon (1990/1991)* » : Notre censeur semble n'en avoir rien retenu.

<sup>24</sup>Cf. Martin Heidegger, *Grammaire et étymologie du mot “être”. Introduction en la métaphysique, chapitre II*, édition, traduction et commentaire de Pascal David, Éditions du Seuil, coll. Points/Essais, Paris 2005.

« *du warst* », « *es \*west* », « *gewesen* », « *wesend* » (dans « *an-wesend* » et « *ab-wesend* »).<sup>25</sup> Si la première racine exprime la signification de l' « être » comme « vivre », et la seconde, le mouvement de l' « éclosion » et de la « croissance » d'êtres vivants, la troisième exprime l'acte de « *demeurer en un séjour* ». D'où il ressort que le *sens originel* de « *Wesen* » n'est nullement celui de l' « essence », mais bien plutôt, au sens plein du verbe « être » : « *\*wesen* », celui de l' « habitation » et de la « durée », sous le triple aspect de la « *présence du présent* », de la « *venue à la présence* » ainsi que du « *retrait de la présence* » (dans la modalité d'être de l' « *ab-sence* ») :

« La troisième racine n'apparaît que dans le champ des flexions du verbe germanique “*sein*“ : *\*wes-*, sanscrit *vasami*, germanique *wesan*, < au sens de > habiter, séjourner, s'établir < *sc.* respectivement : *wohnen, verweilen, sich aufhalten* > ; à *\*ves-* ressortissent *ἑστία, φάστν, Vesta, vestibulum*. C'est à partir de là que se forment en allemand : “*gewesen*“ < j'ai “été“ >, ainsi que : *war, was* < j'étais, il était >, *es west* < il est >, *wesen* < *sc.* être, demeurer >. Le participe présent, “*wesend*“, s'est maintenu dans *an-wesend* < *sc.* pré-sent : y venant à la présence > et *ab-wesend* < *sc.* absent : sortant de la présence >. Le substantif, “*Wesen*“, ne signifie pas, à l'origine, le ce-que-c'est *bedeutet ursprünglich nicht das Was-sein*, la *quidditas*, mais bien l'y-demeurer et durer comme *présence d'aître*, < comme > *venir et sortir à — et de — la présence d'aître [sondern das Wahren als Gegenwart, An- und Ab-wesen]*. »<sup>26</sup>

Voilà — pour le moins — ce dont il faudrait avoir *pris connaissance* et

<sup>25</sup> Cf. Martin Heidegger, « Zur Grammatik und Etymologie des Wortes “sein“ », in : *Einführung in die Metaphysik*, chap. II, Max Niemeyer, Tübingen 1953, 1976<sup>4</sup>, pp. 54/55.

<sup>26</sup> Martin Heidegger, « *Zur Grammatik und Etymologie des Wortes “sein“* », *Einführung in die Metaphysik*, chap. II, *op. cit.*, p. 55.

*donné acte*, à propos du sens du mot « *Wesen* », avant de pouvoir décider en (petit) maître (mal instruit) de la bonne manière d'en traduire quelque chose en français. *Avant* de prétendre donner, en le prenant de haut, de « bons conseils » de prétendue sagesse — éventuellement en caractères **gras** : « Indéniablement, Gérard Guest aurait été mieux inspiré de se référer à l'âtre qui est, curieusement, le grand absent de son propos... » (*sic !*) —, c'est bien plutôt M. T\*\*\*, qui (c'est le cas de le dire) *aurait été mieux inspiré de lire* l'étude de Gérard Guest — dans laquelle celui-ci soutenait dans le détail d'un argument complet la proposition de traduction ici injustement « incriminée »... M. T\*\*\* aurait pu alors se rendre compte par lui-même que la considération du mot « *âtre* », compte expressément tenu de sa *différence* d'étymologie avec « *aître* », *n'était (et n'est) nullement absente du propos dudit « Gérard Guest »*. Et il lui aurait peut-être alors été possible d'entrevoir (sait-on jamais ?) que, *contrairement* à ce qu'il se contente ici de nous asséner sans autre argument valable, l'« *âtre* » n'est *nullement* comme il le prétend « le seul vocable en mesure de rassembler les deux valeurs » du « *lieu habité* » et du « *feu* ». L'« *aître* », n'en déplaît à la courte « science » de M. T\*\*\* (loin de nous l'idée d'en faire trop facilement rimer traîtreusement la désinence en *-ais* avec celle de quelque nouveau « M. Homais », entartré dans ses préjugés scientistes !) —, l'« *aître* », ne lui en déplaît, *est tout à fait susceptible d'associer intimement ces deux valeurs*. Et c'est même justement là *ce qui s'est produit* dans la vie profonde de la langue (je n'ose dire à même l'« *aître* de la langue»: « *das Wesen der Sprache* », décidément, que Heidegger nous donne à penser), à la faveur de cette étrange et remarquable « *coalescence sémantique* » (entre « *aître* » et « *âtre* ») qu'il nous faut maintenant

entreprendre de prendre en considération, la signalant à M. T\*\*\*, à toutes fins utiles (sait-on jamais ?) — pour sa gouverne.

Car, si le mot « *âtre* », en effet, « en dépit de sa ressemblance avec “*aître*“, se situe sur une tout autre ligne de sens », et s’il est bien, certes, en ce sens, « *d’étymologie distincte* » — et c’est sans doute là la seule *bribe* d’énoncé de la « *Note...* » de M. T\*\*\* avec laquelle nous puissions nous sentir un instant en accord —, il n’en reste pas moins que, comme nous l’avons fait remarquer dès notre toute première étude, en 1989, l’étymologie des deux mots *tend à les faire se confondre*, de par la *proximité* et la *contiguïté* même de « *la chose même* » dont il s’agit dans l’emploi qui en est fait : le « *temps et lieu* » du « *séjour* » et de l’« *habitation* » — la « *topologie* » de la « *maison* » et de la « *demeure* ». L’étymologie stricte du mot « *âtre* » — du latin « *atrium* » — a en effet subi, entre le XI<sup>e</sup> siècle et le début du XIII<sup>e</sup> siècle, une *confusion révélatrice* avec celle du mot « *âtre* » (ou « *astre* » : du latin « *astracum* »), à la faveur de la graphie « *aistre* », qui s’est très longtemps imposée, sous l’attraction probable du mot « *aître* » (mot dont la graphie « *aistre* » détermine la formation, alors qu’elle ne saurait provenir d’« *atrium* », mais bel et bien seulement du mot « *astracum* »). — L’« *âtre* » désigne en effet le *lieu carrelé* (de « *coquilles* » et de « *tessons* » de poteries, puis de briques) où se tient proprement le « *feu* » et le « *foyer* » de tout premier « *établissement humain* » (du latin « *ostracum* », devenu « *astracum* », et du grec « *ὄστρακον* » : l’« *huître* », la « *coquille* » et le *coquillage*, et par analogie le « *tesson de poterie* », puis le « *pavement* » et le « *carrelage* » — *cf.* l’allemand « *Estrich* », ou « *Esterich* », mais aussi l’emprunt anglo-normand « *\*Estre* »). L’étymologie

« populaire », et même ici « demi-savante » (souvent si puissamment révélatrice d'un véritable « phénomène »), qui fait ainsi — comme invinciblement : à l'expérience de « la chose même » —, correspondre à l'« *âtre* » le mot « *âtre* », c'est-à-dire « *\*astre* » (du latin « *astracum* »), au point de lui donner usuellement la graphie « *\*aistre* », pour finir par revenir d'« *\*aistre* » à « *âtre* » (comme d'« *\*astre* » à « *âtre* ») — et par conséquent d'« *âtre* » à... « *âtre* » (!) —, en entrelaçant, en mêlant ainsi inextricablement l'une à l'autre — mais au profit de l'« *âtre* » ! — les *deux* étymologies, en droit *distinctes* l'une de l'autre, de manière à les y *articuler* étroitement —, cette étymologie, donc, dite « populaire » (ou du moins « demi-savante »), n'en est pas moins, à notre sens, une extraordinaire « *leçon de choses* » phénoménologique, et un « *document historial* », quant à l'expérience humaine — immémoriale — de l'« habitation des mortels ». Il y a là bien plus encore qu'un simple « phénomène social total » : l'*attestation ontologique originale* de toute une archaïque « *topologie de la demeure* » — et qui constitue le partage immémorial de tout établissement humain « premier ». — C'est de cette *immémoriale « leçon de choses »*, que notre recours au vieux mot français d'« *âtre* » (où le mot « *âtre* » est pour ainsi dire incorporé) prétendait seulement se recommander — en toute modestie et humilité. Mais notre outrecuidant contradicteur n'en a assurément rien aperçu... Ce genre d'*affleurements archéologiques à même « l'âtre de la langue »* — à la faveur de quelques fortes, et presque irrésistibles *coalescence sémantiques* — semblent devoir rester pour lui à jamais lettre morte, hors de portée de ses trop grossiers instruments (et d'un « positivisme philologique » à courte vue).

Dans l'alinéa de son « document » où (à la page 2) M. T\*\*\* entend parler en (petit) maître de l'étymologie du mot « *âtre* » (en se faisant fort de la science des « spécialistes » dont il prétend se réclamer sans s'être soucié d'y regarder de plus près), notre adversaire semble surtout avoir été soucieux de *disqualifier* toute référence à l'« *atrium* » — « (peut-être à l'origine, pièce noircie par le feu) », concède-t-il tout au plus : mais cette référence improbable « n'est pas retenue par les spécialistes », s'empresse-t-il aussitôt d'ajouter... Il admet aussi pour le mot « *âtre* », à partir du latin « *astracum* », une graphie « *astre* », ou parfois « *aistre* ». Mais il s'obstine à affirmer (de manière assez étonnante) que « la graphie “*âtre*“ (*sic* !) ne s'est pas imposée et n'a pu donner “*âtre*“, qui aurait certes inclus (*sic*) les thèmes du feu et de l'habitat mais, une fois encore, dans un cadre étymologique distinct de celui qui a donné naissance à l'“*âtre*“ entendu comme cimetière ». M. T\*\*\* s'obstine donc encore ici à nier — voire : à *dénier* — ce qui a pourtant bel et bien *eu lieu* (ne lui en déplaise, et ce que sa *dénégation* atteste malgré lui !), à savoir : la *coalescence* d'« *âtre* » en « *âtre* » —, et sans qu'il y eût besoin pour cela d'inventer une forme « *aistre* » (controuvée et, selon nous : hautement fantaisiste) pour en revenir à l'« *âtre* » : la forme « *aistre* » (sans accent circonflexe), dans laquelle l'« *âtre* » (l'« *astre* ») a laissé sa marque (l'*s*) —, y a en effet amplement suffi (en bonne philologie : « *\*aistre* » > « *âtre* », de même que : « *\*astre* » > « *âtre* »). Le passage d'« *astracum* » à « *astre* », d'« *astre* » à « *aistre* », puis d'« *aistre* » à « *âtre* », a suffi à faire se concentrer pour longtemps dans le mot « *âtre* » (avant que le mot « *âtre* » ne revienne plus récemment le supplanter, puis l'occulter dans l'usage) — à partir de *deux* étymologies *distinctes* — quelque chose de la *double valeur* d'« *âtre* » & « *âtre* », d'« *atrium* » & « *astracum* », d'« *ἄθριον* » & « *ἄστρακον* ». Et

c'est sur cette « *double valeur* », une fois celle-ci *révélée* autant que *réveillée* dans le mot « *aître* », que tout notre effort d'interprétation a seulement prétendu faire fond. —

Ces choses — « Les “minuties philologiques“ de Monsieur Guest » (!), comme les intitule dernièrement encore « Monsieur Tartrais » ! — sont-elles décidément *trop subtiles* pour la courte « philologie » de M. T\*\*\* (qu'il serait encore trop facile de renvoyer aux « “arguties philologiques“ du Sire Tartrais ») — ? Car si « confusion » il devait y avoir — ce n'est donc nullement le fait de ce que M. T\*\*\* se plaît à appeler avec une lourde insistance « la méprise de Gérard Guest », son « erreur » ou sa « bévue », etc. Il s'agit là, tout au contraire d'un *fait révélateur*, inhérent à la vie même (à l'« *aître* » même) de la langue française, d'une *coalescence* ancienne dont le mot « *aître* » peut encore conserver le témoignage à qui se met en peine de l'entendre. Que M. T\*\*\* n'y entende rien — ou ne veuille rien y entendre —, c'est assurément son affaire. Mais qu'il cesse du moins de vouloir « amener » (avec de fort relents de « délation publique ») contre une traduction (et une interprétation) dont il n'entend pas les tenants et aboutissants, en s'ingéniant à en imputer ce qu'il croit y discerner de « ridicule autant que grotesque » à ce qu'il se complaît à dénoncer comme « la méprise » ou « la bévue de Gérard Guest », la prétendue « inanité de l'entreprise guestienne », etc. Le « ridicule » et le « grotesque » pourraient bien ici ne pas être le fait de celui qu'on croit. La « méprise » (pour ne pas dire la « bévue »), en l'occurrence, n'est en effet autre que celle-là même de M. J.-Y. T\*\*\*, qui ne semble pas avoir été en mesure de discerner le phénomène de « *coalescence sémantique* » que nous avons expressément relevé, et sur lequel nous avons

du moins tenté sciemment de fonder, en de patientes analyses, notre proposition de traduction (et d'interprétation) de ce trait porteur de toute la révolution de pensée de Heidegger, qui tient aux structures de fond et à l'entente du « *Wesen* ». L'étude sérieuse de nos arguments lui aurait peut-être du moins épargné *le ridicule* (c'est le cas de le dire) qu'il y a à prétendre « réfuter » une position, jusqu'à s'imaginer devoir la « dénoncer » traîtreusement (pour ne pas dire « tartraîtreusement » !) et la tourner publiquement en dérision —, alors que l'on ne s'est même pas donné la peine d'acquérir la capacité d'en comprendre un traître mot. Parlant en (petit) maître, éventuellement même « sur son blog », ou du moins sur tel « blog » où il pourrait avoir ses entrées, comme il fait mine d'en proférer la menace (!) —, « maître Tartrais » n'en est pas moins réfuté « en vérité », à *longueur de texte* dans le texte de Heidegger, et pour ainsi dire « devant l'Éternel » ! Peu lui en chaut, sans aucun doute, mais cela nous suffit — à nous qui travaillons, en toute finitude, « pour l'éternité ».

Pour témoigner encore ici de ce phénomène de « *coalescence sémantique* » — qui a retenu toute notre attention —, qu'il nous suffise ici d'en mentionner un témoignage déjà tardif, sédimenté dans la langue classique, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Nous lisons ainsi, dans le *Dictionnaire Universel* d'Antoine Furetière, à l'article **ATRE**, les précisions suivantes :

« **ATRE**, subst. masc. Le sol ou le bas d'une cheminée, qui est garni de carreau, de brique, de pavé, ou de fer ; le lieu où on fait le feu. ... Ce mot vient, selon quelques-uns, de *atrium*, qui signifie *cour*. Menage dit qu'il vient de *atrum*, parce qu'il est noir de fumée. Mais Du Cange soutient qu'il vient du mot *astrum*, qui signifioit autrefois une maison



toute entiere, & que c'est un mot Saxon qui signifioit un *foyer*, ou une fournaise. Il ajouste que ce nom a été étendu à tout le logis, comme nous avons appelé un *feu* toute une famille. Il dit aussi que tous les foyers s'appelloient autrefois *astre*, & *aistre*, dont on voit encore une marque en cette phrase, Sçavoir les *aistres* du logis, pour dire, en connoistre les chambres et les foyers. »<sup>27</sup>

Où l'on voit à quel point est devenue inextricable la *coalescence* entre les acceptions et les étymologies, en droit distinctes, d'« *aître* » et « *âtre* » dans la langue *classique*, et combien semble y être devenue usuelle l'extension métonymique d'« *astre* » & « *aistre* » à l'acception de la « *maison tout entière* », de la « *demeure* » et du « *foyer* ». Il n'y manque pas même « *les aistres du logis* », au prix d'une « confusion » (ou d'une coalescence ?) supplémentaire avec une expression qui relève, quant à elle d'une tout autre étymologie : celle des « *aîtres* », c'est-à-dire des « *êtres* » de la maison, au sens du latin « *extera* », qui désigne les « dépendances » d'une demeure rurale. « *Connaître les êtres d'une demeure* », (en connaître « les *aîtres* ») : être initié à l'intimité de la distribution des pièces et — *stricto sensu* — à l'« *économie* » intime d'une « maison » —, le sens même de cette locution semble bien avoir été irrésistiblement appelé, en français, par l'acception de l'« *aître* » comme « *lieu d'habitation* », « *maison & maisonnée* ». Et nous ne manquions pas de faire remarquer ce phénomène révélateur de « coalescence sémantique » supplémentaire dès notre première étude de

---

<sup>27</sup> Antoine Furetière, *Dictionnaire Universel*, chez Arnout & Reinier Leers, La Haye & Rotterdam 1690, rééd. Éditions Le Robert, Paris 1978, tome premier, article « ATRE ». — Le seul fait que, dans ses plus récentes élucubrations à mon égard, notre agresseur prétende « récuser » la référence au *Dictionnaire* de Furetière comme « défailante », sous le prétexte que cet ouvrage « n'est pas un dictionnaire normatif » —, ce seul fait en dit long sur l'esprit purement et simplement « normatif » et « administratif » de la référence au sacro-saint « *Dictionnaire* » dans la petite « philologie tartraienne ». Il ne s'agit jamais pour lui de que de « *police de la langue* », et jamais de la « défense et illustration », proprement créatrice, d'une « langue de la pensée » qui fût à la mesure de ses propres enjeux. — Dont acte ! —. Et que cela, déjà, nous départage.

1989 consacrée à « *L'aîtrée de l'Être* ». Encore eût-il fallu à notre contradicteur se donner la peine de la lire avant de prétendre la *dénoncer*.

Mais que l'on nous permette encore d'attester d'une autre manière la *structure révélatrice* de cette « coalescence sémantique », en nous référant à l'article « **ÂTRE** » du *Dictionnaire étymologique de la langue française* d'Oscar Bloch & Walther von Wartburg, auquel nous renvoyait l'article « *atrium* » d'Ernout & Meillet plus tôt mentionné. Si l'article « **AÎTRE** » se contente d'y attester l'emploi de ce mot « vers 1080 (Roland) » et signale un « emprunt ancien (époque carolingienne) du latin *atrium*, par la langue ecclésiastique » —, voici ce que nous lisons à l'article « **ÂTRE** » :

« **ÂTRE**, vers 1200 (sous la forme *aistre*, fréquente au moyen âge). Lat in populaire *astracus*, *-icus*, attesté dans des textes du haut moyen âge, “pavé, carrelage“, altération de *ostracum* (Isidore de Séville ; du grec *ostrakon*, “coquillage ; carreau de brique“).<sup>28</sup> La forme *aistre* est due à un croisement avec l'a. fr. *aître*, “porche, parvis d'église, etc.“ (inversement transcrit parfois *atre* ou *astre*), encore usité au XVI<sup>e</sup> siècle, empr. du lat. *atrium*, “cour intérieure des maisons romaines“, qui a pris dans le lat in ecclésiastique le sens particulier de “portique d'église“. It. *Lastrico*, “pavé“. Du même mot lat. *astricus* vient l'anc. haut all. *astrih*, d'où l'all. *Estrich*, “pavé, carrelage“. »<sup>29</sup>

Si le mot « *âtre* » est bien ici, comme il se doit, rapporté à sa véritable

<sup>28</sup> Cf. Isidore de Séville (560 env.-636), dans ses *Étymologies : Etymologiae*, ou *Origines*, W. M. Lindsay ed., Oxford 1911.

<sup>29</sup> Oscar Bloch & Walther von Wartburg, *Dictionnaire étymologique de la Langue française*, Paris 1932, rééd. Presses Universitaires de France, Paris 2002 et 2004<sup>2</sup>, p. 43, article « **ÂTRE** ».

étymologie — (*astracus* < *ostracum* < ὄστρακον) — et par là au « lieu » (à vocation métonymique) où brûle, au cœur de la maison, le « foyer », installé en un emplacement convenablement « carrelé de tessons », de « briques » et de « fragments de poteries » —, il n'en reste pas moins que la forme « *aistre* » du mot « *âtre* » (ou « *astre* »), dont il est précisé qu'elle est « fréquente au moyen âge », est présentée comme « due à un croisement avec l'ancien français *aître* » — lui-même « inversement transcrit parfois *atre* ou *astre* » —, et qui, même s'il est alors attesté (au XVI<sup>e</sup> siècle et dans la tradition de son emploi « ecclésiastique ») au sens de « porche » et de « parvis d'église, etc. », n'en est pas moins la transposition du latin « *atrium* », au sens de « cour intérieure des maisons romaines ».<sup>30</sup>

Force nous est donc bien de constater que, faute de toute trace de véritable « probité philologique », notre agresseur — le « philologue » à la triste figure — n'a nullement été en état de reconnaître les enjeux de *ce qui se joue sur le théâtre d' « aître & âtre »* (dont il prétend en vain pouvoir juger et trancher) : il n'a manifestement pas accès à cette « *autre scène* » — à tout ce qui se trame à même ce que Heidegger nous donne proprement à penser comme

---

<sup>30</sup> Selon une autre hypothèse, évoquée à l'article « âtre » du *Trésor de la Langue Française*, la graphie *aistre* » pourrait être due « à une contamination de l'a. fr. *estre* (lat. *extera*), voir *aîtres* » — au sens des « *êtres* » ou des « *aîtres* » d'une maison, c'est-à-dire du dédale de ses « dépendances » et, par extension, de toute la distribution de ses pièces en ses moindres lieux et recoins — donc aussi de toute l' « économie de la demeure ». Ce que Montaigne en appelle « la cognoissance des lieux ». — De l'hésitation afférente à ce phénomène de « coalescence sémantique » (entre « *aître* » et « *âtre* », c'est-à-dire entre « *aistre* », « *astre* » et « *estre* ») pourrait encore témoigner le *Dictionnaire historique de l'ancien langage françois*, de Jean-Baptiste La Curne de Sainte-Palaye (1697-1781, publication posthume par L. Favre, Niort 1876-1882), où l'on peut lire : « Ainsi le mot *aistre* (...) peut, comme altération du mot *estre*, avoir signifié *foyer*, c'est-à-dire l'endroit où est le feu, où l'on fait le feu dans les maisons. On a dit *l'aistre del feu* : d'où peut-être la signification absolue de notre mot *âtre*, variation de l'ancienne orthographe *aître*. (...) Quoi qu'il en soit, on écrivoit *aistre* et peut-être *âtre*, pour *estre* dans le sens d'existence, état ». — De toutes ces « transactions secrètes de la langue », notre trop zélé « petit maître » (d'école) aurait peut-être dû s'instruire quelque peu davantage avant de prétendre nous dispenser des « leçons » dont il aurait pu avantageusement se dispenser (et nous dispenser).

---

l' « *aître de la langue* » (« *das Wesen der Sprache* »), à même l' « *aître de l'humain* » (« *das Menschenwesen* » : tout ce qui fait l' « *être et la demeure* » de l'être humain) —, et où l'essentiel se joue visiblement à *son insu*. — Quant aux *enjeux de fond* de l'entente heideggerienne de « *Wesen* » — et c'est tout de même d'abord cela qu'il s'agit de traduire (!) —, il est à mille lieues d'en soupçonner le sens et la portée.

Revenons maintenant au seul *fragment de texte* de notre main que notre adversaire — faute d'avoir pris connaissance de l'ensemble de nos considérations — daigne mentionner afin d'en prendre prétexte à son impudente (et bien imprudente) entreprise de dénonciation, voire de *mise au pilori* totalement injustifiée. Ce texte, c'est celui de la première partie d'une *note de bas de page* afférente à une étude parue en 2002 dans la revue *L'Infini* :

« Pour ce qui est de la traduction de l'expression “*im Wesen das Selbe*“ par la formule “le Même, quant à l'aître“, l'on se reportera [...] à la valeur spécifiquement heideggerienne du mot “*Wesen*“, qui n'a plus du tout le sens métaphysique de l'“essence“ (latin “*essentia*“) mais la valeur verbale du vieux verbe “*wesan*“ et l'aspect duratif du verbe “*währen*“ : demeurer, séjourner, habiter. C'est cette valeur complexe de “*wesan*“ que nous proposons de rendre grâce à la traduction de “*Wesen*“ par le vieux mot français d'“*aître*“ (cf. anglais \**Estre*, allemand *estrich*, lat. *atrium*, grec ὄστρακον), dont le sens est ainsi tout à la fois topologique et ontologique : celui du “foyer“ autour duquel se constitue l'habitation de l'homme, celui du lieu d'habitation et de résidence, celui de la “*demeure*“ de l'Être, mais aussi celui de

l'“*Estre*“ même (“*das Seyn*“) à quoi renvoient, directement, par exemple, l'étymologie de l'allemand “*Estrich*“ ou l'étymologie anglo-normande de l'anglais “*Estre*“, et, indirectement, l'étrange homonymie du vieux mot français “*âtre*“ avec “*être*“ et tout aussi bien avec “*estre*“ ! — [...]. »<sup>31</sup>

Si le *raccourci* de cette simple *note de bas de page* renvoie l'entente du « vieux mot français d'“*âtre*“ » à celle « du “*foyer*“ autour duquel se constitue l'habitation de l'homme », mais aussi « du lieu d'habitation et de résidence » qui n'est autre (selon Heidegger) que « celui de la demeure de l'Être » (et par conséquent aussi du « langage » habité comme « la maison de l'Être ») —, et si la parenthèse, nécessairement elliptique, à laquelle nous recourons pour en rassembler synthétiquement l'étymologie complexe : « (cf. anglais \**Estre*, allemand *estrich*, lat. *atrium*, grec ὄστρακον) » fait s'y *entrelacer* étroitement les deux étymologies d' « *âtre* » (« *ostrakon* ») et « *âtre* » (« *atrium* ») —, cela ne signifie nullement que nous les « confondions », mais que nous *les y articulons étroitement*, conformément au relevé de la « *coalescence sémantique* » sur laquelle notre proposition de traduction a sciemment et très expressément *fait fond*, et dont nous avons dès longtemps revendiqué le *témoignage ontologique profond* — tel qu'ancré dans l' « *âtre* » même de la langue française (l'élément même de la « demeure » où elle déploie son « être »). Le contexte même de notre *note de bas de page*, et la référence explicite qui y est faite à notre étude, dûment publiée, de 1989, intitulée « *L'âtrée de l'Être* » —, la mention faite d'une étude de François Fédier concernant le patient « travail d'orfèvre » afférent à la

---

<sup>31</sup> Gérard Guest, *Esquisse d'une phénoménologie comparée des catastrophes (Premier Diptyque)*, in : *L'Infini*, n° 77, Gallimard, Paris 2002, note 3 de la page 26, pp. 26-27.

traduction des *Beiträge zur Philosophie*, et qui explicite très clairement les attendus de notre proposition de traduction <sup>32</sup> —, ainsi que la répétition même de l'essentiel de la note de bas de page ignominieusement « incriminée », repris (dans un autre contexte) à l'occasion d'un autre essai <sup>33</sup> dont M. T\*\*\* dit avoir aussi connaissance —, tout cela aurait tout de même dû suffire à inciter M. T\*\*\* à plus de *prudence*, en tout cas à plus de *décence* — et même, tout simplement, ne serait-ce qu'à un *minimum* de « probité philologique ». La *re-publication* de notre essai, dans sa version de 1990/1991, ici-même, dans *Paroles des Jours*, sous le titre de « *L'aîtrée de l'Être (Seconde Façon)* » —, pour toute réponse au mauvais procédé de son agression caractérisée, aurait dû pouvoir lui être à tout le moins, fût-ce un peu tard, l'occasion d'une réflexion plus sereine...

Il n'en a manifestement rien été. — Et c'est ce qui est à l'origine de la lamentable « méprise » dont s'est ainsi rendu coupable par ignorance J.-Y. T\*\*\* ; — non pas tant du reste à mon propre égard (dont nous lui faisons grâce dans un esprit de *magnanimité* où il n'aura voulu voir que « “*minuties philologiques*” »), non pas tant, donc, à mon égard qu'à l'égard de « *la chose même* » (ce qui est infiniment plus grave). Car cette « *bévue* » l'a rendu à la fois « *aveugle et sourd* » au *phénomène* même de la *coalescence sémantique* de l'« *aître* » et de l'« *âtre* » à même l'« *aître* de la langue française » —, alors même que notre adversaire, emporté sur son ire (!), entendait bien donner ici, à ce sujet, à bon entendeur... une « leçon de

---

<sup>32</sup> Cf. François Fédier, « Traduire les Beiträage... », in : *Heidegger Studies*, n° 9, Duncker & Humblot, Berlin 1993, pp. 15-33, notamment pp. 18-19 ; — texte repris dans : François Fédier, *Regarder voir*, Les Belles Lettres / Archimbaud, Paris 1995, pp. 83-117, notamment pp. 88-92.

<sup>33</sup> Voir notre étude : « *Janus, ou le visage de l'Être* », parue dans *L'Infini*, n° 91 (Été 2005), Gallimard, Paris 2005, pp. 55-83, notamment p. 57, note 1.

philologie » (administrée, de préférence, sous la forme d' « une bonne correction »)... La « *correction* », en l'occurrence, semble devoir se retourner contre celui-là même qui entendait l'administrer... Cette « leçon » qu'il entendait « donner », c'est bien plutôt à *lui* qu'il revient d' « en recevoir la leçon »... Le « donneur de leçon », ici, a manifestement encore beaucoup à apprendre en ce domaine comme en d'autres... Ne manie pas qui veut le *boomerang*... Et Maître T\*\*\* l'apprend ici à ses dépens. Mais le plus accablant, en cette mésaventure, au-delà même de tout ce que révèle d'ignorance et de préjugés (sans doute aussi de *frustration* en matière de satisfactions philosophiques : ma traduction permettrait, paraît-il, de « se faire plaisir »...) le pauvre « discours » que M. T\*\*\* entend tenir (avec un sentiment d'arrogante supériorité qui fait sourire...) sur *la traduction en général* — et sur *la traduction de Heidegger* en particulier ! —, le plus accablant est sans doute encore *ce que tout son propos révèle d'abyssale incompréhension des enjeux de la pensée même et de l'œuvre de Heidegger* ! Sonder le véritable *abîme* d'incompétence et d'ignorance qui se trouve par là révélé semblerait devoir nous vouer à une tâche interminable. Nous n'y prétendons pas ici, ayant par ailleurs mieux à faire, et dans des formes plus indemnes de toute humeur polémique. Il importerait cependant, eu égard à ce qu'il faut bien appeler « *la chose même* » (à « *ce dont il y va* » dans la pensée de Heidegger), d'en donner ici, ne fût-ce qu'une idée. D'« *âître & âtre* » à l'« *âîtrée de l'Être* » —, il y a en effet tout un patient cheminement de la pensée — qui implique que soit patiemment suivi, de l'intérieur, et au fil du « travail du texte », l'intégralité du « chemin de pensée » de Heidegger. Et notre interprétation de ce qui se joue à même le travail du mot « *Wesen* », et de tout ce qui lui est intimement apparenté dans le

~~« travail du texte »~~ inhérent à l'œuvre de pensée de Heidegger, implique une connaissance longuement méditée de l'ensemble des textes de Heidegger parus à ce jour, et notamment la connaissance de l'ensemble des « *Traité*s *im*publiés » des années 1936 à 1945, où gît le véritable *centre de gravité* de la pensée de l'« *Ereignis* » et des mouvements de l'« histoire de l'Être » dont proprement « il s'y agit ». — C'est naturellement là ce à quoi n'a manifestement pas eu accès la courte lecture de notre vertueux censeur ! Et nous ne voyons pas qu'il soit ici vraiment sensé d'entreprendre de l'en instruire contre son gré et ses humeurs.



### III

#### « L'aîtrée de l'Être »

Les enjeux de la traduction de « *Wesen* » par l' « *aître* »  
dans l'interprétation de la pensée de Heidegger

Se proposant manifestement une opération de « police des mœurs » à prétention « philosophique », opération certes menée *à la va vite*, mais qui lui avait semblé de bon aloi, J.-Y. T\*\*\* entreprend de mettre en garde contre « les effets » — « manifestement désastreux », selon lui ! — d'une traduction qu'il réprovoque parce qu'il n'est manifestement pas en état d'en comprendre le sens, mais qui, ne lui en déplaise, commencerait (paraît-il) à se répandre dangereusement... Il n'en a nullement compris les tenants et aboutissants. Qu'à cela ne tienne ! Cela ne l'empêchera pas de *décréter* (et de s'évertuer à répandre *urbi et orbi*) que la seule traduction acceptable de « *Wesen* » est « l'essence » — « ni plus ni moins » ! Qu'on se le dise ! — Et notre apprenti-philologue de se mettre alors en devoir d'*ameuter* tout ce qui existe de traducteurs et d'éditeurs de traductions françaises de Heidegger (voire : d'en appeler aux quelques écrivains éditeurs, tels Philippe Sollers ou Stéphane Zagdanski, qui se seraient aventurés à publier récemment quelques études et essais du dénommé « Gérard Guest » !) —, afin de les sommer de mettre fin à ce qu'il appelle « un

scandale qui suit tranquillement son cours » : le « scandale » — on l'aura compris — de « la traduction en français de l'œuvre de Heidegger », telle du moins que Maître T\*\*\* trouve à y redire, n'en ayant pas pour son argent ! Mais M. T\*\*\* sait-il seulement ce que c'est que *traduire un penseur*, ce que c'est que *traduire Heidegger* ? A-t-il seulement la moindre idée de ce que représente de patience, d'écoute, d'ingéniosité et d'endurance, le travail de ces véritables « Travailleurs de la mer » que furent, tant bien que mal, depuis les tout premiers pionniers, les traducteurs français de Heidegger ? — Il n'en a, naturellement, aucune idée. Il a, là-dessus, le simple point de vue du « consommateur » hâtif — de celui pour qui « la critique est aisée », et cela pour la bonne raison qu'il n'a aucune idée de « la difficulté de l'art ». Il importerait, en effet, d'avoir d'abord accès, un tant soit peu, au « *travail du texte* » de l'*original allemand* (car penseurs et poètes écrivent en une langue *originale*), avant que d'avoir sur la question de la traduction de Heidegger un avis pertinent. De même qu'il importe d'avoir accès au « travail du texte » et à la langue d'un Platon ou d'un Aristote, avant de pouvoir sensément juger de la valeur (encore assez problématique) des traductions (françaises) de ces penseurs. Malheureusement, si frustes et exigües puissent-elles être, les quelques remarques formulées au passage, encore que de façon sentencieuse, par notre acerbe « critique en herbe » ne trahissent jamais, en tout et pour tout, s'agissant de la *traduction* et des *ressources de la langue*, qu'une piètre et bien indigente manière de « philosophie linguistique ».ans

Pour M. Homais, le sens d'un « mot » doit être celui (« ni plus ni moins » !) qui est écrit dans le *Dictionnaire*, et de préférence dans celui qui est rangé chez lui, à la maison (ou du moins de cette extension post-moderne, plus

confinée qu'il n'y paraît, qu'est censée en être la « toile »). Ce que M. Homais ne saurait comprendre, avec les gros outils carrés qui sont les siens, c'est que « les mots », dans les œuvres majeures de la pensée, prennent le sens qui est le leur à la faveur du « travail du texte » et dans l'élan même du « propos » neuf et proprement « original », qui est celui de l'écrivain créateur, du poète et du penseur, puisant et suscitant leurs ressources propres de sens à même l'« *âtre de la langue* », à l'aune de ce qui est pour eux « la tâche de la pensée ». C'est bel et bien ainsi, n'en déplaise aux MM. Homais de notre temps, que travaillent (entre autres œuvres majeures) la pensée et le texte de Heidegger. Et c'est aussi là ce qui fait de toute langue de culture une *langue vive* (plutôt que « morte »), où sont *en gestation* de nouvelles pensées et de nouveaux mots, d'autres usages, novateurs, de mots anciens, chargés de sens, appelés à une nouvelle vie, en de nouvelles acceptions. Ainsi en est-il, entre autres « mots de la pensée », du mot « *Wesen* », dans le travail de pensée de Heidegger — ; et pourquoi pas, sous cette impulsion, le cas du mot « *âtre* » en français, appelé à une nouvelle efficace dans nos procédures symboliques ? C'est *dans les textes où ils sont à l'œuvre*, que « les mots » se mettent à parler, à ouvrir des dimensions neuves à la parole, à susciter l'*appel du sens* —, et les *Dictionnaires* en enregistrent ce qu'il peuvent, en un essentiel *après-coup* : tout au plus peuvent-ils *témoigner*, tant bien que mal, d'une *vie de la langue* qui les dépasse, et dont ils ne sauraient être la norme administrative. L'*usage neuf d'un mot ancien* devrait-il donc être « interdit » au créateur, de cela seul qu'il s'émancipe de ses acceptions dûment consignées et figées ? Au créateur et au penseur (dont traducteurs et interprètes tentent de ressaisir l'élan, en « lecteurs », en « liseurs » de longue haleine qu'ils s'efforcent d'être), l'« *âtre de la langue* » ouvre — comme à qui veut

vraiment l'entendre — ses *ressources de création*. Ne rien savoir (ne rien vouloir savoir) de ce « secret partagé » entre l'écrivain et ses plus patients lecteurs (ceux que Montaigne appelait « le suffisant lecteur »), c'est proprement *ne pas avoir accès au sens du jeu littéraire* — ne pas être initié aux *ressources majeures* qu'offrent les *procédures symboliques* dont il s'agit dans la pensée.

À quel pauvre semblant de « philosophie linguistique » faut-il bien, en effet, en être réduit, pour pouvoir prétendre arguer contre nous de ce que Heidegger n'aurait « pas jugé nécessaire de forger un nouveau terme ou de réactiver un ancien vocable pour rendre le sens particulier qu'il assigne à “Wesen“ » (!) —, alors même que Heidegger, dans le nouvel emploi qu'il fait du mot « *Wesen* », n'a précisément pas à « forger un nouveau terme », puisque le mot « *Wesen* » est précisément (mais à *l'insu* de Maître T\*\*\* !) un « vocable ancien » de la langue allemande, qu'il suffit effectivement au penseur de « réactiver » en prenant appui sur son fond « archaïque » revivifié, au sens retrouvé d'« être » et d'« habiter » : d'« être & habiter » tout ensemble (« et dans tous les sens ») ! Notre donneur de leçons » ne s'aperçoit donc même pas (c'est à croire) que Heidegger est justement en train de faire ce M. T\*\*\* nous explique que le penseur n'a pas jugé devoir faire (et ce que le censeur entend nous interdire de tenter de rendre sensible en français) !

Où il appert que M. T\*\*\* ne sait même pas que le mot « *Wesen* », qu'il prend pour « un mot de forme moderne » (*sic* !), est bel et bien *un mot ancien*, la forme *archaïque* du verbe *être* », ou « *estre* » (« *\*wasan* », « *\*wesen* ») en

allemand, auquel Heidegger donne dans toute son œuvre, et pour ainsi dire à chaque ligne, une nouvelle vie. La massive présupposition de ce genre d'« arguments » controuvés (lesquels révèlent alors assez crûment leur pur caractère d'« arguties ») —, c'est que, selon M. T\*\*\*, « il conviendrait de se poser avant toute chose la question de savoir *si un archaïsme peut être adéquat à un mot dont la forme est moderne* » (*sic !*). Ce que la courte science de Maître T\*\*\* ignore, c'est que (comme nous l'avons montré plus haut) l'emploi heideggerien du mot « *Wesen* » fait précisément fond sur un tel « archaïsme » ! Quant à l'objection, prétendument rédhibitoire, selon laquelle recourir au mot « *âître* » pour traduire « *Wesen* » viendrait « réifier ou figer un moment du cheminement de Heidegger » (*sic !*) —, on se demande comment elle pourrait bien ne pas valoir *a fortiori* d'abord contre le recours à la sacro-sainte « *essence* », qui condamne toute la pensée de Heidegger, telle qu'elle se donne malheureusement à lire le plus souvent en français, à demeurer clouée dans une représentation indécrottablement « *métaphysique* ». Contrairement à ce que croit savoir M. T\*\*\*, l'emploi heideggerien du mot « *Wesen* » n'est nullement « à mettre en parallèle avec les tentatives de sortie du langage de la métaphysique telles qu'elles ressortirai ent de l'emploi de “*Seyn*“ ou de “*Sein*“ barré en croix ». Si Heidegger n'a recouru que brièvement (notamment dans « *Zur Seinsfrage* ») à l'artifice occasionnel de la mention de l'« Être barré d'une croix », dont il a effectivement abandonné presque aussitôt la graphie, il n'en est nullement de même de l'ancienne graphie de « *Seyn* » (dont l'emploi maintenu est longuement attesté) — et encore moins de l'emploi *constamment attesté* du mot « *Wesen* » entendu à partir de l'aspectualité (« *durative* » et « *habituelle* », *stricto sensu*) du verbe « *\*wesen* », qui demeure au fondement même du « travail du texte »

et de la « langue de la pensée » dans l'ensemble de l'œuvre de Heidegger, au cours de tout un patient travail mené à contre-pente de l'entente métaphysique du « *Wesen* » comme « essence », et qui fait fond sur les assises mêmes les plus profondes de l'« *âître* » de la langue allemande. Que notre « petit maître » daigne se renseigner un tant soit peu à ce sujet auprès de qui a appris à lire Heidegger *dans le texte*, c'est-à-dire dans la langue même du penseur, qui en est l'élément natif de surgissement et d'éclosion.

Qui faut-il être, et quelle représentation désolante faut-il se faire de la traduction de l'œuvre d'un très grand penseur, pour en être encore à s'indigner de ce que les traducteurs de Heidegger aient pu hésiter jusqu'ici, dans la traduction de « *Wesen* », entre plusieurs mots : « **“âître”**, cet archaïsme qui exige une note explicative » — comme le souligne rageusement M. T\*\*\* —, et qui « vient s'ajouter à **“estance”**, **“esprit”**, **“déploiement”** ou **“maintien”** utilisés par les précédents traducteurs, ainsi qu'à **“foyer”** employé par des traducteurs contemporains » (à quoi il faudrait encore ajouter « **être** », etc.) — ? Qui faut-il être pour s'en offusquer comme d'un « scandale » — et surtout pour en tirer comme unique et sentencieuse « leçon » que « ces termes signifient par leurs flottements et leur absence de thématique commune l'impossibilité radicale de rendre en français ou toute autre langue la complexité de **“Wesen”** dont Heidegger ne donne que les caractères négatifs » ? Qui faut-il être pour en tirer comme conclusion (dogmatiquement assénée) qu'il conviendrait par conséquent d'en revenir (ou d'en rester) à la seule « traduction » de « *Wesen* » que Heidegger

refuse expressément (mais qui a l'aval et sans doute bientôt l' « *imprimatur* » de maître T\*\*\* !) : l' « *essence* » — « *ni plus ni moins* » ! Ne convient-il pas bien plutôt de saluer l'effort que certains traducteurs de Heidegger se soient employés à échapper à la résistible attraction de l' « *essence* » ? Et l' « *âtre* » ne pourrait-il pas contribuer à remédier quelque peu à cette dispersion, en « focalisant » (c'est le cas de le dire) l'attention du lecteur et de l'interprète sur l'enjeu décisif du « *Wesen* » dans le travail du texte de l'écriture heideggerienne ? Pourquoi, dès lors, s'acharner à ce point à se mettre en devoir d'étouffer dans l'œuf toute tentative faite en vue d'allumer du moins une *lueur d'intelligence* salutaire, à l'intention des lecteurs français (et francophones) de Heidegger ? Pourquoi, décidément, un tel acharnement à « tirer sur le pianiste » ? Ne sommes-nous pas en droit de nous le demander sérieusement ? S'agirait-il de conserver à tout prix à l'actuel état (assurément problématique à plus d'un égard) de la traduction française de Heidegger une massive *inintelligibilité* — en lui interdisant purement et simplement de continuer à travailler ? Ne s'agirait-il pas, au fond, sous couvert de la prétention vertueuse à « défendre » Heidegger contre des traducteurs présentés comme indéliçats, d'*interdire* l'accès à ce qui constitue le cœur encore largement inaperçu de la pensée de Heidegger ? Ce qui nous fait obligation de nous demander sérieusement, une fois de plus : Qui a peur de Martin Heidegger ?

Lorsqu'il prétend que la proposition de rendre « *das Wesen* » par « *l'âtre* » est « ridicule autant que grotesque » dans sa prétention (prétendue) à « faire mieux que Heidegger lui-même » (!), et qu'il invoque pour cela l'étrange « raison » (toute proche de la folie) selon laquelle

Heidegger n'aurait pas éprouvé le besoin de trouver un autre mot que « *Wesen* », et qui correspondît strictement à l'« *âître* » (!) —, notre petit maître en « philologie » fait une bien curieuse *présupposition*. Fallait-il donc attendre de Heidegger qu'il proposât lui-même un autre terme que le mot « *Wesen* », pris dans l'élément de sa propre langue, et qui fût susceptible d'autrement exiger *en français* la traduction stricte de « *Wesen* » par « *âître* » (!) —, pour que les traducteurs français fussent ainsi dûment investis de l'« autorisation » — en quelque façon « tartraisienne » — d'y recourir ? Et si ce mot, tant désiré, n'était autre, précisément (mais *à l'insu* de notre contradicteur), que le mot « *Wesen* » ? Comme si le *génie* propre de la *langue d'accueil* ne devait pas avant tout puiser dans ses propres ressources intimes —, le *penseur*, quant à lui, *dans l'originalité propre de sa tâche*, ayant sans aucun doute *tout autre chose à faire* que de se soucier de traduire son œuvre et sa pensée en d'autres langues (et singulièrement en français) ! D'autant que là où le penseur s'en est soucié à l'occasion — suggérant par exemple de ne surtout pas traduire « *Dasein* » en français par « *être-là* », mais plutôt par « *être-le-là* », il se trouve qu'il n'a justement pas été suivi (si ce n'est par nous)... À l'intellectuel français bien connu (mais dont mieux vaut ici taire le nom), imbu sans aucun doute de la prétendue « universalité de la langue française », qui eut l'imprudence (et sans doute plutôt l'impudence) de demander publiquement à Heidegger (lors du Colloque de Cerisy de 1955) : « *Pourquoi vous complaisez-vous dans l'intraduisible ?* » (*sic !*) —, Heidegger, le remettant à sa place avec une malicieuse ingénuité qui n'est pas sans évoquer celle d'un Zhuangzi répondit simplement : « *Intraduisible —, en quelle langue ?* ». Il est bon parfois que les fragiles *bornes de la décence* soient ainsi laconiquement marquées. — Comme



si, décidément, pensant (en grand penseur : tel Platon, Aristote, Descartes ou bien Hegel en leur temps) au berceau de sa propre langue, et s'y mouvant toujours à l'extrême de ce qui en est tout ensemble la « limite interne » (chère à Wilhelm von Humboldt) et la « ressource » insoupçonnée, le penseur fût censé avoir dû se soucier par surcroît de ne rien écrire qui ne fût d'emblée et comme de droit *traduisible en français* (dans le genre de français, qui plus est, et par le genre de traducteurs qui ont manifestement la faveur de Maître T\*\*\* et de ses pareils) — !

L'autoritaire et compulsive précipitation (sans parler de la « prévention » !) avec laquelle J.-Y. T\*\*\* s'empresse de tenir « l'essence » — qu'on se le dise ! — pour *la seule traduction acceptable* de « *Wesen* » en dit très long sur ce qu'il *ne veut pas entendre* (à moins qu'il ne soit tout simplement pas en mesure de l'entendre) de ce qu'*enseigne* bel et bien l'ensemble de l'œuvre de Heidegger, quant à l'entente neuve qui y est celle du mot « *Wesen* », dans le puissant renouvellement de la « question de l'Être » à l'épreuve même de la « pensée de l'*Ereignis* », c'est-à-dire de l'« *aîtrée de l'Estre comme Événement* » : « *die Wesung des Seyns als Ereignis* ». Maître T\*\*\* semble devoir tout en ignorer. À commencer par ce que recèle de *ressources de sens*, dans le trésor de la langue allemande, le seul mot « *das Wesen* », eu égard au sens du vieux verbe « \* *wesen* » — que Heidegger recommence à employer comme verbe conjugué, en en réactivant certaines flexions (« *west* », « *wesen* », « *wese* », etc.) dès longtemps devenues *inusitées*. Ne pas même être en mesure de se douter de tout cela, ne pas avoir le moindre accès aux textes fondateurs et au *centre de gravité* de la « pensée de l'*Ereignis* », notamment à l'ensemble des « *Traités impubliés* »

de Heidegger (publiés à titre posthume, depuis 1989, dans le cadre de la *Gesamtausgabe*) —, cela devrait surtout *dissuader* quiconque de prendre position en toute *ignorance* de cause (avec une jactance qui fait sourire) sur des questions si délicates, du moins à ne le faire que de manière prudemment *interrogative*, en tout cas autrement que dans l'*outréculance agressive* qui semble être le mode d'être invétéré de notre « donneur de leçons ». Cette *humeur*, à elle seule, est un fort mauvais signe de capacité à s'instruire véritablement un tant soit peu de « ce dont il s'agit » dans la pensée de Heidegger.

Ce n'est donc pas ici pour nous le « lieu » de prétendre « enseigner » à quiconque — et surtout pas à qui s'y montre réfractaire et notoirement insuffisant, faute de la culture requise — comment s'articule le patient « chemin de pensée » qui conduit de l'entente du « *Wesen* » à « *die Wesung des Seyns als Ereignis* » : de l'entente d'« *âtre & être* » à « *l'âtrée de l'Estre comme Événement* ». Il y faut toute une patiente « initiation » aux « signes & enseignes », laquelle ne saurait s'accommoder ni des aboiements et vociférations du Cerbère, ni des sifflements insinuants du serpent. Répondre aux *menées* insidieuses, à l'insistante *envie de nuire* et aux « effets » afférents à ce qui ressortit à une *littérature de délation*, philologiquement *déficiente*, philosophiquement *inconsistante* —, et contribuer à *en exhiber la structure perverse* —, voilà tout ce à quoi nous prétendons ici (ce qui, peut-être, n'est déjà pas sans instruction). Mais il nous faut ici renoncer à tout patient « enseignement des signes », ou le savoir réservé aux seuls lecteurs de bonne volonté qui nous auraient éventuellement suivi jusqu'ici. Et nous ne saurions donc ici faire autre chose que renvoyer à la

patience d' « enquêtes », de « quêtes » ailleurs authentiquement menées au fil conducteur du « travail du texte » de Heidegger, et qui aient soin d'y « *cheminer à même l'énigme* » (ce dont nous faisons, quant à nous, notre devise). La part modeste que je me suis, quant à moi, efforcé de prendre à ce style d'enquêtes, dans un certain nombre d'*écrits* (dont beaucoup ne sont pas encore publiés et peut-être ne le seront jamais) et dans un *enseignement oral* —, il est loisible à tout lecteur de bonne volonté d'en suivre, çà et là, quelques *traces*, à son gré, pour son usage propre, et d'en tirer les conclusions qu'il lui plaira. Du moins ces quelques études çà et là publiées, et cet enseignement (pour partie dispensé, pour partie retenu), se sont-ils nourris d'une *lecture exhaustive*, continuellement reprise et répétée, des *textes originaux* de Heidegger tels qu'en l'état actuel, chaque année augmenté, de leur publication. Que ces études, ces quelques pistes parcourues, ne soient pas au goût de tout le monde —, c'est ce que j'ai déjà cru pouvoir remarquer. Qu'elles soient éventuellement *critiquées* —, à la bonne heure ! Mais qu'elles le soient, du moins, *par qui s'y connaîtrait un tant soit peu*, et dans les formes véritables de l'argumentation sérieuse et instruite. Qui ne sait manifestement pas de quoi il s'agit au centre de gravité de l'œuvre de penser de Heidegger, ni ce qui gît au cœur de la « pensée de l'*Ereignis* » —, qu'il daigne donc du moins *s'en instruire* quelque peu, avant d'aboyer et de se soucier d'ameuter tout ce qui peut l'être ! L'intraitable *volonté de censure* n'est pas un très bon signe d'appétit pour la vérité.

L'œuvre des très grands penseurs — et le « langage » qui est le leur — est toujours un défi lancé à l'état de leur propre « langue » ; comment ne le serait-

il pas à l'égard de toute traduction en une langue étrangère ? Ainsi en est-il, *a fortiori*, de l'œuvre de pensée de Heidegger — qui fait lever au sein même de « la langue de la pensée » — et dans l'élément de la langue allemande — une *tout autre manière* de l'entendre, de l'écrire et de la parler. Faut-il pour autant s'interdire toute audace et toute liberté créatrice, pour tenter d'en faire ressentir quelque chose dans l'élément de notre propre langue ? Faut-il se résigner à ne faire que trouver, dans chaque langue supposée réduite à son état factuel, l'« équivalent » (« ni plus ni moins », comme dit l'autre) déjà supposé « bien attesté » de chaque « mot » dûment lexicalisé, sagement logé, rangé, répertorié dans le *Dictionnaire* ? Ou bien l'occasion de pareil *défi* — celui de quelque « penser neuf », de quelque « autre commencement de penser » —, cette occasion doit-elle être « saisie », s'il se peut, dans chaque langue, selon son « génie » propre (à l'extrême de ses ressources insoupçonnées comme de ce qui en esquisse, en filigrane, la « limite interne »), comme occasion sans précédent de « défense et illustration » ? Une stérile « philologie » s'y oppose-t-elle de façon hargneuse, étroite et vétilleuse ? Quel penseur s'y arrêtera ? Qu'importe à la lune que le chien aboie ? Qui peut empêcher le penseur d'attester, s'il le faut à contre-pente de ce qui s'est dit en toutes langues, l'expérience inouïe de ce que lui a fait envisager en face l'aventure de la pensée ? Et qui veut suivre les pas du penseur à la trace —, il doit s'efforcer, en toute modestie, de le suivre sur son « chemin de pensée », au prix d'un travail mené au cœur de la langue de la traduction. Que « *Wesen* », au sens où l'emploie Heidegger, *ne puisse plus désormais signifier l'« essence »*, emblématique de toute pensée « *métaphysique* » —, il importe d'en tenir le plus grand compte. Que la plupart des traductions françaises en usage, y

compris jusqu'aux plus récentes, s'obstinent à continuer de parler « comme si de rien n'était », *en dépit* de toutes les indications de Heidegger, de l'« essence de la technique », de l'« essence de la vérité », de l'« essence du nihilisme », de l'« essence du langage », de l'« essence de l'Être », etc., — au risque de rendre à jamais *inintelligible* en français le sens même de l'ensemble de l'œuvre de penser de Heidegger — , voilà ce à quoi il n'est tout de même pas *interdit* de tenter de *remédier* quelque peu (quitte à déranger çà et là quelque peu les habitudes prises et les préjugés de la « bien-pensance philosophique »). Mais c'est pourtant là ce qu'entendent bien parvenir à *interdire* de leurs menées, dénonciations, pétitions et autres ameutements, ceux qui pourraient être tentés de donner aveuglément raison aux clameurs indignées de qui, fort du peu qu'il croit savoir « de science certaine », mais sans rien y entendre à « ce dont il s'agit », entend bien donner à ses objurgations sans fondements « la plus grande diffusion possible ». C'est à croire qu'il pourrait s'agir là de rendre en effet pour longtemps encore Heidegger plus *inintelligible en français* qu'il ne l'est déjà, sur ce point (« *Wesen* ») comme sur tant d'autres, où le mal semble avoir été déjà fait (peut-être de manière irréversible). Ce à quoi nous ne saurions nous résigner tout à fait quant à nous —, du moins pour ce qui est de travailler à donner à entendre en français (par l'enseignement et le commentaire) « ce dont il s'agit » au cœur de la pensée et de l'œuvre de Heidegger.

Ce qui empêche notre contradicteur impénitent d'y entendre quoi que ce soit aux tenants et aboutissants de notre proposition de traduction, c'est assurément d'abord (nous l'avons vu) un très profond « malentendu philologique » (!), mais c'est aussi le caractère schématique et abstrait de la

conception du « langage » (et du « langage de la pensée ») qui apparaît crûment être la sienne à travers ce qu'il dit de la traduction (« Dis-moi pour quoi tu tiens la traduction, et je te dirai qui tu es ! » — *dixit* Heidegger !). Mais plus insuffisant encore est ce qui lui tient lieu d'accès à *la pensée de Heidegger* et à la connaissance des textes, ainsi que du « travail du texte » dans lequel s'effectue l'émergence de la « pensée de l'*Ereignis* ». — Ce qui nous a conduit à devoir envisager, dès notre toute première lecture des *Beiträge zur Philosophie*, en 1989, l'aventure d'une entente de « *Wesen* » à la lumière de l'« *âître* » —, ce fut en effet l'émergence, et la découverte qui s'ensuivit, du déploiement de la « pensée de l'*Ereignis* » dans les « *Traités inédits* » des années 1936 à 1946, dont les *Beiträge* (1936-1938) inauguraient la série. Faute de la moindre connaissance de ce qui constitue désormais le cœur et le centre de gravité de la pensée de Heidegger, à savoir la méditation de sa structure mouvementée de l'« *Ereignis* » ainsi que de l'« histoire de l'Être » : de l'« *âîtrée de l'Être comme Événement* » —, les enjeux majeurs de l'entente non métaphysique du « *Wesen* », et de sa signification « topologique », n'ont pour ainsi dire aucune chance de pouvoir être envisagés. Pour le faire clairement entendre, faussons donc compagnie à qui n'a pas accès au jeu ni ne saurait manifestement, ne fût-ce que commencer à s'en instruire. Comment, en effet, faire ici autrement que de reprendre, patiemment — en compagnie de tout lecteur patient, supposé animé d'un authentique souci à l'égard de la chose même dont il s'agit —, le fil de ce cheminement au déduit de l'« *âîtrée de l'Être* », tel que nous avons proposé de le suivre naguère dans la « *Seconde façon* » de l'étude ainsi intitulée : « *L'âîtrée de l'Être. — Avertissement* », et notamment dans toute la dernière section de cette étude, sous-titrée :

« *Das Wesen* » — *Die Wesung des Seyns* »<sup>34</sup> — ? Reprenons-en ici une fois de plus le cours (il y faut en effet une patience presque infinie...), afin de nous remettre en vue de « ce dont il s'agit » — non sans donner d'abord à méditer « à bon entendeur » l'*avertissement pindarique* dont nous nous réclamons, et que nous prendrions volontiers pour *épigraphe* (à valeur propiciatoire autant qu'apotropaïque), selon lequel quiconque n'a pas lui-même fait face à « ce dont il s'agit » dût avant toutes choses être soucieux de comprendre la manière dont celui (le penseur, au tout premier chef) qui a eu « la chose » sous les yeux, qui en a envisagé l'« événement », a dû s'efforcer d'en parler : de trouver les mots pour le dire (ces mots ne fussent-ils pas au goût de tout le monde).

---

<sup>34</sup> Nous renvoyons ici à notre étude : « *L'aîtrée de l'aître— Avertissement (Seconde façon, 1990/1991)* », mise en ligne sur *Paroles des Jours*, en 2006, à l'invitation de Stéphane Zagdanski — que nous remercions encore de l'avoir généreusement accueillie.

« *Das Wesen* » — « *Die Wesung des Seyns* »

« ... Qui soi-même a fait face à  
quelque chose, Espère être celui qui  
le peut le mieux dire. »

(Pindare, *Néméennes*, IV, 91/92)

1.

« *Das Wesen* »

L'ultime difficulté — peut-être moins « désespérée », en un sens, que dans le cas de l' « *Ereignis* », mais étroitement liée, pour le sens, à la compréhension intime de l'étrange « *économie* » de celui-ci (et du reste plus inédite et plus inaccoutumée pour la tradition — à ce jour — des traducteurs français des *Beiträge zur Philosophie* de Heidegger) — réside dans la traduction et interprétation de l'expression la plus caractéristique du « tournant » qui s'accomplit dans les *Beiträge* : « *die Wesung des Seyns* » — ou encore : « *die Wesung der Wahrheit des Seyns* », ou bien encore, pour mieux dire : « *die Wesung des Seyns als Ereignis* ». Ces formules reviennent à tous les points cruciaux de ce qui constitue le contrepoint — et la « fugue » — des *Beiträge zur Philosophie*.<sup>35</sup> Elles peuvent y être considérées —

---

<sup>35</sup> Cf. *Beiträge zur Philosophie*, §§ 130, 133, 135, 139, 140, 141, 142, 144, 147, 164, 165, 166, 167, 173, 214, 215, 217, 219, 221, 243-247, 267, 270, et *passim*.



conjointement au « signe de la passée du dernier Dieu », au « *Vorbeigang des letzten Gottes* »<sup>36</sup> (qu'il nous faut ici sagement laisser à son propre mystère) — comme ce qui en scelle le « sceau », et en signe la « signature » caractéristique.

Fixons-en d'abord seulement l'enjeu, et tentons de montrer de quoi il s'agit. — Au paragraphe 135 des *Compléments à la philosophie*, par exemple, Heidegger donne comme indication de teneur à l'expression « *die Wesung des Seyns als Ereignis* » la formulation suivante : « *den Bezug von Da-sein und Seyn* », « le trait d'être-le-là et d'Estre », entendons : « *le trait qui lie être-le-là & Estre* ». <sup>37</sup> Au paragraphe 144, « *die Wesung des Seyns* » se voit ainsi explicitée : « *die kehrige Gründung von Sein und Da-sein* », à savoir « *la fondation tournante < sc. inscrite dans la figure du « tournant » > d'Être et d'être-le-là* ». <sup>38</sup> Entendons : la « *fondation tournante* », alternée, mutuelle et réciproque (encore qu'en deux sens distincts et asymétriques de « fonder ») qui assure l'« y-entr'appartenance » étroitement « nouée », « liée », de « *Sein* » et de « *Da-sein* » — voire : de « *Seyn & Da-sein* » — en un unique et singulier « état de chose » et « rapport », (« immémorial » et « historial ») qui « donne temps & lieu » à l'« histoire de l'Estre » — dont l'« Événement » implique justement la « courbure » et comme l'« inflexion » — celle-là même du « tournant » : celle du « Tournant en l'Ereignis ». <sup>39</sup> Ajoutons qu'au paragraphe 173 des *Beiträge*<sup>40</sup>, par exemple, le « *Da-sein* » lui-même est assez énigmatiquement présenté

<sup>36</sup> Sur ce thème récurrent du « dernier Dieu » — ou bien encore du « Dieu ultime » —, voir les *Beiträge zur Philosophie*, §§ 253-256, pp. 405-417, et *passim*.

<sup>37</sup> *Beiträge zur Philosophie*, p. 254.

<sup>38</sup> *Beiträge zur Philosophie*, p. 265.

<sup>39</sup> Cf. *Beiträge zur Philosophie*, pp. 57, 64, 85, 95, 185, 262, 311, 320, 342, 351, etc.

<sup>40</sup> *Beiträge zur Philosophie*, p. 296.

comme « *das Wesende der Wesung des Seyns* »... Ne traduisons pas encore. Contentons nous de remarquer que l'« être-le-là » lui-même (« y ») joue un rôle décisif, dans le processus que le texte désigne ici du nom de la « *Wesung* » de l'« *Estre* » lui-même ; et que, pour signifier ce rôle joué par l'« être-le-là », Heidegger recourt justement au participe présent — « *das Wesende* » — du vieux verbe allemand « *wesen* » (aujourd'hui inusité), sur lequel est aussi formé le mot « *Wesung* ». Ce néologisme propre à l'écriture des *Beiträge* est en effet formé par adjonction de la désinence nominale « *-ung* », caractéristique de nombreux noms d'action indiquant processus d'effectuation d'une action ou d'un processus, au radical « *\*wes-* » de « *\*wesen* » ou « *\*wesan* », le vieux verbe allemand pour « être », d'aspectualité durative. Précisons que l'on cherche en vain (dans le monumental *Dictionnaire allemand* de Jacob & Wilhelm Grimm, par exemple) le mot « *Wesung* », dont la fréquence et la puissance de surgissement, au cœur du livre qu'est le « second chef- d'œuvre » de Heidegger, ne sauraient passer inaperçues.<sup>41</sup> Tout au plus peut-on le trouver implicitement contenu en allemand dans le mot « *Verwesung* », qui signifie la « décomposition et la corruption » d'une « substance » ainsi que de l'« essence » ou de l'« être » d'une chose. Mais « *-wesung* » y est alors affectée du préfixe « *Ver-* », qui indique alors l'altération, la

---

<sup>41</sup> La fréquence des occurrences du mot « *Wesung* » dans les *Beiträge zur Philosophie* fait assurément de ce livre le *gisement* par excellence où il se trouve comme chez lui. Mais certaines occurrences erratiques en avaient été les signes avant-coureurs, peu remarquables des traducteurs et des commentateurs, dans certains textes précédemment publiés, datant des années 1936 à 1945. Ainsi, par exemple, dans le *Cours* du semestre d'hiver 1936/1937 (donc strictement contemporain de l'écriture des *Beiträge*) : *Grundfragen der Philosophie. Ausgewählte »Probleme« der Logik*, Gesamtausgabe, Bd. 45, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1984, pp. 193, 198, 200, 201sq., etc. ; mais aussi dans : « *Überwindung der Metaphysik* », § XXVI, in : *Vorträge und Aufsätze*, Günther Neske, Pfullingen 1959, p. 88 ; ou encore dans : *Schellings Abhandlung Über das Wesen der menschlichen Freiheit (1809)*, Max Niemeyer, Tübingen 1971, pp. 206 & 208 ; etc. Cf. aussi « *die Anwesung* » (fréquemment associé à « *Wesung* » dans les *Beiträge*), dans la *Lettre sur l'humanisme* : « *Brief über den "Humanismus"* », in : *Wegmarken*, Gesamtausgabe, Bd. 9, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1976, p. 356.

dénaturation. La « corruption », au sens aristotélicien, est bien la « dénaturation », la défiguration de la « substance ou de l' « *essence* » — c'est-à-dire celle de l' « οὐσία » ! Le processus de « *Ver-wesung* » est donc tout au plus celui de la destruction du « *Wesen* » — au sens classique et scolastique de l' « *essentia* » : l' « essence ». Ce qu'il y aurait de « *-wesung* » dans cette « *Ver-wesung* » n'y saurait donc apparemment indiquer autre chose que la trace improbable de « cela » qui justement se perd et se déperd dans la corruption et la dénaturation. Cette simple trace prise au mot, « *Wesung* », serait-elle alors tout au plus la transcription allemande de ce qui reste de l' « οὐσία » et de l' « *essentia* » (qui du reste, en leur temps, furent l'une et l'autre des néologismes), ressaisies dans le mouvement de leur évanescence, lorsque s'en effectue la corruption ? — Lu dans cette perspective philologique (qui *n'est* précisément *pas* celle de Heidegger), le mot « *Wesung* » ne serait alors qu'un néologisme constitué par analogie avec la facture même du mot grec « οὐσία » (nom d'action ou de mouvement formé à partir du participe présent féminin de « εἶναι » : « οὔσα » — d'où : « οὐσία » : l' « étance » ou « essence »), et calqué sur le latin « *essentia* » (nom d'action ou de mouvement formé sur un participe présent tardivement tiré de l'infinitif « *esse* » : « être ») — lequel n'est d'ailleurs pas sans évoquer comme en écho l'archaïque « ἐσσία »<sup>42</sup> des Grecs.

Pourtant, sitôt constitué, tout se passe comme si le néologisme présumé était ostensiblement et irrésistiblement arraché, dans l'usage qu'en fait la « pensée de l'Être », à la sphère au sein de laquelle il pourrait encore le moins du monde ressortir à l'univers de l' « οὐσία » et de l' « *essentia* »,

---

<sup>42</sup> Cf. Platon, *Cratyle*, 701 c.

c'est-à-dire à la sphère classique de l'« essence » métaphysiquement entendue. — Dans l'expression « *die Wesung des Seyns* », omni-présente dans les *Compléments à la philosophie*, et qui en porte tout le poids, le mot « *Wesung* » est en effet d'entrée de jeu impliqué au cœur d'une pensée où il ne peut plus être entendu qu'à partir du sens que Heidegger confère et restitue, depuis longtemps déjà, dans tout son chemin de pensée, à l'infinitif substantivé, « *das Wesen* », du vieux verbe allemand pour « être » : « *\*wesen* », du vieil haut-allemand « *\*wesan* » [cf. le radical indo-européen « *\*wes* » / « *\*ues-* », sanscrit : « *\*vásati* »]. « *Das Wesen* », dans l'emploi qu'en fait Heidegger, n'a plus du tout le sens philosophique traditionnel : celui de l'« être », ou de la « nature » de quelque chose, à savoir celui de sa « quiddité », c'est-à-dire de son « essence » : l'« *essentia* », par opposition à l'« *existentia* ». Dans l'emploi heideggerien de « *Wesen* », l'accent a dès longtemps (et dès *Être et temps*, pour le moins) été mis sur la signification « *verbale* » de « *\*wesen* », « être », ou bien encore « *estre* », avec toutes ses déterminations d'ordre *temporel* et *aspectuel* (lesquelles y accentuent l'aspect de la durée)<sup>43</sup>, ainsi que sur la signification *étymologique* de « *\*wesen* », verbe formé sur le même radical indo-européen que le sanscrit « *\*vásati* » [> allemand « *\*west* », troisième personne du singulier dans la conjugaison défective de « *\*wesen* »], à savoir : « *séjourner* », « *demeurer* », « *résider* », « *habiter* » — « être (*en un lieu*) » —, et sur son étroit apparentement, philologiquement bien attesté, à la signification et à l'aspectualité, mais aussi à la substance linguistique du verbe « *währen* » (vieil haut-allemand « *\*werên* ») :

---

<sup>43</sup> Sur l'acception *verbale* de « *Wesen* » tel que l'entend (dès longtemps) Heidegger, voir déjà par exemple : Martin Heidegger, « *Die Frage nach der Technik* », in : *Vorträge und Aufsätze*, Günther Neske, Pfullingen 1954, pp. 33-35.

« *durer* », « *rester* », « *séjourner* », « *demeurer* ». <sup>44</sup>

« C'est du verbe "*wesen*" que provient, ensuite seulement, le substantif : "*Wesen*" ; entendu de façon verbale, c'est le Même que "*währen*", non seulement quant à la signification, mais aussi pour ce qui est de la configuration phonétique du mot. » <sup>45</sup>

\_\_\_\_\_ Comme ne cesse de le rappeler Heidegger, ici et là, à qui veut l'entendre, le mot « *Wesen* », dans l'usage absolument neuf qu'en fait Heidegger, ne saurait plus désormais être le moins du monde entendu au sens, devenu traditionnel au cours de « l'histoire de la métaphysique occidentale », de l'« οὐσία » conçue comme l'« *essence* » (la « quiddité ») et comme l'« *essentia* ». Cette acception neuve du mot « *Wesen* » n'est plus en rien celle du « τὸ τί ἦν εἶναι » aristotélicien : elle n'est plus en rien celle de la « *quidditas* » scolastique. Le sens du substantif « *das Wesen* » doit désormais être entendu à partir de l'*aspectualité* du vieux verbe allemand « *\*wesen* », où la valeur d'aspect d'« être » est elle-même entendue comme celle de « *währen* » : dans la *valeur d'aspect* qui n'est autre que celle de la « *durée* », du « *séjour* » et de la « *demeure* ». Cette entente de « *Wesen* » propre à la pensée de Heidegger, il arrive plus d'une fois au penseur d'en expliciter — dans des contextes extrêmement divers — toute l'intention et la teneur. Ainsi, par exemple, à propos de la pensée de ce que l'on a pris l'habitude (désormais semble-t-il invétérée) d'appeler « l'*essence* de la technique », et que Heidegger, quant à lui entreprend de penser, en un tout autre sens, comme « *das Wesen der Technik* » : comme le « domaine de déploiement » que s'ouvre « la technique moderne » afin d'y

<sup>44</sup> Cf. *Deutsches Wörterbuch* von Jacob & Wilhelm Grimm, *op. cit.*, articles *Wesen* (vol. 29, pp. 510-501) et *Währen*, IV (vol. 27, pp. 791-807).

<sup>45</sup> Martin Heidegger, *Vorträge und Aufsätze*, *op. cit.*, p. 34.

résider et d'y « être » littéralement « comme chez elle ». Eu égard à la prise en considération de ce que signifient des expressions allemandes telles que « *das Hauswesen* » ou « *das Staatswesen* » (par lesquelles il est d'usage ancien de désigner « tout ce qui concerne la maison » ou « ce qui concerne l'État »), ou bien encore « *die Weserei* » (mot par lequel Johann Peter Hebel désigne encore la « mairie », la « maison commune ») —, Heidegger fait expressément remarquer que « *Wesen* », dans « *das Wesen der Technik* » entendu tel qu'il l'entend, *ne signifie justement pas* « au sens du genre et de l'*essentia* ». Et il en souligne avec l'insistance l'*aspect verbal* : y accentuant la « mêmeté » avec « *währen* » — mais en un sens de « *durer* » et de « *demeurer* » qui n'est plus désormais susceptible d'une entente traditionnellement « métaphysique », puisqu'il doit être désormais entendu à partir de la « dispensation de la vérité de l'Être ».

Même si l'« entente du sens de l'Être » dont pourrait témoigner cette expérience « temporelle » de « *\*wesen* » a bel et bien été entrevue de longue date —, elle n'a conduit, à l'intérieur de « l'histoire de la métaphysique », qu'à une entente de la « *durée* » de l'« Être » comme de l'« éternité » et de l'« intemporalité » propre à l'« *essence* » et à l'« *idée* » :

« Socrate et Platon pensent déjà le *Wesen* < sc. l'être > de quelque chose comme en étant *das Wesende* < sc. ce qui en fait l'être >, au sens de *das Währende* < sc. ce qui y demeure >. Mais ils entendent ce qui dure et demeure au sens de qui y perdure : *das Fortwährende* (l'ἀειὸν). Et ce qui perdure, ils le trouvent dans ce qui se maintient comme demeurant quoi qu'il arrive. Quant à ce qui demeure de la sorte, ils le découvrent dans l'aspect (εἶδος, ἰδέα), par exemple dans l'idée de « maison ».

En celle-ci < sc. l'idée > se montre ce qu'est toute chose ainsi configurée. Les maisons singulières, réelles et possibles, sont des variantes, changeantes et passagères, de l'"idée", et ressortissent donc à ce qui ne dure pas *das Nichtwährende*.

Mais il n'est en aucune manière établi (ni à établir) que ce qui dure doive résider uniquement et exclusivement dans ce que Platon pense comme l'ἰδέα, Aristote comme τὸ τί ἦ εἶναι (ce qu'était déjà chaque chose), ni non plus dans ce que la métaphysique, selon les acceptions les plus diverses, pense comme *essentia*. »<sup>46</sup>

Le « *Wesen* » impliqué dans ce qui apparaît comme « *das Wesen der Technik* » n'est donc nullement, quant à lui, l'« essence (et quintessence) métaphysique » — supposée « conceptuelle », voire « idéale » et « intemporelle » — de « la technique planétaire ». Il en désigne bien plutôt la « durée » et le « séjour », se déployant comme un « règne », à la faveur (et au péril) une « époque de l'Être », comme une « modalité historique » de la « dispensation de la vérité de l'Être ». La « durée » à laquelle ressortit alors le « *Wesen* », ainsi entendu, a donc manifestement trait, selon Heidegger, à la « temporalité » de l'« histoire de l'Être ». — Dès l'*Introduction à la métaphysique* de 1935, Heidegger ne manque pas d'attirer l'attention sur cette valeur éminemment « durative » du verbe « *wesen* ». Ainsi, dans le chapitre consacré à la « *grammaire et étymologie du mot "être" "sein"* », Heidegger, rassemblant les diverses racines indo-européennes impliquées dans la conjugaison allemande du verbe

---

<sup>46</sup> Martin Heidegger, « *Die Frage nach der Technik* », in : Martin Heidegger, *Vorträge und Aufsätze*, Günther Neske, Pfullingen 1959, pp. 33-34.

« être » — « *sein* » —, y fait clairement paraître, à côté de la racine « \**es-* » (sanskrit : *asus, esmi, esi, esti, asmi* ; grec : εἶμί, ἔστιν, εἶναι ; latin : *e-sum, esse, est, sumus, sunt* ; français : *estre, es, est, sommes, sont* ; allemand : *ist, sind, sein*) —, et de la racine « \**bheu-* » ou « \**bhû* » (allemand : *bin, bist, bis* — et : « \**binnan* », au sens d'« habiter » ; anglais : *to be, been* ; grec : « \**φυ-* », dans : φύειν, φύσις ; latin : *fui, fuisse, futurum* ; français : *fus, fut, furent, futur, etc.*) —, la troisième racine : « \**wes-* » — présente dans « *wesen* » et « *Wesen* », mais aussi dans les formes « *ich war* », « \**was* », « *du warst* », « *es west* », « *gewesen* », « *wesend* » (dans « *an-wesend* » et « *ab-wesend* »).<sup>47</sup> Si la première racine exprime la signification de l'« être » comme « vivre », et la seconde, le mouvement de l'« éclosion » et de la « croissance » d'êtres vivants, la troisième exprime l'acte de « demeurer en un séjour ». D'où il ressort que le sens originel de « *Wesen* » n'est nullement celui de l'« essence », mais bien plutôt celui de l'« habitation » et de la « durée », sous le triple aspect de la « présence du présent », de la « venue à la présence » ainsi que du « retrait de la présence » (dans la modalité d'être de l'« absence ») :

« La troisième racine n'apparaît que dans le champ des flexions du verbe germanique “*sein*“ : \**wes-*, sanscrit *vasami*, germanique *wesan*, habiter, séjourner, s'établir < sc. respectivement : *wohnen, verweilen, sich aufhalten* > ; à \**ves-* ressortissent *Ἔστιά, Ἔστυ, Vesta, vestibulum*. C'est à partir de là que se forment en allemand : “*gewesen*“ < j'ai été >, ainsi que : *war, was* < j'étais, il était >, *es west* < il est >, *wesen* < sc. être, demeurer >. Le participe présent, “*wesend*“, s'est maintenu dans *an-wesend* < sc. pré-sent : venant à la présence > et *ab-*

<sup>47</sup> Cf. Martin Heidegger, « Zur Grammatik und Etymologie des Wortes “*sein*“ », in : *Einführung in die Metaphysik*, chap. II, Max Niemeyer, Tübingen 1953, 1976<sup>4</sup>, pp. 54/55.



*wesend* < sc. ab-sent : sortant de la présence >. Le substantif, “*Wesen*“, ne signifie pas, à l’origine, le ce-que-c’est *bedeutet ursprünglich nicht das Was-sein*, la *quidditas*, mais bien l’y-demeurer et durer comme présence, comme venir et sortir à — et de — la présence sondern *das Währen als Gegenwart, An- und Ab-wesen*. »<sup>48</sup>

C’est selon cette acception (aspectuellement « *verbale* », et non point du tout « *substantive* ») de « *Wesen* », et eu égard à l’ensemble de ses *valeurs d’aspect*, que Heidegger peut seulement poser sans redondance métaphysique la question « *de l’essence de l’Être* » — comme nous traduisons habituellement un peu vite — ; entendons : la question qui s’enquiert du « *Wesen des Seyns* » : du « *Wesen* » de l’« *Estre* » lui-même, de son « *séjour* », de sa « *durée* », de sa « *demeure* » en quelque sorte : de son « *aire de déploiement* », de sa manière de « *déployer son être* » dans la « *durée* » qui lui est propre (celle de la « *temporalité de l’Être* » d’Être et temps). — « *Die Frage nach dem Wesen des Seyns* » : Comment traduire, décidément ? Faut-il dire : « *La question de l’essence de l’Estre* » — au risque de supposer à celui-ci une « *essence* » ? Ou bien encore : « *La question de l’être de l’Estre* » ? — Fâcheux sentiment de redondance, d’élévation à la seconde puissance ; spectre de la stérile régression à l’infini... Alors que Heidegger, prenant ses amers à deux mots bien distincts : « *Seyn* » et « *Wesen* », dont l’étymologie et les *valeurs d’aspect* diffèrent significativement (tout en évoquant bien tous deux, ici comme là, au sein de l’« *Être* », des modalités de l’« *habitation* »<sup>49</sup>) — s’enquiert, dans la

<sup>48</sup> Martin Heidegger, « *Zur Grammatik und Etymologie des Wortes “sein“* », *Einführung in die Metaphysik*, chap. II, *op. cit.*, p. 55.

<sup>49</sup> Voir là-dessus, par exemple : *Sein und Zeit*, § 12, p. 54. — Où Heidegger fait déjà remarquer que la forme « *bin* » de la conjugaison du verbe « *sein* », dans « *ich bin* » (« *je suis* ») est de la même racine que la préposition « *bei* » (« *auprès de* », « *chez* »), et que « *ich bin* » signifie « *ich wohne, ich halte mich auf bei...* » : « *j’habite, je séjourne auprès de...* ». De même encore, la préposition « *in-* », dans « *In-sein* » (l’«

question du « *Wesen* » de l' « *Estre* », de la façon qui est la sienne de « *séjourner* », de l'aspectualité et de la modalité du « *séjour* », du mode de « *déploiement* » et de la qualité de la « *durée* », propres à l' « *habitation* » de l'« Être », comme tel, « auprès » de l'être humain, à la faveur et au péril des « modes d'*habitation* » de celui-ci, — notamment en termes de « *temporalité* » et de « *spatialité* », mais aussi en termes d' « *aspectualité* » de la « *dispensation* » même de la « *vérité de l'Être* », tous termes susceptibles d'une appréciation « phénoménologique », « historique » et... « *topologique* ». Ce dont il s'agit bien alors, c'est du « *séjour de l'Être* », de la façon dont il « *s'établit* », « *dure* », « *demeure* » et « *habite* » (ainsi cette « *demeure* » que lui est la « *langue* » et la « *parole* » : l'« *\*aître de la langue* », la « *maison de l'Être* », cette « *maison* » que lui est « le langage », et avec lui le « *là* » d' « être-le-là »). Et il ne s'y agit donc point de son « *essence* » et « *quintessence* », de ce qui n'en serait jamais alors que l' « *idée* » (dont il serait du reste impossible de déterminer ultimement le « *genre* », comme le savaient si bien d'ailleurs Platon... et Aristote<sup>50</sup>). — Bref : la question du « *Wesen* » de « *l'Être* » (voire : de « *l'Estre* ») *lui-même* n'est plus la question métaphysique de son « *essence* » ni de son « *genre* » ultime — ; elle est la question de la « *vérité de l'Être* », de la *singulière* « *mouvementation* » et « *dispensation* » de celui-ci (l' « *Estre* » lui-même !) au cœur de celui-là (le « *là* » d' « être-le-là »), de la « *dispensation de l'Estre* » dans la multiplicité de ses « *époques* » et de ses « *guises* », en tant que cette question

---

être-à... », l'« y-être... » de l'« être-au-monde »), ressortit au vieux verbe « *\*innan* », au sens de « *wohnen, habitare, sich aufhalten* » : « *habiter, se tenir en un séjour* » (*ibidem*). C'est ainsi que : « *Sein, als Infinitiv des "ich bin", d. h. als Existenzial verstanden, bedeutet wohnen bei..., vertraut sein mit...* » : « *Sein*, comme l'infinitif de « *ich bin* », entendu comme existentiel, signifie *habiter auprès de..., chez..., être familiarisé avec...* », ou encore « *habitué à...* » (*ibidem*). — Voir encore : *Einführung in die Metaphysik*, chap.II, *op. cit.*, pp.55/56 ; mais aussi : « *Bauen, Wohnen, Denken* », in : *Vorträge und Aufsätze, op. cit.*, pp. 139-156 (cf. « *Bâtir, habiter, penser* », in : *Essais et conférences*, Gallimard, Paris 1958, pp. 170-193 ; etc.

relève bien désormais — au-delà et dans le prolongement de la question « *du sens* < sc. temporel > *de Être* » telle qu'elle se pose encore dans *Être et temps* — d'une « topologie & histoire de l'Estre » — et — en dernière instance : de toute une secrète « économie de l'*Ereignis* ». Il ne saurait plus s'agir là le moins du monde de la vieille question métaphysique de l'« essence de l'étant » (τί τὸ ὄν ?), dans aucune de ses deux acceptions « onto-théo- logiques », ni non plus par conséquent de l'« ousiologie » qu'elle commande (et tout aussi peu de la « théologie » qu'elle requiert).

C'est en quoi Heidegger ne manque pas de souligner, encore que de façon très laconique (mais avec toute la force afférente à ce mode d'expression même), dans les *Beiträge*, l'*extrême différence* — LA *Différence* » même ! — qu'il décèle entre « *sein* » et « *wesen* » —, et dont il fait l'usage le plus rigoureux : « *Das Seiende "ist". Das Seyn aber "west"* ». <sup>51</sup> — Là encore, comment traduire ? Faut-il dire: « *L'étant "est". Tandis que l'Estre "este"* », en recourant au vieux verbe « *ester* », dont la conjugaison du verbe « être », tient, en français, quelques-unes de ses formes cardinales <sup>52</sup> ? Faut-il alors rendre « *die Wesung des Seyns* » par quelque chose comme l'« *estance* » ou l'« *estée de l'Estre* » ? — Faut-il même aller jusqu'à parler de l'« *Estrée de l'Estre* » <sup>53</sup> ?

<sup>50</sup> Cf. Aristote, *Métaphysique*, B 3, 998 b 22. — Et pour ce qui est de Platon : l'ensemble de l'argument de l'Étranger d'Élée du *Sophiste* — où se trouve exhibée l'énigmatique « excédentarité de l'Être ».

<sup>51</sup> Cf. *Beiträge zur Philosophie*, § 135, p. 254 ; § 139, p. 260 ; § 164, p. 286 ; § 219, p. 344 ; etc.

<sup>52</sup> Conservé au sens juridique d'« *ester en justice* », du latin « *stare* » : « se tenir debout », l'infinitif « *ester* » correspond aux seules formes qui en ont été employées pour servir à la conjugaison française du verbe « être » — au présent de l'indicatif : vous « *êtes* » ; à l'imparfait : je ou tu « *étais* », il « *était* », vous « *étiez* », ils « *étaient* » ; ainsi qu'au participe passé : « *été* » et au participe présent : « *étant* ». — L'infinitif français : « *être* » ressortit, quant à lui, non pas à « *stare* » (ni par conséquent à « *ester* »), mais bien à la racine indo-européenne « *\*es-* » (sanskrit : *esmi, esi, esti, asmi, asus* ; grec : εἶμί, εἶναι, ἔστικ, εἶσικ, etc. : latin : *e-sum, es, est, esse, sumus, sunt* ; français : je *suis*, tu *es*, il *est*, nous *sommes*, ils *sont, être*, etc. ; allemand : *sein, seid, sind, ist* ; etc.) : « vivre ».

<sup>53</sup> « *Estance* », sauf à être rapprochée de l'espagnol « *estancia* », demeure beaucoup trop liée à l'être de

Ce qui apparaît, en tout cas, manifeste — dans la perplexité où ne saurait manquer de nous plonger le « travail du texte » de l'écriture des *Beiträge* —, c'est que la traduction et l'interprétation de « *Wesung* » impliquent inévitablement celles de « *Wesen* » tel qu'il est lui-même impliqué au cœur de la pensée qui est celle de la « *topologie de l'Estre* ». Il faut donc se mettre en quête d'une traduction « *topologique* » de « *Wesen* » et de « *Wesung* ». De ce point de vue, la difficulté éprouvée à traduire et à entendre « *Wesung* » doit nécessairement nous conduire à remettre en chantier de fond en comble la traduction habituelle de « *Wesen* » et des composés de « *wesen* », auxquels ne saurait plus du tout convenir (si l'on veut avoir quelque chance de rendre le sens et l'aspect de tout le travail de pensée de Heidegger conformément à ses propres indications de *tempo*, ainsi que dans la « *topologie de l'Estre* » qui est la sienne) le registre métaphysique traditionnel de l'« *essentia* » et de l'« *οὐσία* ».

Qu'il nous plaise ou non de devoir ici apprendre à renoncer à quelques-unes de nos « habitudes métaphysiques » les plus invétérées —, la question de la traduction « topologique » de « *Wesung* » et de « *Wesen* » ne peut plus, en tout cas, être éludée — non seulement dans les textes des *Beiträge* et dans ceux qui lui font suite<sup>54</sup>, mais encore dans les textes où apparaissent déjà — comme « sans qu'il y paraisse » — à côté du mot « *Anwesung* » (ou « *An-wesung* »), les expressions de « *Wesung des Seyns* », de « *Wesung der Wahrheit des Seins* », ou de « *die Wesung der Wahrheit des*

---

« *l'étant* ». — « *Estée* » demeurerait, quant à elle, trop exclusivement dépendante du verbe « *ester* », au sens précédemment signalé (trop étranger au sens du verbe allemand « *wesen* »). — Quant à l'« *Estrée de l'Estre* », il nous faudrait alors l'entendre strictement *au sens du mouvement propre à l'« Estre »*, et non pas au sens du vieux mot français « *estrée* », du latin « *strata (via)* », qui désignait une « route pavée ».

<sup>54</sup> Cf. Martin Heidegger, *Besinnung*, Gesamtausgabe, Bd. 66, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1997, et *Geschichte des Seyns*, Gesamtausgabe, Bd. 67, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1998.

*Seyns als Ereignis* ». <sup>55</sup> Il est même probable qu'à partir de là, l'expression « *die Wesung des Seyns* » nécessite — récursivement — le même effort pour tout le travail de pensée que Heidegger — dès avant *Être et temps* et avec *Être et temps* — fait intensément porter sur le renouvellement de l'entente de la modalité verbale et aspectuelle et de l'étymologie du « *Wesen* », eu égard à l'opposition traditionnelle (devenue soudain caduque) de l'« essence » et de l'« existence » métaphysiquement entendues comme « quiddité » et « quoddité ». <sup>56</sup> — Dans la conférence de F.-W. von Herrmann, qui se faisait l'écho fidèle de la pensée de la « *Wesung des Seyns* », les mots « *Wesung* » et « *Wesen* », ainsi que les diverses formes du vieux verbe « \**wesen* » (ainsi réactivé par Heidegger), ses dérivés adverbiaux (« *wesentlich* », « *wesenhaft* ») et ses composés nominaux (« *Wesensentwurf* », « *Wesensgrund* », « *Wesensfolge* », « *Wesenssatz* », « *Wesensumgrenzung* », mais aussi « *Anwesen* », « *Anwesung* », etc.), ne comptaient pas moins de cent-quinze occurrences. <sup>57</sup> La question était donc, pour le traducteur, impossible à éviter, comme *a fortiori* elle le restera

---

<sup>55</sup> Sans chercher à établir ici un relevé d'occurrences systématique, signalons tout de même, avant la parution des *Beiträge* : *Schellings Abhandlung Über das Wesen der menschlichen Freiheit (1809)*, Max Niemeyer, Tübingen 1971, 206 & 208 [textes datant du semestre d'été 1936]; *Grundfragen der Philosophie. Ausgewählte "Probleme" der "Logik"*, Gesamtausgabe, Bd. 45, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1984, pp. 201 sq. (semestre d'hiver 1937/1938); *Grundbegriffe*, Gesamtausgabe, Bd. 51, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1981, pp. 113-114 [semestre d'été 1941]; *Parmenides*, Gesamtausgabe, Bd. 54, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1982, p.XI & pp. 208-209 [semestre d'hiver 1942/1943]; — et depuis la parution des *Beiträge* : *Die Metaphysik des deutschen Idealismus (Schelling)*, Gesamtausgabe, Bd. 49, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1991, pp. 69, 139, 157 [premier trimestre 1941 & semestre d'été 1941]; *Besinnung*, Gesamtausgabe, Bd. 66, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1997, pp. 53/54, 85, 94/95, 98, 108 [textes datés de 1938/1939]; *Feldweg-Gespräche*, Gesamtausgabe, Bd. 77, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1995, pp. 144-145 [textes datant de 1944/1945]. Signalons enfin une belle occurrence de l'expression « *Wesung der Wahrheit* » dans le poème « *Inständigkeit* » du recueil intitulé « *Winke* », in : Martin Heidegger, *Denkerfahrten*, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1983, p. 27, repris dans : *Aus der Erfahrung des Denkens*, Gesamtausgabe, Bd. 13, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1983, p. 27.

<sup>56</sup> Voir, par exemple: « *Einleitung zu "Was ist Metaphysik?"* », in: *Wegmarken*, 2. Auflage, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1978, pp. 368/369.

<sup>57</sup> Cf. Friedrich-Wilhelm von Herrmann, « *Das Ende der Metaphysik und der andere Anfang des Denkens* », in : *Wege ins Ereignis*, op. cit., pp. 64-84.

pour celui qui, dans l'avenir, devra se risquer à traduire les *Beiträge zur Philosophie*.<sup>58</sup> — Il n'est pas jusqu'à la seule forme (au-delà de la racine \*wes- latente dans *war, warst, waren, wäre*, etc.) de la conjugaison du verbe « *sein* » (« être ») qui recoure encore au vieux verbe « \**wesen* », celle du participe passé « *gewesen* » — « été » — qui ne doit être réexaminée à la lumière de l'acception heideggerienne de « *Wesen* » et « \**wesen* ». D'autant que Heidegger y a fait appel pour articuler la pensée du temps, en faisant fond (dès avant *Être et temps*, et, manifestement, au cœur même de cet ouvrage) sur des expressions comme « *die Gewesenheit* » ou « *das Gewesene* » ; ou encore pour articuler (au cœur des années 1930) sa méditation de la thématique hölderlinienne des « dieux enfuis » — « *entflohenen Götter* » —, mais néanmoins « *étés* », peut-être même « *fuissants* » : « *die gewesenen Götter* », voire : « *die gewesenden Götter* »<sup>59</sup> !

---

<sup>58</sup> C'est à François Fédier qu'est échue cette redoutable tâche de traduction. Cf. François Fédier, « Traduire les "Beiträge"... », in : *Heidegger Studies*, vol. 9 (1993), Duncker & Humblot, pp. 15-34, ainsi que l'essai de traduction des §§ 238-242 des *Beiträge zur Philosophie*, paru dans la revue *Po&sie*, n° 81, Belin, Paris 1997, pp. 8-21.

<sup>59</sup> Cf. *Beiträge zur Philosophie*, pp. 403 *sqq.*, et notamment p. 409. — Que l'on juge ici, à ce seul exemple, de ce que peut être parfois, au contact du texte de Heidegger, sinon le « désespoir du peintre », du moins le « désespoir du traducteur » ! [NB. La possibilité de traduire l'étrange expression « *die gewesenden Götter* » par celle, non moins étrange, de « *dieux fuissants* » (en supposant possible d'activer un « participe présent » formé sur le radical impliqué dans l'infinitif latin « *fuisse* » et dans les formes françaises du passé simple « je *fus* », « il *fut* », etc., « ils *furent* ») ne s'est offerte à nous que tardivement. Voir le troisième de nos *Entretiens avec "Ligne de risque"* : « L'Événement même », in : *Ligne de risque (1997-2005)*, textes publiés par Yannick Haenel & François Meyronnis, coll. "L'Infini", Gallimard, Paris 2005, p. 363 . ]

## 2.

«*Die Wesung des Seyns als Ereignis*»

Nous proposons de rendre l'expression : « *die Wesung des Seyns* » par l'expression : « *l'aîtrée de l'Estre* » — osions-nous écrire en 1989, dans notre toute première étude ainsi intitulée. — Le recours à une telle formule exige quelque essai d'explication — voire un *supplément de philologie*. L'« *aîtrée* » est évidemment, en français, un pur néologisme ; qu'on ne trouvera dans aucun dictionnaire (à notre connaissance). Tel grammairien imaginaire, œuvrant à quelque encyclopédie apocryphe issue de l'imagination d'un Jorge Luis Borges pourrait bien cependant en faire le nom d'action obtenu par adjonction de la désinence française «—ée» (qu'il y a dans « durée », « entrée », « tournée », « journée », « matinée », « soirée », « vesprée », « année », « orée », « emblée », « maisonnée », « contrée », etc.) au radical de quelque verbe « *\*aîtrer* », restitué en quelque sorte de toutes pièces à partir du vieux mot français « *aître* » — quant à lui anciennement attesté, et qui a subsisté dans quelques *noms de lieux* (que l'on songe à l'« *aître Notre-Dame* » ou à l'« *aître Saint-Maclou* », à Rouen, ou encore à la rue « du Vieil-Aître », à Nancy, voire à tel lieu-dit « Les Aîtres » sis en lisière de la forêt de Perseigne, aux confins des collines du Perche, etc.).<sup>60</sup> — Nous sommes, quant à nous, parti de la certitude — acquise à la lecture des *Beiträge zur Philosophie* lus et médités « dans le texte » — que l'ample processus de la « *Wesung des Seyns* » doit y désigner toute une

<sup>60</sup> Et il subsiste dans la toponymie normande, par exemple (sans exclusive d'autres aires), des lieux-dits « *Les Aîtres* » ou « *Les Êtres* », ou bien encore « *L'Être Normand* », « *L'Être Guichard* », etc. (où l'« Être » signifie manifestement l'« *aître* » — la « *maison* », au sens même de l'« οὐσία », du « bien-fonds », de la « ferme »,

~~«mouvementation»~~, un «mouvement» et une «mouvance», tout un «processus» extrêmement «mouvementé», jamais encore envisagé à ce jour dans l'ensemble de la philosophie occidentale (et qui n'y a par conséquent jamais reçu de nom), et auquel seul «l'Estre» lui-même, envisagé *dans le mouvement de sa propre «dispensation»*, doit pouvoir «donner lieu», dans l'immanence même de ce qui en est l'«Événement» proprement singulier — l'«Ereignis». — Ce «mouvement», ce *processus mouvementé de «dispensation»* propre à l'«Estre» lui-même («temps» y compris) et à lui seul, tel qu'il «s'agit» de lui au cœur de l'«Ereignis», et auquel nous sommes inextricablement «impliqués», de manière immémoriale —, ce pourrait bien être, tout simplement, et tautologiquement, d'«\*estrer», ou bien d'«\*êtrer» — non point simplement d'«être» —, si l'on veut rendre compte de cette singulière «dissymétrie» (laquelle tient à l'abîme de la «différence de l'Être et de l'étant») selon laquelle «l'étant “est”» — «“ist”» —, alors que «l'Estre, quant à lui, “\*estre”», ou bien encore «“\*être”» — «“\*west”» —.<sup>61</sup> Il faudrait alors inventer, au plus près de la valeur aspectuelle du verbe «\*estrer» (ou bien «\*êtrer»...), une fois un tel verbe supposé possible, le substantif-verbal correspondant : l'«\*étrée», ou bien encore l'«\*estrée». <sup>62</sup> Il deviendrait, alors seulement, possible de parler de : l'«Êtrée», ou bien encore de l'«Estrée de l'Estre» — pour tenter de porter à l'expression quelque chose de la «mouvementation» propre à la «dispensation de la vérité de l'Être» et à l'«économie»

---

de la «propriété rurale» des Grecs, de l'«Anwesen» germanique, ou de l'«estancia» hispanique — suivi du nom patronymique de la famille éponyme.

<sup>61</sup> Cf. *Beiträge zur Philosophie*, § 135, p. 254 ; § 139, p. 260 ; § 164, p. 286 ; § 219, p. 344 ; etc.

<sup>62</sup> Le recours à l'«estrée» présente toutefois cet inconvénient que, si ce mot renvoie bien, de par son étymologie, à l'idée de lieu «tassé par piétinement», puis «dallé» et «pavé», c'est au sens de «route» et de «chaussée» qu'il faut l'entendre (italien «strada»), et non pas au sens de quelque lieu de résidence et d'habitation.



intrinsèque de l' « Événement » dont il s'agit — singulièrement — en l' « Ereignis ».

Mais il faut encore faire paraître quelque chose du sens *étymologique* de « *Wesen* », auquel (nous l'avons vu) se réfère assez souvent Heidegger, et qui importe tant à la « topologie de l'Estre », ne serait-ce que du simple point de vue de ses valeurs tout à la fois sémantiques et aspectuelles caractéristiques : « *séjourner* », « *résider* », « *demeurer* », « *habiter* ». Cette étymologie — qui ressortit à la sémantique immémoriale de la « durée », du « séjour » et de l' « habitation » — réfère *ipso facto* à l'aspectualité temporelle qui est celle d'une « *topologie de la demeure* » ; et cela jusque dans le registre de la « *finitude* » propre à tous « établissements » humains (« Nous n'habiterons pas toujours ces terres jaunes, notre délice », rappelle opportunément le poète...) — car il faut aussi parler d'une « *finitude de l'Estre* ». <sup>63</sup> Cette « topologie » de la « demeure », la « temporalité (de l'Être) » qui la hante et seule la rend d'abord possible, c'est celle du « *séjour* », de la « *demeure* », de l' « *habitation* » [« *Verweilen* », « *Aufenthalt* », « *Wohnen* »] qui est le fait « *de l'Être auprès de l'homme* » : c'est celle de la « *maison de l'Être* » ! — Or, tel est justement le registre de l' « *aître* » : l' « *atrium* », sis au cœur de la maison romaine, originellement : lieu du « *foyer* » et du « *séjour* », centre retiré de la « *demeure* » — l' « *intima aedes* » — ; « lieu »

---

<sup>63</sup> Cf. *Beiträge zur Philosophie*, § 147, pp. 268/269, ainsi que *Besinnung*, § 20, *op. cit.*, pp. 87-89. — Voir aussi, sur le thème de la « *finitude de l'Être* », voire de la « *finitude de l'Ereignis* », la remarque de *Zur Sache des Denkens*, Max Niemeyer, Tübingen 1969, p. 58 — qui en fait remonter l'origine au *Kantbuch* : Martin Heidegger, *Kant und das Problem der Metaphysik* (1929), 4., erweiterte Auflage, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1973. Le plus ancien affleurement de la « *finitude de l'Être* » que nous relevions quant à nous dans les textes semble devoir être celui de la célèbre conférence de 1929 : « *Was ist Metaphysik ?* », in : *Wegmarken*, Gesamtausgabe, Bd. 9, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1976, p. 120 : « ... *sondern weil das Sein selbst im Wesen endlich ist und sich nur in der Transzendenz des in das Nichts hinausgehaltenen Daseins offenbart* » — « ... *parce que l'Être même est fini en son aître* et ne se manifeste que dans la transcendance de l'être- le-là maintenu exposé au Néant ».

---

néanmoins *ouvert* à la fois aux influences du ciel, du temps, du climat et du jour, et à l'espace de la demeure autour de lui distribué, au point de signifier, par *métonymie*, la « maison » tout entière avec ses dépendances — ses « *aîtres* », ou ses « *êtres* ». <sup>64</sup> Le mot « *aître* » en vient ainsi à désigner, en vieux français, la « maison », la « demeure », l'« enclos », la « cour » d'une « ferme » et l'ensemble de ses dépendances (telle la « mesure » des pays de Haute- Normandie), enfin la « galerie » et le jardin d'un « cloître », le « parvis », puis le « cimetièrre » de l'église ou l'« enclos paroissial », le lieu clos et enceint, mais ouvert à l'espace d'une habitation plus vaste du « pays » (« ciel et monde » y compris). Un peu comme l'« *atrium* », de cuisine étroite et enfumée qu'il fut sans doute à l'origine en Étrurie, réduit à l'ouverture de la cheminée ou de l'« *impluvium* », d'être ainsi le « lieu de séjour » où se tient, autour du « foyer » — l'« *âtre* » — au cœur de la maison, le « foyer », le « là » de la « maisonnée » — le « *Da* » de « *Da-sein* » —, s'élargit à la dimension du « péristyle » de la grande demeure romaine, s'y « élargit » et « allégit », à l'imitation des mœurs grecques, jusqu'à y être l'« éclaircie », la « *Lichtung* » de la maison, le « lieu » même que les Grecs nommèrent du néologisme d'« ἀθροῖον » : le « lieu » de la maison où celle-ci s'ouvre, en son milieu, à l'« *éther* », c'est-à-dire aussi bien au « feu du ciel » qu'à l'influence du climat, à la fraîcheur du matin et du soir (comme à l'instar des « puits de lumière » des anciens palais crétois). Il n'est pas sans intérêt de remarquer ici que l'« *aedes* », qui désigne, au pluriel, l'ensemble de « la maison » (connue dans toute la complexité

---

<sup>64</sup> Les « *êtres* » (ou encore les « *aîtres* ») d'une maison, la « disposition des lieux » dans l'économie interne d'une demeure, et notamment des « dépendances » (latin « *extera* »). Notons que la seconde orthographe — les « *aîtres* » pour les « *êtres* » d'une demeure — provient d'une confusion — en elle-même extrêmement *révélatrice*, et selon nous pleine de sens — avec le mot « *aître* ».

de « ses êtres »), semble bien devoir être étymologiquement apparenté à l'« *ether* », à l'« αἰθήρ » grec, lui-même entendu à partir du verbe grec « αἶθω » (au sens d'« allumer un feu ») —, et donc aussi à l'entente grecque de l'« *âtre* » : de l'« *atrium* » comme « αἶθριον ». <sup>65</sup> De même, au gré de cette puissante *métonymie* (aux termes de laquelle le cœur de la maison s'entend appeler à en désigner l'entièreté), le mot « *âtre* », en vient-il à signifier dans l'ancien français (dans le courant du XI<sup>e</sup> siècle), par référence à l'« *atrium* », la « maison » tout entière, puis le « parvis » et le « cloître » — comme lieu, non de « clôture », mais bien d'*ouverture*, intérieure à l'« enclos conventuel », *sur le ciel* (comme l'est aussi, étymologiquement, le « *templum* » latin) —, puis l'« enclos paroissial » (y compris l'ossuaire) et même seulement la « place » où peut venir se rassembler la communauté. — L'étymologie stricte du mot « *âtre* » n'en a pas moins subi, entre le XI<sup>e</sup> siècle et le début du XIII<sup>e</sup> siècle, une confusion révélatrice avec celle du mot « *âtre* », à la faveur de la graphie « *aistre* » (qui s'en est très longtemps imposée en lieu et place d'« *astre* » pour dire l'« *âtre* », sous l'attraction irrésistible du mot « *âtre* »). L'« *âtre* » désigne en effet le lieu carrelé (de « coquilles » et de « tessons » de poteries) où se tient proprement le « feu » et le « foyer » de tout premier établissement humain (du latin « *ostracum* », devenu « *astracum* », et du grec « ὄστρακον » : l'« huître », la « coquille » et le coquillage, et par analogie le « tesson de poterie », puis le « carrelage » — cf. allemand « *Estrich* », ou « *Esterich* », et l'anglo-normand « *Estre* »). L'étymologie populaire, et

<sup>65</sup> Voir là-dessus : A. Ernout & A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la Langue latine*, Histoire des mots, tirage de la 4<sup>e</sup> édition, augmentée d'additions et de corrections par Jacques André, Klincksieck, Paris 2001, p. 54, article « *atrium* » ; voir aussi l'article « *aedes* », *op. cit.*, p. 10. Ainsi que : Pierre Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la Langue grecque*, Histoire des mots, Éditions Klincksieck, Paris 1968, 2<sup>e</sup> tirage 1983, pp. 32-33, article « αἶθω ».

même ici demi-savante (souvent si puissamment révélatrice d'un véritable « phénomène ») qui fait ainsi, comme invinciblement — à l'expérience de « la chose même » —, correspondre à l'« *aître* » le mot « *âtre* », c'est-à-dire « *astre* » (du latin « *astracum* »), au point de lui donner usuellement la graphie « *aistre* », pour finir par revenir d'« *aistre* » à « *aître* » (et par conséquent d'« *âtre* » à « *aître* » !), en mêlant ainsi inextricablement l'une à l'autre les deux étymologies, en droit distinctes l'une de l'autre, de manière à les y articuler étroitement —, cette étymologie populaire (ou du moins « demi-savante ») n'en est pas moins, à notre sens, une extraordinaire « leçon de choses » phénoménologique, et un « document historial », quant à l'expérience humaine — immémoriale — de l'« habitation des mortels ». Il y a là bien plus encore qu'un simple « phénomène social total » : l'*attestation ontologique originale* de toute une archaïque « topologie de la demeure ».

Pour témoigner encore ici de ce phénomène de « *coalescence sémantique* » — qui a retenu toute notre attention —, qu'il nous suffise ici d'en mentionner un témoignage tardif, sédimenté dans la langue classique, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Nous lisons ainsi, dans le *Dictionnaire Universel* d'Antoine Furetière, à l'article ATRE, les précisions suivantes :

« ATRE, subst. masc. Le sol ou le bas d'une cheminée, qui est garni de carreau, de brique, de pavé, ou de fer ; le lieu où on fait le feu. ... Ce mot vient, selon quelques-uns, de *atrium*, qui signifie *cour*. Menage dit qu'il vient de *atrum*, parce qu'il est noir de fumée. Mais Du Cange soutient qu'il vient du mot *astrum*, qui signifioit autrefois une maison toute entiere, & que c'est un

mot Saxon qui signifioit un *foyer*, ou une fournaise. Il ajouste que ce nom a été étendu à tout le logis, comme nous avons appelé un *feu* toute une famille. Il dit aussi que tous les foyers s'appelloient autrefois *astre*, & *aistre*, dont on voit encore une marque en cette phrase, Sçavoir les *aistres* du logis, pour dire, en connoistre les chambres et les foyers. »<sup>66</sup>

Où l'on voit s'articuler jusqu'à se confondre tant l'« *aître* » et l'« *âtre* » que même « *les êtres* de la maison » (latin « *extera* », pour en dire les « dépendances »), au cœur d'une « *topologie* », et même d'une « *économie de la demeure* » — où règne par prédilection la logique de la « *métonymie* » : du « *foyer* » à toute la « *demeure* ».

Après de l'humble four de boulanger, dans la « *cuisine* » même d'Héraclite, si humble puisse-t-elle paraître aux yeux de ses visiteurs, « là aussi, des dieux sont présents » : « *εἶναι γὰρ καὶ ἐνθαῦτα θεοῦς* ». <sup>67</sup> Il n'est nullement indifférent de remarquer que, lorsque Heidegger médite, selon cette indication d'Aristote, ce qui fait justement le « *Wesen* » — le « *séjour* », la « *résidence* » et l'« *habitation* » — c'est-à-dire proprement l'« *ἦθαι* » même de l'être humain, sa « *demeure* », son séjour proprement « *habituel* » et pour tout dire « *éthique* » —, dans un passage célèbre de la *Lettre sur l'humanisme*, il en traduit le texte de façon à y faire clairement apparaître le verbe allemand « *anwesen* » comme y impliquant intimement le verbe « *wesen* » : « *Auch hier nämlich WESEN Götter AN* », ou bien encore : « *Götter WESEN auch hier AN* »<sup>68</sup> —. « Là aussi, justement, des dieux sont

<sup>66</sup> Antoine Furetière, *Dictionnaire Universel*, chez Arnout & Reinier Leers, La Haye & Rotterdam 1690, rééd. aux Éditions Le Robert, Paris 1978, tome premier, article ATRE.

<sup>67</sup> Aristote, *Parties des animaux*, I, 5, 645 a 21.

<sup>68</sup> Martin Heidegger, « *Brief über den "Humanismus"* », in: *Wegmarken*, 2. Aufl., Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1978, pp. 352-355 [Nous soulignons en petites capitales].

*présents* », « Là aussi, justement, des dieux *sont* à demeure < *sc. y habitent* > ». — Autrement dit : « Là aussi, justement, *y \*aîtrent* des dieux » — « Là aussi, des dieux *y \*aîtrent* » — ou « *y ont aître* » (c'est-à-dire aussi « temples » et « sanctuaires »).

Supposons donc que « *l'Êtrée de l'Estre* » — ou bien encore « *l'Estrée de l'Estre* » : le mouvement même, la mouvementation du « déploiement de l'Estre » dans toute la dimension de son « habitation » — puisse s'écrire : « *l'\*Aîtrée de l'Estre* ». — L' « *Estre* », dès lors, *y \*aîtrera* », dès toujours *y aura \*aîtré* » : il *y \*aître* » et il « *y a aître* » — d'une « *\*aîtrée* » à nulle autre pareille —, « où » (c'est-à-dire : « durant » laquelle, au « fur et à mesure » de laquelle) il « étend et déploie », historiquement et topologiquement, l' « espace et la durée de son propre séjour » : sa « *mansion* » et sa « *masure* », son « *maisnage* » et sa « *maisniée* »<sup>69</sup> — sa « *maison* », donc, et ce qui en est l' « *aître* », dans la familiarité de ses « *êtres* » (ou : « *aîtres* »). C'est à présent « là » qu'Il « demeure » : « là » que s'établit la « *maison de l'Être* ». C'est « là » qu'Il « établit son « *aître* », *y prenant*, littéralement ses « *habitudes* ». Il « *y* » a — dans son « *aîtrée* » propre — celle-là même dont « Il » *y \*aître* » et « demeure » auprès de nous, et dont « Il » *y est* » — « chez nous comme chez lui » — au gré d'immémoriales « *lois de l'hospitalité* ». Il *y a* pour autant son « *aître* » et son « *Wesen* », son « *Anwesen* », son « οὐσία »<sup>70</sup> et son « ἦθος »<sup>71</sup> : ses « feux et

<sup>69</sup> Tous ces termes s'entendent à partir du latin « *manere* », au sens de *rester, demeurer, habiter* » et instituer son « *mesnage* ». C'est ainsi que, lorsqu'il traduit l'*Économique* de Xénophon, Étienne de La Boétie l'intitule tout naturellement, dans le français d'une haute époque de la langue: «*La Mesnagerie de Xénophon*». Cf. *Œuvres complètes* d'Estienne de La Boétie, volume I, William Blake & Co. Éditeur, 1991, pp. 147-230.

<sup>70</sup> Heidegger a signalé à de nombreuses reprises l'équivalence entre l' « οὐσία » et l' « *Anwesen* » — au sens du « domaine agricole », du « fonds agraire », de la « propriété terrienne » (cf. esp. *estancia*). Et il subsiste, nous l'avons dit, dans la toponymie normande, par exemple, des lieux-dits tels que « Les aîtres »,

lieux », le « lieu », le « là » de son « séjour », le « temps & lieu » aventuré de l'« histoire & aventure » qui est la sienne — « *temps & lieu* » de l'« *histoire de l'Estre* » — immémorialement sis, en toute « finitude », à la « *Croisée des Quatre* »<sup>72</sup> que lui « sont », dans la configuration du « monde » retrouvé : « Ciel & Terre » & « Divins & Mortels ». Mais ce « temps & lieu » sien, « l'Être » ne saurait justement jamais l' « y » avoir si ce n'est en « y-appropriant » à sa propre « aventure & éventualité » — celle-là même de l'« Événement » de l'« Ereignis » ! — l'« aître » de l'être humain comme « être-le-là », sa « demeure » : « *das Menschenwesen* » — l'« aître de l'être humain » (avec ses « feux et lieux », avec « ses Lares et ses Pénates »)—, afin que l'être humain « y » soit (de tout son être »)

---

« l'Être Normand », « l'Être Guichard », *etc.* (où « Être » se substitue à « Aître »). L'attestation du lien qui fait tenir ensemble l'expérience même d' « être », l'expérience de l' « Être », d'une part, et — d'autre part — l'expérience de l' « habitation » et de la « demeure », est un acquis ontologique et anthropologique immémorial — sur lequel Heidegger n'a cessé de faire fond.

<sup>71</sup> Cf. *Wegmarken*, 2. Aufl. 1978, pp. 352-355. — Pour la signification archaïque du mot « ἦθος », cf. Pierre Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, *op. cit.*, tome I, pp. 407-408 (article: « ἦθος »). Pour ce qui est de l'emploi de « ἦθος » au pluriel, « τὰ ἦθεα », et dans son sens originel de « séjour », « demeure » et « habitation », voir, par exemple : Hésiode, *Les Travaux et les jours*, vers 137, 167, 222, 525, *etc.*; mais encore : Hérodote, *Histoires*, 2, 142, (où le mot est employé pour désigner les « demeures du soleil », à savoir les régions célestes du Levant et du Ponant). — Dans le passage célèbre de la *Lettre sur l' "humanisme"*, Heidegger insiste sur cette entente archaïque de l' « ἦθος » comme « séjour » [*Aufenthalt*], dans l'interprétation qu'il donne du fragment d'Héraclite « ἦθος ἀνθρώπων δαίμων » : cf. Martin Heidegger, *Wegmarken*, Gesamtausgabe, Bd. 9, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1976, pp. 354sqq. — Le « séjour » dont il s'agit là y a bien conjointement une signification « *ontologique* », et même « *topologique* » — d'une part : celle-là même du « lieu » dont il s'agit dans l' « εἶναι καὶ ἐνθαῦτα θεοῦς », d'un « lieu », d'un « temps & lieu » qui pourrait bien venir merveilleusement coïncider avec le site qui est celui du « *Da-* » de « *Da-sein* », du « là » de l' « être-le-là » ! —, et — d'autre part : tout à la fois une signification « *éthique* ». — Les penseurs grecs n'ont par ailleurs jamais manqué de rapprocher, voire d'associer suggestivement, les notions d' « ἦθος » et d' « ἔθος », de même que peuvent l'être en français (si l'on nous en permet ici l'alliance et le chiasme) : l' « habitude » & l' « habitation ». — Cf. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, II, 1, 1103 a 17-18 ; *Éthique d'Eudème*, II, 2, 1220 a 39/1220 b 7 ; mais aussi : Platon, *Lois*, VII, 792<sup>e</sup> : « τὸ πᾶν ἦθος διὰ ἔθος » ; *Lois*, 968d : « ἦθη καὶ ἔθη », *etc.* —

<sup>72</sup> Nous proposons de rendre ainsi, s'il se peut, l'expression « *die Vierung des Gevierts* » — où se recroisent en monde » les deux dimensions propres à la topologie du « *Carré des Quatre* » — « *das Geviert* » —, soit : « Terre & Ciel » & « Divins & Mortels ». — Cf. Martin Heidegger, « *Das Ding* », in : *Vorträge und Aufsätze*, Günther Neske, Pfullingen 1954, 1978<sup>4</sup>, pp. 157-175, notamment pp. 171-173 ; mais aussi : « *Die Kehre* », in : Martin Heidegger, *Die Technik und die Kehre*, Günther Neske, Pfullingen 1962, 1982<sup>5</sup>, pp. 43 et 47 ; ou encore : Martin Heidegger, « *Protokoll zu einem Seminar über den Vortrag "Zeit und Sein"* », in : *Zur Sache des Denkens*, Max Niemeyer, Tübingen 1969, 1976, p. 45.

le « là » pour l' « avent & aventure » de la « dispensation de la vérité de l'Être » — laquelle « n'a » proprement jamais « lieu », si ce n'est à *la faveur (éventuellement : à la merci) de son « aîtrée »* : l' « aîtrée de l'Estre comme Événement ».

« *L'aîtrée de l'Estre* » nommerait bien alors, en français, cet insigne « rapport » — étrangement mouvementé —, et cet « état de chose » proprement « singulier » qui, immémorialement, « lie & noue » de son *entrelacs* « Estre » et « être-le-là » — « *Estre & être-le-là* », d'un seul tenant — . Et l' « être » de l' « être-le-là » — ce qu'*Être et temps* nommait déjà : « *Das “Wesen“ des Da-seins* » —, loin d'en être l' « essence » (et quintessence) idéalement intemporelle, en est bien, d'une certaine façon aussi, d'abord et d'emblée, la « maison », la « demeure » — et donc l' « aître » : « *das Wesende der Wesung des Seyns* », au double sens du génitif ; pour le dire un peu autrement : « *ce qui, dans l'aîtrée de l'Estre, y fait aître* », c'est-à-dire aussi : « *ce qui y fait aître pour l'Estre* ».

Autrement dit : « ce qui, dans l'aîtrée de l'Estre, y fait que l'Estre lui-même y ait aître » — et ce qui fait « qu'Il y ait aître ». — L' « aître de l'Estre », alors — « *das Wesen des Seyns* » —, loin d'en être l' « essence » (et « quintessence ») — « métaphysique », et supposée « intemporelle » —, en est bien aussi d'une certaine façon, quelque « mouvementée » qu'elle puisse être, la « maison », le « séjour » et la « demeure » — et donc l' « aître » : « *das Wesende der Wesung des Seyns* » —, non plus seulement au sens de « ce qui fait aître dans l'aîtrée de l'Estre », mais « *ce qui en fait*



*l'aître* » ! Autrement dit : « *ce qui fait l'aître de l'aîtrée de l'Estre* », mais aussi : « *ce qui y fait aître* » — c'est-à-dire : « *ce qui fait aître* » *dans* et *pour* l'« *aîtrée de l'Estre* », mais d'abord *par* et *à la faveur de* l'« *aîtrée de l'Estre* » — *et à l'intérieur* de « *ce qui en fait l'aître* ». Disons, tout à la fois — y faisant ressortir tout ce qui s'y esquisse du double geste, mutuel et réciproque, des « *lois de l'hospitalité* »<sup>73</sup> : « *ce qui, au cœur de l'aîtrée de l'Estre, y fait aître* » et « *ce qui, au cœur de l'aîtrée de l'Estre, y prend aître* » — et — s'y sentant « *chez soi* » — « *y prend ses aîtres* ».

En ce sens, l'« *aîtrée* » — qui est « *aîtrée de l'Estre* » — en est bien aussi l'« *Événement* » : l'« *Avent & aventure* »... « *de l'Estre lui-même* ». L'« *aîtrée* » en est l'« *Événement* » même — en tant que celui-ci « *y donne lieu* » à la « *dispensation* », extrêmement mouvementée, de « *la vérité de l'Estre* ». Cet « *Événement* » — l'« *Ereignis* » même —, au risque de l'« *aîtrée de l'Estre* », y donne « *lieu & histoire* », « *histoire & aventure* », mais aussi (à la seule faveur de cette « *aventure* ») son « *séjour* » — au « *Wesen des Seyns* » : à l'« *aître de l'Estre* » ; — auquel l'« *aître* » même de l'être humain comme « *être-le-là* » — « *das "Wesen" des Da-seins* » — ne saurait être inessentiel, mais lui est, bien plutôt « *y-essentiel* ». « *Das Seyn braucht den Menschen, damit es wese* », écrit en effet Heidegger au § 133 des *Beiträge* : « *L'Estre a besoin de l'être humain...* », peut-on commencer à traduire. — Mais « *a besoin de l'être humain* »..., et en ce sens « *le requiert* » et « *en dépend* »..., pour quoi faire ? — Réponse : « ...

---

<sup>73</sup> Pour une initiation au profond « double sens » qu'implique l'exigence de « *réciprocité* » des « *lois de l'hospitalité* », et sur la manière dont ce double sens marque de son empreinte tout le vocabulaire de l'hospitalité, voir l'essai classique de Marcel Mauss : *Essai sur le don* (Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques), in : Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Presses Universitaires de France, Paris 1950, 1989<sup>3</sup>, pp. 143-279.

*damit es wese* » — « pour < y > \**aîtrer* ». L'homme est ainsi requis « de l'Être » — afin qu'» il y ait lieu » à ce qu'» Il » (à savoir : « l'Estre ») « y ait *aître* » (dans le « là ») : afin qu'» Il < l'Être > y ait » — en l' « *aître* » même de l' « *aître* de l'humain » (du « *Menschenwesen* » — « *aîtrée de l'Estre* ». — Heidegger ajoute aussitôt : « *Et l'homme y appartient < sc. y ressortit > à l'Estre pour y accomplir sa plus extrême y-assignation : être-le-là* ». <sup>74</sup>

Nous voilà désormais au cœur de l' « *Événement* » — proprement « singulier » — dont il s'agit-là : impliqués au cœur de l' « *Ereignis* » même. — C'est bel et bien « là » — dans la plus extrême « *y-instantialité* » à l' « *aîtrée de l'Estre* » —, que doit s'accomplir, sur le mode d' « y avoir à être le là », l' « *“aître” de l'être-le-là* » ; — et non plus son « essence », mais bien sa « maison », ce qui en fait l' « *aître* ». — Revenons alors à la célèbre phrase de la page 42 d'*Être et temps* : « *Das “Wesen” des Daseins liegt in seiner Existenz* ». <sup>75</sup> Eu égard à la définition traditionnelle de l' « essence » (« générique ») de l'être humain, ainsi qu'à l'opposition de l' « essence » à l' « existence », elle passe couramment (à condition que l'on accepte d'y traduire le mot « *Dasein* »...) pour devoir être traduite ainsi : « L'« essence » de l'être-le-là réside dans son existence ». — Mais lue, pour ainsi dire, à partir de l' « *aîtrée de l'Estre* », à partir de l' « *aîtrée de l'Estre comme Événement* » —, il faut néanmoins en risquer la traduction suivante : « L'« *aître* » de l'être-le-là réside dans son existence » — où il s'agit bel et bien déjà, récursivement, dès au cœur d'*Être et temps*, du « séjour éthique » —

<sup>74</sup> *Beiträge*, p.251 (et *passim*). Cf. aussi : *Beiträge*, § 195, p. 318.

<sup>75</sup> *Sein und Zeit*, op. cit., p. 42. — Cf. « *Einleitung zu : “Was ist Metaphysik?”* », in : *Wegmarken*, 2.Aufl. 1978, pp.368/369, où Heidegger revient sur le sens de cet énoncé décisif.

de l' « ἦθος » de l' « être-le-là ».

Nous avons donc pris le parti — traduisant désormais à *partir de l'« aîtrée de l'Estre »* —, de la traduction récursive de « *das Wesen* » par « *l'aître* », et du verbe « *\*wesen* » par le verbe « *\*aître* ». — Ainsi, si l'étant « est » — « *ist* » —, l' « *Estre* », quant à lui, « *\*aître* » — « *\*west* » ! —.<sup>76</sup> — Une phrase telle que : « *Das Seyn west als Ereignis* »<sup>77</sup> pourraient désormais être rendue par quelque chose comme : « *L'Estre aître comme Événement* ». La formulation même de ce clivage entre « *sein* » et « *\*wesen* » (entre « *ist* » et « *\*west* »), — clivage décisif pour toute « la pensée de l'*Ereignis* » — trouverait alors dans le clivage d' « *être* » et « *\*aître* » une possible ressource de traduction. Et s'il s'agit de rendre en quelque façon l'une des formulations les plus caractéristiques de ce clivage, lequel correspond strictement au clivage de la « différence de l'Estre et de l'étant » —, le recours aux ressources de l' « *aîtrée de l'Estre* » — de même qu'à un verbe (le verbe « *\*aître* », dût-il demeurer singulièrement défectif) qui puisse n'être qu'à elle — semble bien devoir être absolument indispensable :

« *Seiender als jedes Seiende ist das Seyn selbst. Das Seiendste "ist" nicht mehr, sondern west als die Wesung (Ereignis).* »<sup>78</sup>

« Y-plus-étant que tout étant, est l'Estre même. L'y-plus-étant n'y "est" plus guère : mais < il > y *\*aître* comme l'aîtrée (Événement). »

Où « *\*aître* » (« *\*wesen* »), et même éventuellement « *\*aître* » — à l'*infinitif* (!) — apparaît bien comme le propre de « l'Estre » — « *das Seyn* » —, à la différence de l' « étant » : à la différence du verbe « *être* »

<sup>76</sup> Martin Heidegger, *Beiträge zur Philosophie*, § 164, *op. cit.*, p. 286 : « *Das Sein ist nicht. (...) das Seyn west* ».

<sup>77</sup> *Beiträge zur Philosophie, op. cit.*, § 219, p. 344.

<sup>78</sup> *Beiträge zur Philosophie, op. cit.*, § 219, p. 344.

---

(« *sein* ») dans ce qui n'est jamais le fait que de « l'être de l'étant » (« *die Seiendheit* » : l'« étantité » — l'« οὐσία »). Là où « *das Wesen* » ne saurait plus en rien être entendu au sens de l'« essence », de l'« οὐσία » ni de l'« *essentia* », mais bien à partir de l'« *aîtrée de l'Estre* » — il ne saurait non plus être traduit obstinément par l'« essence », mais bien par l'« *aître* » — dans et à partir de la « topologie de l'Estre ». Et il faut peut-être dès à présent s'accoutumer à penser ainsi « topologiquement » — à partir de l'« *aîtrée de l'Estre* » — l'« *aître de la vérité* » — « *das Wesen der Wahrheit* » — plutôt que son « essence » ; et l'« *aître de l'homme* » — « *das Wesen des Menschen* », voire « *das Menschenwesen* » : l'« *aître de l'être humain* » (et non plus son « essence ») — ; ou bien encore : l'« *aître de la technique* » — « *das Wesen der Technik* » — (et non plus son « essence ») — ; et l'« *aître de la langue* » — « *das Wesen der Sprache* » (plutôt que sa sempiternelle « essence »).

Qu'il ne s'agisse pas ici (contrairement à ce que certains ne sont pas éloignés de croire) de simples « arguties philologiques » —, c'est ce dont témoigne constamment, à qui en lit le texte, la pensée de Heidegger. Ainsi, par exemple, à propos de l'« *aître de la technique* » ou de l'« *aître de la langue* ». — S'agissant de l'« *aître de la technique* » — lequel n'en est justement pas l'« essence » (contrairement à ce qu'imposent aveuglément des habitudes de traductions invétérées) —, il arrive à Heidegger d'en souligner tous les enjeux, demandant, par exemple, comment nous pourrions bien être censés discerner, dans le règne sans partage de « la technique planétaire », ce qui pourrait éventuellement nous en sauver, sans prendre en considération « en quel sens de “*Wesen*“ »... « *das Wesen der*

*Technik* » — à savoir : « *das Gestell* » — en est précisément le « *Wesen* » :

« Comment sommes-nous censés prendre en vue ce qui sauve, dans l'aître de la technique, aussi longtemps que nous ne prenons pas en considération en quel sens de "*Wesen*" l'Installation *das Gestell* est l'aître *das Wesen* de la technique ? »<sup>79</sup>

À cette question, Heidegger répond sans la moindre ambiguïté que le « *Gestell* », le « Dispositif », où l'« In-stallation », qui constitue le « *Wesen* » de la technique moderne « n'est en rien le *Wesen* de la technique au sens de ce qui n'en serait que le genre ».<sup>80</sup> Encore moins le « *Ge-Stell* », l'« aître de la technique planétaire », est-il l'« idée » qui, de la « technique moderne » exprimerait l'« essence ». Si le « *Ge-Stell* » est bien en effet « *das Wesen der Technik* », c'est en tant que « mode de dé-cèlement destinal » de la dispensation de « la vérité de l'Être », comme modalité de la présence de « l'étant dans son ensemble » —, le « *Gestell* » est bien « le *Wesen* de la technique, mais non point *Wesen* au sens du genre et de l'*essentia* ». <sup>81</sup> Et Heidegger de conclure que, « pour peu que nous y prêtions attention », c'est ici « la technique » elle-même « qui se met à *exiger de nous que nous pensions en un tout autre sens ce que l'on entend habituellement par Wesen* » (*ibidem*). —

Comment donc serait-il possible de seulement commencer à entendre ce que Heidegger entreprend ici de penser, si nous nous obstinions (comme si de rien) n'était à traduire « *Wesen* » par

<sup>79</sup> Martin Heidegger, « *Die Frage nach der Technik* », in : *Vorträge und Aufsätze*, Günther Neske, Pfullingen 1954, p. 33 (cf. *Essais et conférences*, coll. "Les Essais", Gallimard, Paris 1958, p. 39 — où « *Wesen* » a encore été traduit par « essence »...).

<sup>80</sup> « *Die Frage nach der Technik* », in : *Vorträge und Aufsätze*, op. cit., p.33 (cf. *Essais et conférences*, op. cit., p. 40).

<sup>81</sup> *Vorträge und Aufsätze*, op. cit., p. 34 (cf. *Essais et conférences*, op. cit., p. 40).

« essence » ? Continuer à parler comme si de rien n'était de l' « *essence* de la technique », c'est tout simplement *refuser d'entendre* ce que Heidegger donne maintes fois à entendre — et que le recours au vieux mot français d' « *aître* » pourrait contribuer, mieux qu'un autre, à entendre :

« Déjà, quand nous parlons de “*Hauswesen*“, de “*Staatswesen*“ < *sc.* de tout ce qui concerne « les choses de la maison », « les affaires de l'État » >, ce n'est pas à la généralité d'un genre, que nous pensons, mais bien à la guise *die Weise*, à la manière dont la maison et l'État déploient leur règne *walten*, s'administrent, se développent et déclinent. C'est la manière dont ils \*aîtent *die Weise, wie sie wesen.* »<sup>82</sup>

Et Heidegger de préciser :

« Dans un poème que Goethe aimait particulièrement, *Un fantôme rue Kanderer*, Johann Peter Hebel fait usage du vieux mot “*die Weserei*“ < *sc.* “l'aîtrerie“ >, lequel désigne la mairie, la maison commune *das Rathaus*, parce que c'est le lieu où se rassemble la vie de la communauté, et où vient se jouer, c'est-à-dire \*aître *west*, l'être-le-là du village. C'est du verbe “*wesen*“ < *sc.* \*aîtrer > que dérive le substantif. “*Wesen*“, entendu comme verbe, c'est là le Même que “*währen*“, durer ; et non pas seulement pour ce qui est de l'acception, mais même aussi quant à la constitution phonétique. »<sup>83</sup>

C'est dans ce contexte précis que Heidegger souligne avec insistance (nous l'avons vu) en quoi le « *Wesen* » (au sens où il l'entend désormais) est

<sup>82</sup> *Vorträge und Aufsätze, op. cit.*, p. 34 (cf. *Essais et conférences, op. cit.*, pp. 40-41).

<sup>83</sup> *Ibidem* (cf. *Essais et conférences, op. cit.*, p. 41).

irréductible à l' « *essence* » (au sens traditionnel de la métaphysique depuis Platon) :

« Socrate et Platon ont certes déjà pensé ce qui fait le *Wesen* < sc. l'être > de quelque chose comme ce qui \*aître : *das Wesende*, au sens de *das Währende* : ce qui demeure. Mais ils entendent alors ce qui demeure , ce qui dure, au sens de ce qui perdure, du permanent : *das Fortwährende* (l'ἀειὸν). Et le permanent < sc. ce qui perdure >, ils le trouvent dans ce qui se maintient comme demeurant quoi qu'il arrive. Quant à ce qui ainsi demeure, ils le découvrent dans l'aspect (εἶδοι, ἰδέα), par exemple : dans l'idée de la "maison".

C'est en elle < sc. l'idée > que se montre toute chose configurée de la sorte. Quant aux maisons singulières, réelles ou possibles, ce sont autant de variantes, changeantes et passagères, de l'"idée", et elles ressortissent donc à ce qui ne dure pas, à ce qui ne demeure pas *zu dem Nichtwährenden*.

Mais il n'est en aucune manière établi (ni à établir) que ce qui demeure doive résider uniquement et exclusivement dans ce que Platon pense comme l'ἰδέα, Aristote comme τὸ τί ἦν εἶναι (l'être ce que chaque chose était déjà), ni non plus dans ce que la métaphysique, sous les interprétations les plus diverses, pense comme *essentia*.

Tout ce qui aître demeure *Alles Wesende währt*. Mais ce qui demeure, est-ce seulement le permanent, qui perdure ? L'aître de la technique *das Wesen der Technik* dure-t-il < ou demeure-t-il > au sens de la permanence d'une idée, qui planerait au-dessus de tout ce qui est technique, de sorte que, de ce point de vue, l'apparence naîtrait que le

nom de “la technique“ ne signifie jamais qu’une mythique abstraction ? La manière dont la technique \*aître *west*, cela ne se laisse voir qu’à partir de cette < *sc.* tout autre > per-manence selon laquelle le *Ge- stell* advient < *sc.* en l’*Ereignis* > : comme un envoi de dé-cèlement (...). »<sup>84</sup>

Dans l’expression « *das Wesen der Technik* », le « *Wesen* » qui fait l’« aître de la technique » (et non point son « essence ») doit donc être entendu à partir de l’« aîtrée de l’*Estre* comme Événement ». Autrement dit : dans la « durée » et dans la « provenance » — et pour ainsi dire dans la « permanance » (avec un « *a* ») — dans l’« économie » même — l’« *oiko- nomia* » (si mouvementée soit-elle) — de la « dispensation de la vérité de l’Être » au cœur de l’« Événement » de l’« *Ereignis* ».

Il serait aisé de montrer qu’il en est de même de ce que Heidegger nomme « *das Wesen der Sprache* » — et que nous proposons de rendre désormais à l’aide de l’expression de « l’aître de la langue ».<sup>85</sup> — L’« aître du langage » — « *das Wesen der Sprache* » —, tel est bien en effet ce qu’il s’agit de s’appliquer à tenter de « porter à la parole » — « *das Wesen der Sprache zur Sprache zu bringen* » — au fil de la méditation d’*Acheminement au langage*, ou encore d’*Acheminement à la parole* : ce « temps & lieu », sensible à toutes résonances de l’« histoire de l’Être », où « le langage, la parole et la langue », indissolublement liés, noués en un immémorial entrelacs, déploient (« en toute langue », précise Heidegger)

<sup>84</sup> *Vorträge und Aufsätze, op. cit.*, pp. 34-35 (cf. *Essais et conférences, op. cit.*, pp. 40-41).

<sup>85</sup> Voir le titre de l’ouvrage d’Henri Maldiney : *Aîtres de la langue et demeures de la pensée*, Éditions « L’Âge d’Homme », Lausanne 1975. — Sans la rapporter expressément à l’étymologie de « *Wesen* » dans son entente heideggerienne, mais à la lumière de la célèbre formule de la *Lettre sur l’humanisme*, selon laquelle « *Die Sprache ist das Haus des Seins* » : « Le langage est la maison de l’Être » —, Henri Maldiney semble



leur « séjour » et leur « règne » comme n'y étant autre que « *la maison de l'Être* »<sup>86</sup>, ouvrant ainsi « le monde » à l'« habitation » des humains, et proprement y « donnant lieu » aux « aîtres de la langue et demeures de la pensée »<sup>87</sup> qu'il s'agit à chaque fois de venir « habiter du dedans » : « bâtir, habiter, penser ».<sup>88</sup> L'« aître du langage » est ainsi proprement (et non pas en un sens seulement figuré, ou métaphorique) « *la maison de l'Être* » : le « séjour » et le « lieu » où celui-ci « réside » comme chez lui —, loin d'y devoir être l'« étranger », l'« hôte ininvité » qu'il finit par y être, du fait de tous nos manquements aux simples « lois de l'hospitalité » à son égard. — Mais si la « plasticité » même de la langue la rend à tout instant éventuellement apte à « un rapport transformé à l'Être » —, éventuellement aussi, cette même aptitude à la « mutation », sur un mode plus catastrophique, expose les humains à une « absence de rapport avec l'Être », voire : à la « dévastation » du « trait eu à l'Être comme tel »... Même lorsqu'il en est ainsi, le langage n'en demeure pas moins de part en part « ontologique » — le « lieu » singulièrement propice à la « topologie de l'Être » : le « retrait de l'Être » (et ce n'est pas rien !) s'y fait sentir à qui veut l'entendre, le plus souvent d'ailleurs sans que personne ne s'en soucie ni même

---

avoir fait plus que pressentir la plausibilité de cette entente de « *das Wesen der Sprache* » comme de l'« aître de la langue ».

<sup>86</sup> « La maison de l'Être » : cf. Martin Heidegger, *Brief über den "Humanismus"*, in : *Wegmarken*, op. cit., p.333; et : *Unterwegs zur Sprache*, op. cit., pp. 166, 267, *passim*.

<sup>87</sup> Cf. ici encore : Henri Maldiney, *Aîtres de la langue et demeures de la pensée*, Éditions « L'Âge d'Homme », Lausanne 1975.

<sup>88</sup> Cf. Martin Heidegger, « *Bauen, Wohnen, Denken* », in : *Vorträge und Aufsätze*, Günther Neske, Pfullingen 1954, pp. 139-156 (voir : « *Bâtir, habiter, penser* », in : *Essais et conférences*, coll. "Les Essais", Gallimard, Paris 1958, pp. 170-193.) ; ainsi que « ... *Dichterisch wohnt der Mensch...* », in : *Vorträge und Aufsätze*, op. cit., pp. 181-198 (« ...*L'homme habite en poète...* », in : *Essais et conférences*, op. cit., pp. 224-245). — La méditation de ces deux essais devrait suffire à signaler la prégnance tout à fait remarquable d'une pensée de l'« habitation » au cœur de la « pensée de l'Être » comme « pensée de l'Ereignis ». L'entente du « Wesen » comme « aître », ainsi que de la « *Wesung des Seyns* » comme de l'« aître de l'Être », y prend tout particulièrement son sens. Et c'est aussi à quoi nous avons essentiellement eu égard.

---

ne s'en aperçoive... Il n'en reste pas moins que — même alors ! — « *le langage est ainsi le langage de l'Être comme les nuages sont les nuages du ciel* » (« ainsi » : c'est-à-dire tout aussi simplement que cela), selon la magnifique formule de la *Lettre sur l'humanisme*.<sup>89</sup> Si, en effet, l'entente « métaphysique » du langage — celle qui a cours « au sein même de la langue, dès longtemps traditionnellement transmise, de la métaphysique et de sa « grammaire » (et singulièrement celle de la « métaphysique des Temps modernes ») en a sérieusement « occulté » l'« *âtre ouvert à l'histoire de l'Être* », il n'en reste pas moins qu'« à la mesure de cet âtre », « le langage est la maison de l'Être, y-advenue de lui et sur lui ajoutée *das vom Sein ereignete und aus ihm durchfügte Haus des Seins* ». <sup>90</sup>

Ce dont il s'agit alors — à la faveur de ce « *renversement de perspective* » sans précédent — c'est « de penser l'âtre du langage à partir de la correspondance à l'Être qui est la sienne, et en tant que cette manière de lui répondre, c'est-à-dire *comme habitation de l'âtre de l'être humain als Behausung des Menschenwesens* ». <sup>91</sup> En ce sens, si « l'Être » est bien « dans le langage » tout simplement « comme chez lui » : dans ce qui en est « *la maison* » —, il n'en demeure pas moins que l'être humain « habite » cette « maison de l'Être » que lui est « le langage » — et dans l'« *âtre* » duquel il œuvre « habituellement » à y aménager « *l'âtre de l'être humain* » :

« Car l'être humain n'est pas seulement un être vivant qui, à côté d'autres

---

<sup>89</sup> Martin Heidegger, *Brief über den "Humanismus"*, in : *Wegmarken*, Gesamtausgabe, Bd. 9, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Main 1976, p. 364.

<sup>90</sup> Martin Heidegger, *Brief über den "Humanismus"*, in : *Wegmarken*, *op. cit.*, p. 333.

<sup>91</sup> *Ibidem*. Nous soulignons .

facultés, posséderait en outre le langage. Bien plutôt le langage est-il la maison de l'Être, dans laquelle l'être humain, y habitant, ex-siste en y ressortissant, veillant sur elle, à la vérité de l'Être ».<sup>92</sup>

La tentative de traduction de « *Wesen* » que nous proposons peut et doit être ainsi mise à l'épreuve et à l'essai en toutes occasions, à même le travail du texte de la pensée de Heidegger. La patience et la minutie philologiques qu'il y faut employer devraient, avec le temps — croyons-nous —, en être décisivement récompensées. Et l'entente de « *l'aîtrée de l'Estre* » — et de ce dont « il s'y agit » : toute la secrète « économie » de l'*Ereignis* entre autres détails ! — nous semble pouvoir y trouver sa voie — sinon sa « voie royale », du moins l'une des « voies » possibles qui pourraient y donner accès.

Il n'est pas jusqu'à l'étrange *homonymie* (au sens phonétique, et non point aristotélicien) de l'« *aître* » et de l'« *être* » (ou « *estre* ») en français, qui ne doive être relevée comme ce qui est peut-être (à qui veut l'entendre) l'une des plus précieuses ressources de notre langue, ressource discrètement tenue en réserve, dans l'« inapparent » de sa contingence inaudible, pour la « pensée de l'Être » — à même l'« *aître de la langue* ». Non pas qu'il puisse s'agir ici pour nous le moins du monde (on l'aura compris) de soutenir que l'étymologie du mot « *aître* » ait le moindre apparentement avec celle du verbe « *être* » ou « *estre* ». Mais ce sur quoi nous faisons résolument fond, et que l'étrange « homonymie » dont il s'agit est en mesure de subtilement relever dans une entente spéculative de l'emploi de

---

<sup>92</sup> *Ibidem.*

la langue —, c'est le fait majeur et puissamment attesté (sur lequel Heidegger lui-même fait constamment fond) que *l'expérience même de l'« habitation »* ait été étroitement associée, et intimement entrelacée, à *l'expérience et à la signification de « être »* — et donc « *de l'Être* ». Et il se trouve que cet immémorial et inextricable « entrelacs » gît au cœur même de l'allemand « *wesen* », qui signifie bel et bien « *être* » ; et que le mot « *aître* », en français, de par son homonymie avec « *être* », peut précisément le donner discrètement à *entendre*, à l'épreuve de l'acoustique, et à le faire (plus énigmatiquement, il est vrai) *remarquer* dans la dimension de l'écriture.

Encore faut-il, pour écouter et entendre « la langue » de cette oreille, accepter de dissiper un malentendu né en France d'une phrase généralement mal entendue, de Jean Beaufret à Heidegger, mais que Heidegger, quant à lui, entend bien. Lorsque Jean Beaufret lui écrit (s'agissant justement de la traduction de « *Da-sein* ») : « *Mais si l'allemand a ses ressources, le français a ses limites* »<sup>93</sup>, Heidegger n'y voit manifestement aucune particulière dépréciation du français ; il ajoute seulement ceci : « *Ici reste en réserve une indication qui fait-aître [ein wesentlicher Hinweis] en direction de possibilités d'apprendre mutuellement, à tour de rôle et dans une pensée productive, l'un de l'autre* ». Dès lors qu'il s'agit de traduire la langue d'un grand penseur en une autre langue que la sienne propre (que l'on songe à la langue de Platon ou d'Aristote, à celle de Descartes ou de Malebranche, à celle de Hegel), comment nier que les « *ressources* » ne soient en effet du côté de la langue originale du penseur ? Et que la patience de la langue de la traduction ne soit, à ce jeu, portée à ses plus extrêmes « *limites* » ? Ces « *limites* » sont bien aussi celles de la

---

<sup>93</sup> Jean Beaufret, cité par Martin Heidegger dans la *Lettre à Monsieur Beaufret*, du 23 novembre 1945, in : Martin Heidegger, *Lettre sur l'humanisme*, Aubier, Paris 1964, pp. 182-185.

*patience* de la langue — celles qui doivent imposer le « respect ». Il ne s'agit nullement là de la « richesse » et de la « pauvreté » comparées des langues nationales. Que le traducteur fasse l'expérience douloureuse de la disproportion entre la « ressource » et la « limite », et dans le sens de l'« indigence » (comme dit Lucrèce)<sup>94</sup> de sa propre langue, cela n'est qu'une moitié de l'expérience de pensée qui s'attache à la traduction (mais aussi à la lecture et à la méditation) d'un penseur. L'autre moitié ne se fait jour que lorsque le traducteur commence à soupçonner que la « limite » de sa propre langue, une fois celle-ci portée « à sa limite », en est aussi *l'ultime et inépuisable* « ressource », et peut-être la plus sacrée.<sup>95</sup> Il y apprend que la « limite » d'une langue est son « trésor » (au sens non lexicographique du terme) : ce qu'il y a en elle de plus précieux —, et que le penseur (l'ayant expérimenté dans sa propre langue, au travail de la pensée) le savait avant lui. C'est pourquoi Heidegger parle ici « d'apprendre mutuellement, à tour de rôle et dans une pensée productive, *l'un de l'autre* ».

Mais Heidegger savait tout le premier que « reconnaître la langue » dans le « site » (« topologique ») qui est proprement le sien —, « cela ne signifie point tant *la* porter, que *nous* porter jusqu'au lieu où elle a son aître *an den Ort ihres Wesens* ».<sup>96</sup> Car l'« aître de la langue » ressortit de plein droit à la mouvance mouvementée de l'« aîtrée de l'Estre », c'est-à-dire à celle de l'« Événement » de l'« Ereignis » —, et c'est bien pourquoi Heidegger

---

<sup>94</sup> Cf. Lucrèce, *De rerum natura*, I, 139 : « *propter egestatem linguae* », ainsi que II, 832 & III, 260 : « *patrii sermonis egestas* », — et *passim*.

<sup>95</sup> C'est bien en quoi, contrairement à une légende fort répandue, Heidegger souligne très expressément en quel sens « l'Être » (pour peu que l'on consente à y prêter l'oreille de manière un tant soit peu attentive) « parle » — bel et bien — « *en toute langue* » (*Unterwegs zur Sprache*, Günther Neske, Pfullingen 1959, p.264). Et il précise bien aussitôt (*ibidem*) : « *Toute langue est historique, même là où l'être humain ne connaît pas l'histoire au sens européen que lui a donné la modernité* ».

ajoute : « recueillement en l'*Ereignis* ». — Car « reconnaître la langue dans son site », cela « ne signifie point tant *la* porter, que *nous* porter jusqu'au site < *sc.* jusqu'au lieu > où elle a son aître : recueillement en l'*Ereignis* » : « *Die Sprache erörtern heißt, nicht so sehr sie, sondern uns an den Ort ihres Wesens bringen : Versammlung in das Ereignis.* »<sup>97</sup> — Un « enseignement », soit dit en passant, qui pourrait ne pas être inutile à certains — s'ils étaient en état de l'entendre. À bon entendeur, salut !

---

<sup>96</sup> Martin Heidegger, *Unterwegs zur Sprache*, Günther Neske, Pfullingen 1959, p.12. [*Acheminement vers la parole*, Gallimard, Paris 1976, p.12].

<sup>97</sup> *Ibidem.*

## Derniers conseils

Plus on considère ce qu'est parvenu à concentrer d'assertions péremptoires et de malveillance caractérisée (en trois pages...) l'inénarrable « *Note...* » de J.-Y. T\*\*\*, et plus on se demande ce qu'il faut « y admirer » le plus... Laissons de côté la *malveillance* elle-même, et l'obscur *ressentiment* qui en constitue de façon patente l'*affect* déterminant — et peut-être même la principale *motivation*. Restent les *assertions* — et ce qu'elles révèlent d'*ignorances majeures* (tant en matière de stricte *philologie* qu'en ce qui concerne la « connaissance », c'est-à-dire surtout, en l'occurrence, la flagrante *méconnaissance*, et même l'*ignorance massive* : 1°/ du *texte* de Heidegger (...) et : 2°/ des *enjeux interprétatifs réels* de la tentative de *traduction* purement et simplement « incriminée » sans la moindre trace de « connaissance de cause ») — ; mais aussi tout ce que lesdites assertions trahissent de *présuppositions sommaires*, tant : 1°/ sur l'*art de la traduction* en général et sur l'entente de *ce qui est en jeu dans le langage et dans la langue* (à même l'« *âître* » de celle-ci), que tout aussi bien : 2°/ sur l'entente de « *ce dont il s'agit* » au cœur de la *pensée de Heidegger* — et par conséquent, en dernière instance, au cœur tourmenté de l'« *Ereignis* » — et donc aussi *ipso facto* de ce dont il « *s'agit* » proprement dans le mouvement de l'« *âîtrée de l'Estre comme Événement* ».

Nous ne saurions trop conseiller à M. J.-Y. T\*\*\*, s'il devait encore lui arriver à l'avenir d'être compulsivement porté à se mêler ainsi d'intervenir dans le véritable « champ de mines » que semblent devoir constituer pour lui les « études heideggeriennes » — étant donné

l'« équipement » rudimentaire qui semble être demeuré le sien à cet égard —, de prendre la précaution de faire tout d'abord les *lectures sérieuses et patientes* qui s'imposent (*lire Heidegger, afin de s'en instruire*, demande tout de même quelques belles années de travail, ainsi que l'abandon de bien des « certitudes » toutes faites) —, et de soumettre au préalable son « étude » à l'avis et au judicieux conseil de telle « société savante » de proximité : pourquoi pas, par exemple, à une future « Société de Philosophie de Saint-Agathon » que nous appelons de nos vœux (mais dont nous déconseillons vivement aux habitants de la région de lui confier la présidence) ! S'il s'agit encore seulement pour lui d'exprimer les « réclamations » indignées d'un « utilisateur de traductions » qui crie au « scandale », mécontent de ne pas y retrouver le « bien-connu » (ou le « ronron ») qu'il en attend pour sa propre tranquillité, afin d'y appliquer sans trop de difficulté les gros outils carrés qui sont les siens —, et s'il lui prend soudain envie de donner à son courroux et à son ire (plus simplement : à ses protestations de lecteur frustré) « la plus grande diffusion possible », le tout sur le ton de la « délation », présentée comme « méritoire » et avant tout soucieuse de la « santé publique » —, il pourrait aussi adresser son courrier à « 50 millions de consommateurs ».

**Gérard Guest**